L'usage des eaux de Bareges et du mercure, pour les ecrouelles: ou dissertation sur les tumeurs scrophuleuses, qui a remporté un prix à l'Académie Royale de Chirurgie, en 1752.

Contributors

Bordeu, Théophile de, 1722-1776
Debure, Jean, 1702-1786

Publication/Creation

A Paris : Chez Debure l'aîné, quai des Augustins, à l'image S. Paul, M. DCC. LVII. [1757]

Persistent URL

https://wellcomecollection.org/works/utrf4gcw

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

wellcome collection

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
https://wellcomecollection.org

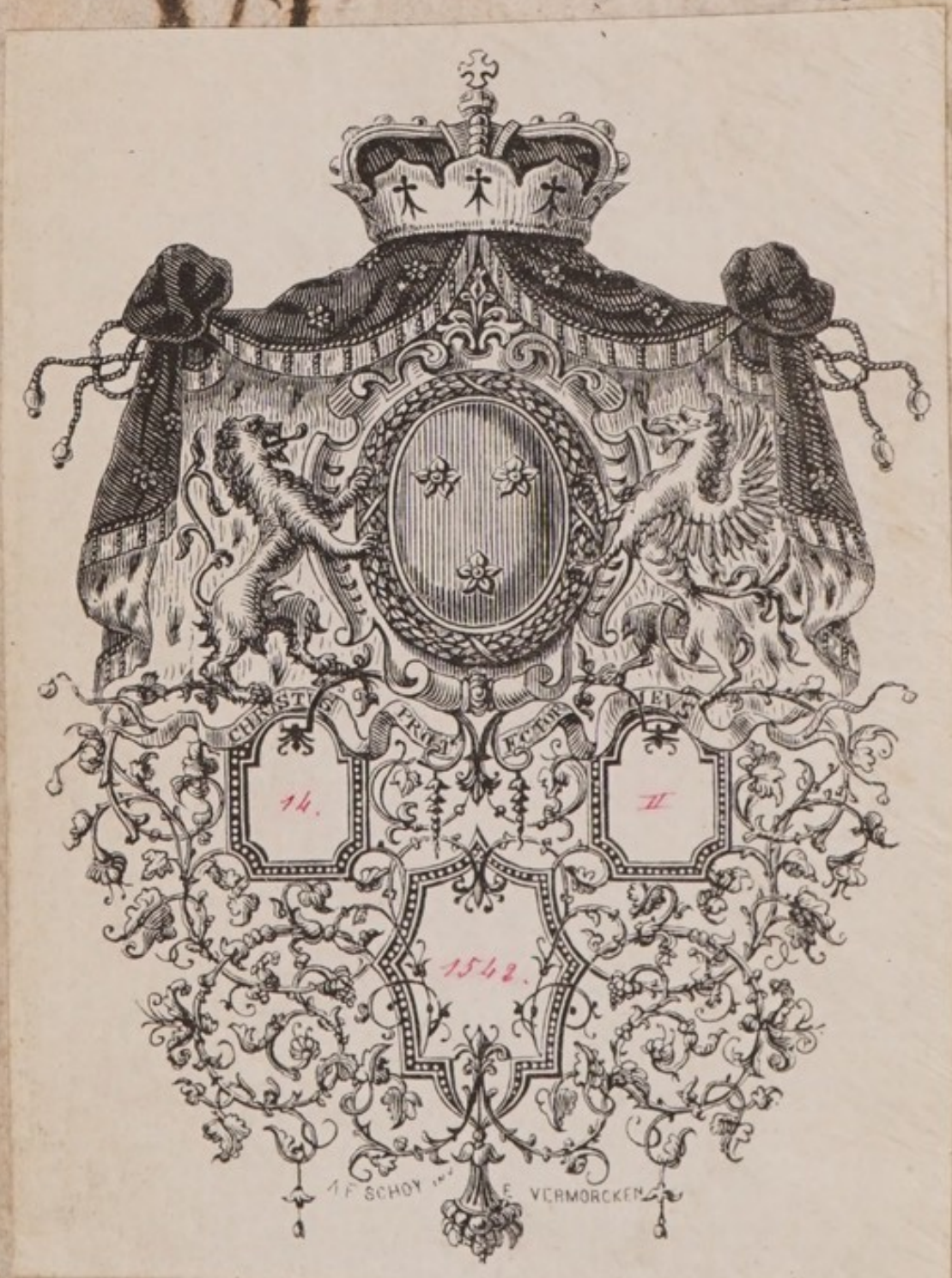
14613/A

Auteur de ce livre
Théophile de Borden

amad

Borden

FXV.C 18



Nijhoff
3,50 guilders
16 Jan. '29

Cosinus Damianus peeters
woonende ten huijse van
monsieur de leijne ~~der~~
meester chirurgijn binnen
Gendbergen by dendermonde

ED. PERGENS.

L'USAGE

49362

DES EAUX DE BAREGES

ET

DU MERCURE,

POUR LES ECROUELLES:

OU

DISSERTATION

SUR LES

TUMEURS SCROPHULEUSES,

Qui a remporté un Prix à l'Académie Royale de Chirurgie, en 1752.

Gratulor Baïs noſtris, ſi quidem ſalubres factæ ſunt.
Cicer. Epiſt. Famil. lib. IX.

A PARIS,

Chez DEBURE l'aîné, Quai des Auguſtins, à l'Image S. Paul.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A MONSIEUR

ANTOINE DE BORDEU,

ECUYER, MEDECIN,

CONSEILLER DU ROI,

INTENDANT ET DIRECTEUR

DES EAUX MINERALES

DE BAREGES,

MEDECIN

DE L'HOPITAL MILITAIRE

DU MESME LIEU,

ANCIEN MEDECIN

DE LA VILLE DE PAU EN BEARN,

Docteur de la Faculté de Montpellier.

AVIS
DE L'EDITEUR.

CET Ouvrage eſt dédié à un des plus anciens Médecins du Royaume : il n'y en a point qui ſoit plus à portée que lui de connoître les Eaux de *Bareges*, & les autres Eaux des Pyrenées, qu'il emploie avec des ſuccès journaliers depuis plus de quarante ans.

Il y a long-tems qu'il envoie annuellement au Miniſtre de la Guerre & à M. le premier Médecin du Roi, un Journal raiſonné des maladies traitées aux Eaux du *Bigorre* & du *Bearn* : ces Journaux forment un recueil précieux de plus de mille Obſervations ſur toutes ſortes de maladies.

La Source de *Bareges* eſt une des principales ſources médicinales de l'Europe : elle a de tout tems fait l'objet de l'attention du Miniſtere ; le Roi a établi un Hôpital à portée de cette Source.

Monſeigneur le Marquis de Paulmy, qui s'eſt tranſporté ſur les lieux, a bientôt apperçû les abus qui pouvoient s'être

gliſſés dans l'adminiſtration de l'Hôpital, & même dans celle des Eaux ; il y a apporté des ſecours efficaces.

C'eſt aux vûes & aux lumieres ſupérieures de ce ſage Miniſtre, qu'eſt dûe la création de la place de Médecin de l'Hôpital militaire de *Bareges*, qui a été faite pour celui qui en remplit les fonctions depuis quelques années.

M. de Senac, Premier Médecin du Roi & Surintendant de toutes les Eaux minérales du Royaume, a préſenté au Roi le Médecin de l'Hôpital militaire, pour être fait Intendant & Directeur des Eaux minérales & des Bains.

Le choix réflechi d'un grand Miniſtre, & la bienveillance décidée de M. le Premier Médecin, ont réuni deux places différentes ſur une même perſonne ; cette faveur a aſſuré au Médecin de l'Hôpital militaire devenu Directeur des Eaux, une protection ſpéciale de la part de M. d'Etigni, Intendant de la Généralité d'Auch, qui connoît mieux que perſonne l'importance de la manutention de l'Hôpital & des Eaux de *Bareges*.

Les habitans de la vallée de *Bareges* ont bientôt preſſenti le bien qui réſulteroit pour leurs Eaux minérales de l'exécution des ordres du Roi & de ſes Mi-

niſtres: ils ont applaudi à des Etabliſſemens utiles à leur Patrie ; ils ont vû avec plaiſir des diſtinctions qui rejailliſſoient ſur la Médecine. Cette Profeſſion n'a point perdu ſon antique luſtre ; elle n'a jamais été dégradée chez des Peuples heureux, où les Loix ont toute leur vigueur, où l'on vit à l'abri des opinions ſingulieres, que l'amour des nouveautés, le luxe, l'abus des ſciences & des arts font naître.

Il y a pluſieurs ſiécles que les Eaux minérales du *Bigorre* ſont un des principaux objets de l'attention de NOSSEIGNEURS DES ÉTATS GÉNÉRAUX de la Province : la Culture des terres, le Commerce des bleds & des vins y ſont moins importans que l'exploitation des Eaux minérales.

Tous les droits de l'Hoſpitalité en faveur des Etrangers y ſont auſſi ſacrés pour la Nobleſſe que pour le Peuple : les deux Etats y partagent également les égards dûs à tous les Sujets du Roi, & principalement à MM. les Militaires, qui viennent y chercher la ſanté.

Les grands Chemins dont la magnificence & la commodité ſurpaſſent celles des Romains, y ſont entretenus avec ſoin : les denrées y abondent ; en un mot tout

ce qui a trait à l'exploitation des Eaux minérales dans la Province du *Bïgorre*, tout ce que le Roi ordonne pour cet objet, y eſt révéré & accueilli avec un applaudiſſement général : les arrangemens faits par Monſeigneur le Marquis de Paulmy ont été de ce nombre.

Cela ne pouvoit être autrement ; rien n'a échappé à l'amour de l'humanité qui a guidé le Miniſtre : les diſtinctions dûes à un Prêtre reſpectable, chargé des ſecours ſpirituels ; l'établiſſement d'un Commiſſaire choiſi, prépoſé pour la police des Cazernes du Roi & pour d'autres objets ; les moyens néceſſaires pour procurer la nourriture aux Soldats, tout s'y trouve, tout y eſt dans l'ordre.

Outre les conſeils du Médecin, auquel la Pharmacie eſt ſubordonnée, comme dans tout autre Hôpital militaire, les malades atteints des maladies qui ont beſoin du ſecours de la main, y ſont ſoignés par un Chirurgien vigilant, adroit, très-expérimenté, fort connu par le grand nombre d'Opérations qu'il a faites ; il occupe la place de Chirurgien Major de l'Hôpital (*) : il partage avec

(*) M. Duco. Il a été nommé Chirurgien Major de l'Hôpital quelque tems après la création de la place de Médecin.

le Médecin de cet Hôpital l'honneur d'être au ſervice de MM. les Militaires; il jouit, comme il convient, de toutes les prérogatives de ſa place: il ne refuſe pas ſes ſoins pour les maladies chirurgicales dont ſe trouvent attaqués ceux qui ne ſont ni Officiers ni Soldats.

Les arrangemens pour l'uſage & l'adminiſtration des bains, douches & tout ce qui s'enſuit, étoient une des choſes des plus néceſſaires dans un lieu où il y a toujours beaucoup de malades: cette partie du ſervice eſt confiée à un certain nombre de Baigneurs & de Baigneuſes fort experts.

M. le Premier Médecin du Roi choiſit & nomme ces Baigneurs chaque année, à la préſentation du Médecin Intendant des Eaux: celui-ci, qui répond en quelque maniere de la conduite des Baigneurs, a ſur eux, comme ſerviteurs des bains, un pouvoir ſoutenu & borné par l'autorité de M. l'Intendant de la Généralité, qui maintient les droits reſpectifs des différens Officiers de l'Hôpital, de ceux des Bains & de ceux du lieu de *Bareges*, eſpece de Bourg où il y a un Conſul de la Vallée auſſi chargé de ſes fonctions particulieres.

Ainſi les heures des Bains ſont don-

nées par le Médecin des Eaux : il donne ſes ordres aux Baigneurs ; il eſt chargé d'empêcher qu'ils ne s'écartent du devoir où ils ſont de ſervir les malades, dans tout ce qui a du rapport aux Eaux : c'eſt ce qui eſt d'autant plus néceſſaire, qu'on a vû ces Baigneurs mettre des impôts ſur les preneurs d'Eau, tandis qu'il ne leur eſt dû qu'une rétribution honnête, ſuivant la taxe qui en a été faite par M. l'Intendant de la Généralité.

On a vû ces mêmes Baigneurs vendre des drogues, tromper le public : on les a vûs s'ingérer à faire la Chirurgie, à nétoyer & viſiter des playes, à penſer des ulcères, doucher des tumeurs, appliquer des cornets ou ventouſes, à faire des ſaignées ; & cela ſous prétexte qu'ils voyoient toute ſorte de maladies depuis long-tems, qu'ils avoient l'uſage des Eaux, qu'ils ſe dirigeoientt ſuivant les regles de la bonne pratique : comme ſi pour faire la Chirurgie ou pour être Chirurgien, il ne falloit pas être inſtruit des regles de l'art. C'eſt ainſi que pour être Médecin, il ne ſuffit pas de dire qu'on a vû des malades, qu'on a beaucoup d'expérience, & de faire par rapport à la Médecine les mêmes raiſonnemens que les Baigneurs de *Bareges* fai-

ſoient par rapport à la Chirurgie. Toutes les ſciences, tous les arts ont leurs principes, leurs regles, leurs prérogatives & leurs bornes : mais les Etrangers n'ont rien à craindre à *Bareges* des exactions & des monopoles des Baigneurs ; ils ſont contenus dans leurs offices inférieurs.

Au reſte il y a une loi inviolable à *Bareges*, & qu'il eſt bon que tout le monde ſache ; c'eſt que MM. les Militaires ont toute ſorte de préférence pour les bains & autres choſes : les heures des bains des Soldats ſont marquées, perſonne ne peut en diſpoſer ; les Officiers choiſiſſent ſuivant leur rang, & de l'avis du Médecin.

Ce détail étoit néceſſaire pour ceux qui imaginent qu'on manque de tout à *Bareges*, & qu'on y eſt à la merci de toute ſorte de gens ; le fait eſt qu'on y trouve au moins autant de ſecours en tout genre que par-tout ailleurs.

Diſons quelque choſe de cette Diſſertation. L'Auteur n'en ſeroit pas connu, ſi l'Académie Royale de Chirurgie ne lui avoit fait l'honneur de le nommer dans les Journaux, en lui décernant un prix.

Le Jugement, d'un Corps eſt toujours reſpectable ; perſonne n'appellera ſur un fait de chirurgie de la déciſion du Corps

des Chirurgiens de Paris, qui eſt ſans contredit le plus fameux, comme il eſt le plus nombreux de l'Europe : on a donc laiſſé cette Diſſertation telle qu'elle étoit lorſque l'Académie l'a couronnée.

On la fait imprimer à part, parce que tout le monde, ſur-tout dans le pays que cette Diſſertation regarde particuliérement, n'eſt point à portée de ſe procurer les Mémoires de l'Académie de Chirurgie.

On y combat deux préjugés qui ſe ſont malheureuſement gliſſés dans la Médecine & dans la Chirurgie ; le premier, que le Mercure ne convient pas pour les Écrouelles ni pour les tumeurs ſcrophuleuſes ; le ſecond, que les Eaux minérales, telles que celles de *Bareges*, ſont nuiſibles à cette maladie, & à ſes ſymptômes extérieurs.

Ce n'eſt point à Paris que ces préjugés ont pris juſqu'à un certain point : les Médecins & les Chirurgiens de cette Ville ſuivent avec trop de ſoin les progrès de l'art de guérir, pour ne pas profiter de toutes les nouvelles découvertes ; mais les préjugés exercent principalement leur tyrannie dans des pays où les Médecins & les Chirurgiens ſont, pour ainſi dire, livrés à eux-mêmes & à leurs idées.

Qu'un Professeur, par exemple, d'une ville de Province ait enseigné dans sa jeunesse un dogme particulier, il est à craindre que l'âge ne lui fournisse de nouvelles raisons pour persister dans ses opinions quelles qu'elles soient.

Quoi, vous ne vous êtes jamais transporté à *Bareges*: vous ne connoissez les Eaux de ce lieu que de nom; & lorsque d'honnêtes gens, des gens dont les lumieres ne sont pas douteuses, vous disent que les Eaux alliées avec le Mercure conviennent quelquefois aux Ecrouelles, vous en doutez! Eh sur quoi donc peuvent être fondés ces doutes?

Vous prétendez que les Eaux de *Bareges* échauffent: on vous déclare, 1°. que ces Eaux ne produisent aucun effet sensible, aucune sorte de chaleur dans la plûpart des sujets; 2°. qu'il y a des maladies dans lesquelles le mouvement, comme fiévreux, donné au sang par l'activité des Eaux, est le signe évident d'un effort victorieux de la nature & du reméde: d'ailleurs il y a à *Bareges* des sources beaucoup moins chaudes, beaucoup moins chargées de minéraux les unes que les autres.

On vous annonce que le Médecin de *Bareges* a en main plusieurs Consultations,

dans leſquelles vous défendiez telle ou telle ſource, la boiſſon des Eaux ou autre choſe. Qu'eſt-il arrivé? c'eſt qu'on n'a pas ſuivi votre avis : les malades ont fait préciſément le contraire de ce que vous conſeilliez ; ils n'ont point été échauffés, ils ſont guéris, ou ils ont été fort ſoulagés.

Enfin, comme cet Ouvrage regarde particulierement les Eaux de *Bareges* & leur alliage avec le Mercure, Monſieur de Bordeu Médecin, & M. Duco Chirurgien pourront, s'il le faut, le ſoutenir, chacun pour ſa partie, par un grand nombre d'Obſervations.

FIN.

TABLE

Des articles contenus dans cet Ouvrage.

Division & plan de l'Ouvrage, Page. 1 *à* 8
Premier fait, 8
Les causes des Ecrouelles, 12
Second fait, 13
Troisieme fait, 15
Quatrieme fait, 19
Cinquieme fait, 21
L'Eau. Sixieme fait, 24
L'Air, 28
Les Alimens, 35
Septieme fait, 38
Huitieme fait, 40
Changemens dans lesquels passent les parties affectées. Neuvieme fait, 42
Explication des symptômes ordinaires des Ecrouelles, 52
Remarques sur quelques symptômes singuliers. Dixieme fait, 60
Traitement général des Ecrouelles, 74
Les Purgatifs & les Emétiques, 75
Les Absorbans, 80

TABLE.

Les Amers, le Quinquina, 83
Les Anti-ſcorbutiques, 85
Les Laitages, 86
Les Eaux minérales, 90
Les frictions mercurielles, 95
Le régime, 102
Le changement d'air, 108
Récapitulation, 115
Les rapports de notre méthode avec celle des bons Praticiens, 119
Premiere OBSERVATION *de Pratique*, 125
II. OBSERVATION, 126
III. OBSERVATION, 128
IV. OBSERVATION, 130
Traitement particulier des différens états des Ecrouelles, 132
Le troiſieme état des Ecrouelles, 135
V. OBSERVATION, *Ibid.*
VI. OBSERVATION, 139
Traitement palliatif du troiſieme état des Ecrouelles, 144
VII. OBSERVATION, 145
VIII. OBSERVATION, 146
IX. OBSERVATION, 149
Obſervations particulieres, 151
Le ſecond état des Ecrouelles, 155
X. OBSERVATION, 158
XI. OBSERVATION, 159
XII OBSERVATION, 161

Traitement palliatif du ſecond état des Ecrouelles, 165
Le premier état des Ecrouelles, 167
Traitement palliatif du premier état des Ecrouelles, 180
Remarques importantes, 184
Des tumeurs ſcrophuleuſes, & de quelques autres ſymptômes, 189

Fin de la Table.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit qui a pour titre, *Diſſertation ſur les tumeurs ſcrophuleuſes, qui a remporté un prix*, &c. & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, le 12 Mars 1756. LAVIROTTE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans notre Cour de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé M***Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au public les Ouvrages qui ont pour titre : *Recherches ſur le pouls, Diſſertation ſur les Ecrouelles*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par

ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages autant de fois que bon lui ſemblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes : Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-de-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Régiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles, que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite

dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'expoſer en vente, les Manuſcrits qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamoignon, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le ſieur de Lamoignon, le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſes pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux

copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Sécretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le
l'an de grace mil ſept cens cinquante-ſept, & de notre Regne le quarante-
Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Régiſtré ſur le Régiſtre XIV. de la Chambre royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. . fol. . conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris ce 1757.

P. G. LE MERCIER, *Syndic.*

Fautes à corriger.

PAge 3. *lig.* 12. génies, ſinguliers, *liſez* génies ſinguliers.

P. 11. *lig.* 4. ces ſymptômes, *liſez* les ſymptômes.

P. 20. *lig.* 21. moins liées, *liſez* mieux liées.

P. 72. *lig.* 8. pulmoniqne, *liſez* pulmonique

P. 76. *lig.* 4. Fuchſius, *liſez* Fuſchius.

P. 97. *lig.* 7. les inſterſtices, *liſez* ſes interſtices.

P. 112. *lig.* 4. aveo, *liſez* avec.

P. 123. *lig.* 18. Turpet, *ajoutez* gumm.

Ibid. gumm. hermodact, *ôtez* gumm.

L'USAGE

L'USAGE
DES EAUX DE BAREGES
ET
DU MERCURE,
POUR LES ECROUELLES.

L'ACADEMIE a ſans doute jugé en propoſant un Problême ſur les Ecrouelles, que tout ce qui ſe trouve dans les Auteurs, au ſujet de cette maladie, ne ſauroit ſuffire, lorſqu'on veut procéder avec connoiſſance de cauſe, & d'une maniere avantageuſe pour les malades.

Il paroît qu'il n'y a rien de plus juſte qu'un pareil jugement; peut-on voir en effet ſans étonnement,

combien les Auteurs s'accordent peu ſur cette matiere ?

Il y en a qui ſe fixent ſur le cours de la Lune pour traiter les Ecrouelles ; d'autres veulent les guérir, en faiſant boire le malade dans un crane enterré trois fois, ou bien en lui faiſant porter un Lezard, un peu de racine d'Aigremoine ou de celle de Vervene pendue au col ; d'autres enfin en lui faiſant toucher les parties malades par le ſeptieme mâle d'une famille ; comme on le trouve dans bien des Auteurs, qui ne ſont pas même des plus anciens, tels qu'un *Gruelingius*, un *Mizault* & *Allen* lui-même.

Ces prétentions étonnantes ne ſont que le réſultat du peu de connoiſſance que l'on a de la maladie ; elles ſont une ſuite de l'ignorance que la ſuperſtition accompagne toujours de près : perſonne n'ignore combien celle-ci s'eſt gliſſée dans le traitement des Ecrouelles.

Il eſt vrai qu'il y a des Médecins qui ſe ſont formé un plan raiſonné ſur cette maladie. *Galien* & ſon Ecole, *Rondelet*, *Baillou*, *Hecquet* & bien d'autres ont propoſé des traitemens méthodiques, qui indiquent au moins que ces grands Hommes ſe mettoient au deſſus des erreurs populaires, ſans ſe livrer au pur Empiriſme.

Il eſt vrai encore qu'il s'eſt trouvé de ces génies, ſinguliers qui n'ont pas fait façon de s'oppoſer aux idées ordinaires. *Potier* a avancé en propres termes, *qu'il ne ſauroit approuver ce que les Médecins diſent de la cauſe & de la génération des Ecrouelles*: *on attribue*, dit-il, *leur origine à un certain mélange de pituite*; *mais ce n'eſt rien dire*, ajoute t-il: *Baillou* rioit de ceux qui *promettent merveilles* au ſujet des Ecrouelles, & il dit que *ce mal ſe moque d'eux*; *Lommius* prétend *qu'il eſt très-difficile de guérir toutes ſortes d'Ecrouel-*

les ; & *Rhazès* n'avoit pû s'empêcher de s'écrier avant eux, que *ceux qui ont des Ecrouelles ne vivent pas en aſſurance.* Qui ne ſait que les tumeurs écrouelleuſes paſſent communément pour *l'opprobre de la Chirurgie ?*

Mais quels que ſoient les embarras que les différentes opinions, & les bévûes même des Auteurs font naître, il ne faut pas ſe rebuter pour cela ; le Pirroniſme ſeroit encore plus à craindre que l'attachement ſervile à une méthode particuliere.

Pourquoi douterions-nous de la ſincérité de bien des hommes reſpectables qui ont travaillé ſur cette matiere ? Pourquoi ne pas s'en rapporter, par exemple, à *Ruland*, qui aſſure avoir guéri des Ecrouelles avec ſon Baume & ſon Huile de Soufre ; ainſi qu'à *Lotichius* qui en a guéri par le ſecours des Ventouſes, des Pilules céphaliques & des Emplâtres ; de même qu'à *Tragus*,

qui en a guéri par la ligature?

Pourquoi ne pas compter ſur ce que *Chauliac*, *Fuſchius*, *Fumanellus*, *Baillou*, *Etmuller*, & pluſieurs autres aſſurent ſur l'utilité des Purgatifs réiterés dans cette maladie? Il y a des aſſertions de certains Auteurs qui ſont, pour ainſi dire, une ſorte de loi.

On eſt même obligé de s'en rapporter juſqu'à un certain point à quelques obſervations particulieres & détachées; ainſi on peut aſſurer que *Pline* ou ceux qu'il copioit, avoient quelque raiſon, pour avancer que l'os de la queuë de la Raye eſt bon pour les Ecrouelles; de même qu'*Oribaze* qui recommande la chaux-vive avec le miel, & que *Panarole* qui fait grand cas des feuilles d'aloës pilées & appliquées ſur la partie; ainſi que *Gumanus* qui vante les feuilles de pêcher; enfin comme *Fuller*, qui met la décoction des fleurs de Tuſſilage au rang

des Spécifiques pour les Ecrouelles.

Ces obſervations ne doivent certainement pas ſervir de regle générale ; mais elles peuvent trouver leur application dans un ſyſtême complet, tel que celui qu'on veut tâcher de trouver.

Cette découverte ſeroit toute faite, ſi on pouvoit s'en rapporter à des gens que rien n'arrête, & qui avancent ſimplement & avec beaucoup de confiance, comme *Dionis, qu'on guérit les Ecrouelles par un bon régime de vie, & par les remedes tant généraux que particuliers, comme la Panacée, une Opiate fondante, & l'application de l'Emplâtre de Vigo.*

S'il ne falloit que ſuivre cette méthode, le traitement ſeroit aiſé ; mais il y a peu de fond à faire ſur de pareilles promeſſes & ſur ces ſortes de regles générales : on l'éprouve lorſqu'on en vient à leur application. L'Académie l'a très-bien

ſenti ; & ſes doutes marquent aſſez ſur quel pied il faut prendre certaines propoſitions hazardées, qui n'en impoſent qu'à ceux qui n'ont aucune ſorte d'expérience.

Il s'agit de profiter des lumieres de ceux qui nous ont précedés, & même de leurs fautes, s'il ſe peut ; il eſt important de joindre nos propres obſervations aux leurs ; c'eſt le moyen de remplir les vûes de l'Académie.

Ainſi mettant à part toutes les ridicules hiſtoires que l'ignorance a répandues ſur le traitement des Ecrouelles, & qui ſont marquées au coin de la ſuperſtition ; profitant des opinions des Médecins Siſtématiques, autant que des reproches que les plus ſéveres Praticiens leur ont fait ; & enfin rappellant les remarques précieuſes des ſages Obſervateurs, ſans montrer trop de confiance pour ceux qui paſſent trop légérement ſur des matieres

fort épineuſes, nous tâcherons d'éclaircir une queſtion auſſi embrouillée par elle-même, que par tout ce qu'on en a dit.

Notre plan eſt ſimple, il eſt pris dans la nature; il ſe réduit à un enchaînement de faits & d'obſervations que l'on éclaircira les uns par les autres; en les liant autant qu'il ſe pourra, de façon que les diſcuſſions purement théoriques ſoient la moindre partie de l'Ouvrage.

PREMIER FAIT.

On regarde ordinairement comme écrouelleux, ceux qui ſont ſujets à des fluxions aux yeux, à des maux aux oreilles; qui ont la lévre ſupérieure gonflée, le nez morveux, rouge & douloureux, les joues élargies, les glandes du col engorgées, & toutes les autres plus ou moins tumefiées, le ventre bouffi, les extrémités amaigries, les os recourbés, &c.

Tous ces ſymptomes venant à ſe développer, les glandes du col ſuppurent, les yeux deviennent chaſſieux & s'éraillent, les lévres ſe jercent, les extrémités des os groſſiſſent; il ſe forme des ulcères aux articulations & ailleurs; la toux & la fiévre ſe mettent de la partie; la maigreur, le maraſme & le devoyement précédent la mort de ceux qui ſuccombent.

Ceux qui réſiſtent, vivent avec des glandes engorgées au col, ſous les aiſſelles & aux aines, avec des ulceres & des caries aux os, avec des toux, des fiévres paſſageres, des indigeſtions plus ou moins fréquentes, & des tumeurs aux viſceres du bas ventre.

Il y a des filles qui guériſſent de toutes leurs infimités lorſque leurs régles paroiſſent, ainſi que des garçons qui deviennent ſujets à quelque évacuation naturelle.

Il y a auſſi des ſujets dans leſ-

quels tous les mauvais ſymptomes ſe diſſipent d'eux-mêmes, ſans nulle ſorte de criſe ou d'évacuation évidente.

Ces accidens arrivent à tout âge, aux enfans à la mamelle, ou lorſqu'ils vivent d'alimens ſolides, & ſoit qu'ils ſoient nés de parens reconnus écrouelleux, des gens du peuple ou des nobles, malades ou ſains, ſoit qu'on les tienne avec ſoin ou qu'on les néglige dans le régime.

Les adultes y ſont ſujets, mais beaucoup moins que les enfans; les habitans des Villes moins que ceux des Villages, ſurtout ceux qui habitent des lieux marécageux, les Montagnes & les bords des Rivieres, & ceux qui ſe nouriſſent mal.

Telle eſt en raccourci l'hiſtoire des Ecrouelles; ceux qui auront quelque expérience reconnoîtront cette maladie à ce tableau: la plûpart des

Auteurs qui en ont fait mention, l'ont décrite à peu près de cette façon.

Mais tous ces ſymptomes dont il eſt queſtion ne ſe trouvent pas toujours à la fois dans le même ſujet: les uns ſont plus évidens que les autres, ſuivant la différence des tempéramens ; les tumeurs aux glandes du col d'où la maladie a tiré ſa dénomination, ſont des ſignes des plus ordinaires : bien des gens paroiſſent s'arrêter à ceux-ci, & ſemblent croire qu'ils caractériſent uniquement la maladie; on verra dans la ſuite les fondemens de cette opinion.

Nous n'avons beſoin pour le préſent que de faire quelques réflexions ſur la deſcription que nous venons de donner ; elle doit être préferée à toute ſorte de définition : elle nous dirigera dans nos recherches ſur cette maladie bizarre & ſinguliere.

Le premier pas qu'il y ait à faire

eſt de tâcher de connoître, autant qu'il ſe pourra, les cauſes de tous les ſymptomes des Ecrouelles, & de bien ſuivre les changemens dans leſquels paſſent les parties affectées ; c'eſt le moyen le plus aſſuré pour parvenir à l'établiſſement d'un traitement méthodique & heureux.

Les Cauſes des Ecrouelles.

Ne nous aheurtons pas à courir après les premieres cauſes, que nous ne connoîtrons vrai-ſemblablement jamais ; bornons-nous à découvrir par l'analogie, des rapports, dont ceux qui ont l'eſprit de l'art, pourront tirer quelque utilité. Il eſt dit (*dans notre premier Fait*) que les enfans ſont plus ſujets aux Ecrouelles qui ſe montrent principalement à la tête, que les adultes ; l'expérience journaliere confirme cette vérité, que *Lommius* a apperçue : car il dit, avec bien d'autres Auteurs, que *les Ecrouelles ſont une*

maladie à laquelle les enfans ſont plus ſujets que les adultes.

Il ſuit de cette remarque, que l'état des liqueurs & des ſolides dans les enfans eſt plus ſuſceptible des diſpoſitions écrouelleuſes, quelles qu'elles ſoient, que dans les adultes; & que nous ſerons en droit d'avancer que les adultes qui ſont attaqués des Ecrouelles, ont plus de rapport avec le tempérament des enfans, que ceux qui ne ſont pas ſujets à cette infirmité.

Mais quel eſt cet état particulier à la jeuneſſe, en quoi conſiſte-t-il? N'entrons pas dans des détails inutiles; laiſſons parler la Nature, & ceux qui l'ont étudiée avec ſoin.

SECOND FAIT.

Stahl a fort bien remarqué après quelques Anciens, que les humeurs ſe portent en plus grande abondance & avec beaucoup plus de force vers la tête, pendant l'enfance, que

pendant l'âge viril ; le développement de l'embrion que *Malpighi* a vû commencer par la tête, eſt une ſuite de cette *tendance* des liqueurs vers la partie ſupérieure.

Il ne faut donc pas être ſurpris que les enfans ſoient ſujets à des maux à la tête, au viſage, au col, puiſque le torrent du ſang y dirige la plus grande partie des ſucs excrémentitiels, & doit néceſſairement y faire bien des ravages ; ce torrent diminue avec l'âge, il change de direction : ces changemens fourniſſent la raiſon que nous cherchions ; il n'eſt pas queſtion de ſavoir, comment ils ſe font, & quel eſt leur uſage ; il ſuffit qu'ils apprennent pourquoi les glandes du col des enfans s'engorgent plus aiſément que celles des adultes.

L'application de cette obſervation qu'on fera dans la ſuite, juſtifiera ſa juſteſſe ; elle indique en général, outre ce que nous venons

d'en conclure, que les Ecrouelles ſont de ces maladies qui ſuivent quelquefois les mouvemens des humeurs, ou la marche des oſcillations auxquelles les humeurs obéiſſent.

Il y a encore dans les enfans d'autres diſpoſitions particulieres qui les rendent plus ſujets aux tumeurs des glandes, qui ſont un des principaux ſymptomes des Ecrouelles (1er *fait*); les ſolides & les liqueurs ſemblent concourir à favoriſer la formation de ces ſortes de tumeurs: il convient d'examiner cette vérité, & de la mettre dans un plus grand jour.

TROISIEME FAIT.

Toutes les parties de l'embrion paroiſſent être des portions de *pâte*, de *pulpe* ou de *bave* dans leſquelles il eſt impoſſible de diſtinguer des vaiſſeaux; la ſtructure organique ſe développe avec l'âge, plûtot ou plûtard, ſuivant l'uſage des parties: les

glandes ſont celles dans leſquelles ce développement ſe fait le plus lentement ; elles reſtent long-temps *molaſſes* & paroiſſent ſans reſſort.

Tout le monde convient de la vérité de cette obſervation ; les *Malpighiens* & les *Ruiſchiens* y trouvent leur compte ; ceux qui auroient une autre opinion ſur la ſtructure des parties, ſeroient tout auſſi peu embarraſſés : il y a des moyens de retourner les obſervations ſuivant le ſiſtême qu'on embraſſe.

Il paroît qu'en donnant à celui de *Malpighi* & de *Ruiſch* l'étendue qui leur convient & en les mariant, ſi l'on veut, l'un avec l'autre, on peut encore aller plus loin, & prendre chaque partie de l'embrion ſur le pied d'une portion de ſubſtance *pâteuſe* qui ſe change enſuite en tiſſu cellulaire, & qui ſoutient les vaiſſeaux ou les véſicules qui *germent* dans ſon intérieur.

Ce ne ſera ici, s'il le faut, qu'une

façon d'énoncer ce que l'on apperçoit au premier coup d'œil ; qu'un petit corps qui doit être muſcle, ou glande un jour, ſoit dans l'embrion un morceau de pâte *nourriciere* ou de ſubſtance *muqueuſe*, comme nous le penſons ; une eſpece de matrice propre à donner aux nerfs & aux vaiſſeaux la tournure qui leur convient ; une portion de tiſſu cellulaire, ou bien enfin une grape de véſicules, ou un peloton de vaiſſeaux & de houpes nerveuſes, peu importe pour ce que nous examinons : encore une fois, chacun pourra s'entenir à l'opinion qui lui paroîtra la plus vrai-ſemblable.

Il eſt toujours évident, que le mouvement eſt très-lent dans un corps auſſi peu élaſtique que les *rudimens* de la glande, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi ; celle-ci même formée, reſte *molaſſe*, *pulpeuſe*, & ſujette aux effets des mouvemens ſpontanés que les humeurs peuvent

prendre d'elles-mêmes dans ſa cavité; la circulation s'y fait avec plus de lenteur que partout ailleurs; les liqueurs y ſont ſans action, elles y paroiſſent preſque paſſives & elles ont beſoin d'être *excitées* ou *dégourdies*.

On convient avec les *Méchaniciens*, que les vibrations & les oſcillations des ſolides entrent pour beaucoup dans le mouvement, qui fait l'accroiſſement des glandes & leur nutrition; mais on ne peut s'empêcher de penſer avec les *Chimiſtes*, que les humeurs elles-mêmes ont une ſorte de mouvement inteſtin par lequel elles deviennent plus égales, plus *liantes* & plus *actives*. Ce mouvement ſe réduit vraiſemblablement à un mélange des parties entr'elles & avec les ſucs que les vaiſſeaux ſanguins apportent; ces unions *vivifient* les humeurs.

Toutes les parties, & notam-

ment les glandes, ſont donc dans les jeunes ſujets, beaucoup moins élaſtiques que dans les adultes; on peut même conclure de ce que nous venons d'expoſer, que l'action des glandes eſt moindre dans les enfans par rapport à toutes les autres parties, que dans les adultes: en effet, il ne peut y avoir preſque aucun rapport, entre l'action des parties organiques déja formées dans l'enfant, & celle des glandes, qui ne ſont qu'une eſpece de *pâte* qui n'a preſque aucun reſſort; les glandes des adultes ont leur action particuliere, qui contrebalance à certains égards celle des autres organes: ces glandes réſiſtent par leur reſſort; celles des jeunes ſujets n'en ont point, & ne réſiſtent que par leur *molleſſe*: allons plus loin encore.

QUATRIEME FAIT.

La comparaiſon des humeurs des adultes & de celles des enfans, prou-

ve que celles-ci ſont moins *élaſtiques*, & plus *glaireuſes*; le poids reſpectif de ces liqueurs, la différence de leur ténacité, & les changemens par où elles paſſent lorſqu'on les expoſe à l'air libre, démontrent ce que nous avançons: les humeurs des enfans auroient trop peu de reſſort pour les adultes, & celles des adultes ſeroient trop *lourdes*, trop *maſſives*, trop *actives* pour les enfans.

Suppoſons que la partie rouge du ſang ſoit le réſultat de l'union des parties *mucilagineuſes* & céreuſes jointes au phlogiſtique; il paroît qu'il y a plus de phlogiſtique dans le ſang des adultes, que dans celui des enfans; il eſt plus intimément uni, ſes parties ſont plus rapprochées, elles ſont moins liées, & elles s'oppoſent davantage à la déſunion, à laquelle le ſang des enfans eſt plus ſujet.

Suppoſons encore que la bile ſoit

un *recrement*, dont les parties ſont eſſentielles pour donner aux humeurs la *tournure* qui leur convient: celles des adultes ſont plus bilieuſes que celles des enfans ; elles ont auſſi communément plus de penchant à tomber dans les changemens que ſouffre la bile, tandis que les autres ſont beaucoup plus diſpoſées aux mouvemens ſpontanés, auxquels les ſucs bilieux peuvent réſiſter.

Bien des gens trouveront peut-être à redire aux ſuppoſitions que nous faiſons ici ; mais qu'on les réduiſe à leur juſte valeur : nous ne les donnons que comme un moyen d'expliquer un fait qu'on ne ſauroit déſavouer, c'eſt que les liqueurs des jeunes ſujets ont plus de penchant à devenir *acides* que celles des adultes.

CINQUIEME FAIT.

Il en eſt des liqueurs comme des

parties ſolides elles-mêmes ; chacun peut éprouver que celles-ci, ſurtout les glandes, les ligamens & les extrémités des os, fourniſſent dans les jeunes animaux un ſuc *gelatineux* qui devient beaucoup plûtôt acide que celui que fourniſſent les vieux : l'acide eſt moins maſqué dans les parties des jeunes animaux ; il s'y démontre davantage, & plus long-temps.

On eſt donc en droit d'avancer que les glandes, les os & les tendons des enfans, livrés à eux-mêmes, & arroſés d'une liqueur qui ne s'oppoſe pas directement aux mouvemens ſpontanés, dont ils ſont ſuſceptibles, permettent le développement d'un acide plus ou moins *rapproché*, qui peut aiſément faire beaucoup de ravages.

Or c'eſt préciſément dans cette diſpoſition des parties que conſiſte, à notre avis, l'état écrouelleux.

Tout ce que nous avons dit juſ-

qu'ici, & dont chacun peut faire les applications convenables, fournit au moins des préſomptions, qui favoriſent une opinion que nous ne donnons pas pour nouvelle, & qu'on pourra trouver dans différens Auteurs; ce que nous dirons encore l'établira plus évidemment, & nous mettra à portée de la développer de plus en plus.

En effet, on convient (1er *fait*) que les gens qui habitent les bords des Rivieres & les Montagnes, & qui ſe nourriſſent de mauvais alimens, ſont plus ſujets aux Ecrouelles que tous les autres; il n'eſt point d'Auteur qui n'ait fait cette obſervation : *Dionis* a remarqué de plus, que *de cent Ecrouelleux qui ſe préſentent, les trois quarts ſont Payſans*, ce qui eſt plus vrai en France que dans d'autres pays; il eſt pourtant aſſuré, que quoique les habitans des Villes ſoient ſujets à cette maladie, elle doit être regardée

comme appartenant plus particuliérement aux gens de la Campagne, ſurtout aux *Montagnards*.

Or l'eau, l'air, & les alimens des Montagnes concourent à diſpoſer la machine aux Ecrouelles, & à leur ſuite; elles favoriſent l'état des humeurs & des ſolides dont nous parlions plus haut. (4*eme fait.*)

SIXIEME FAIT.

L'EAU.

Hippocrate a avancé, que les *Eaux de neige & de glace ſont toutes très-mauvaiſes, parce qu'une Eau qui a été gelée, ne recouvre jamais ſa premiere qualité; elle perd*, ajoute-t-il, *en ſe glaçant, ce qu'elle a de plus clair, de plus léger, & de plus doux.*

Les Eaux de tous les torrens qui ſe trouvent dans les Montagnes, viennent de certains réſervoirs toujours pleins de neige & de glace: elles ſont *crues, dures* & froides;

chacun

chacun l'éprouve en les buvant ; & il eſt aiſé d'appercevoir que les gens qui en boivent habituellement ne ſont pas bien ſains.

Il faut avouer, que comme le dit *Heiſter*, *on ignore la maniere dont cet Elément opére pour cauſer des Maladies*, (telles que les Ecrouelles) *quoi qu'on ait avancé un grand nombre d'opinions ſpécieuſes ſur ce ſujet :* ce n'eſt pourtant pas à dire, qu'on ne puiſſe trouver quelques raiſons d'un fait auſſi évident; il paroît même que quelques corollaires tirés de certaines obſervations avérées, ſuffiſent pour éclaircir cette matiere.

Les Eaux des Montagnes ne prennent pas bien le ſavon, elles ne blanchiſſent pas le linge comme il faut, elles ſont plus rudes au tact que toutes les autres : elles ne cuiſent pas bien la viande & les légumes; elles les durciſſent, au lieu de leur donner cette molleſſe égale

qui convient, elles ne font jamais du pain parfait. N'en voilà-t-il pas plus qu'il n'en faut pour faire préſumer qu'elles font ſur la digeſtion à peu-près les mêmes effets : elles ſe lient mal avec les parties qui doivent former le Chyle ; elles ne ſe marient pas avec les ſels & les huiles du ſuc nourricier, & celui-ci devient par-là moins *liant* & moins *coulant*.

D'ailleurs l'Eau des torrens des Montagnes n'eſt pas égale à toutes les heures du jour ; nous en connoiſſons pluſieurs dont l'Eau n'eſt pas la même le matin, à midi & le ſoir : ces variations journalieres dépendent de l'action du ſoleil qui fond plus ou moins les neiges, & des pluies & des orages qui arrivent ſur les Montagnes ; quelles révolutions ſingulieres ne doit pas exciter une pareille Eau ? *Hippocrate* l'a dit, *il eſt impoſſible qu'une Eau ſoit en tout ſemblable à une autre*

Eau ; les Hommes qui boivent de toute ſorte d'Eau, ſont ſujets à bien des maladies : les habitans des Montagnes ſont évidemment dans ce cas.

C'eſt à deſſein que nous ne diſons rien du poids des différentes Eaux : on avance communément que les plus légeres ſont les meilleures ; nous avons pourtant obſervé que celles des Montagnes ſont quelquefois plus légeres que celles qui jailliſſent dans les Vallées : cependant il y a une grande différence pour leur bonté ; celle-ci dépend peut-être d'une certaine terre ou des ſels avec leſquels l'Eau ſe joint. La plus pure, celle qui approche le plus de l'état élémentaire, eſt trop *vive* & trop *tenue*, trop *dure*.

Mais arrêtons-nous aux Expériences dont nous venons de parler ; elles indiquent que les humeurs de ceux qui boivent de l'eau de Neige & des Torrens n'ont pas

la *lubricité*, la *douceur* & l'*égalité* convenables.

L'Air.

Les Eloges qu'on fait de l'Air des Montagnes peuvent en impoſer; les obſervations même ſur leſquelles on fonde ces Eloges ſont ſouvent ſuſpectes : les *Citadins* habitués à l'Air impur des grandes Villes, ſe trouvent quelquefois à merveille de l'Air des Montagnes; mais il agit alors comme une ſorte de médicament : il eſt queſtion de connoître les impreſſions qu'il fait ſur ceux qui le reſpirent continuellement.

Quels effets ſinguliers ne doit-il pas produire? il change de conſtitution pluſieurs fois dans le jour : ici il eſt toujours ombrageux & froid, là il s'échauffe prodigieuſement pendant les fortes chaleurs, & devient tout d'un coup extrêmement frais dès que le ſoleil diſpa-

roît ; il y a des Vallées où il reſte les mois entiers chargé de brouillards épais ; il y en a où le ſoleil ne paroît preſque point ; enfin l'air du pied des Montagnes eſt ſouvent marécageux, & celui du ſommet n'eſt reſpiré que difficilement vû ſa légereté.

Qui ne voit que toutes ces variations doivent néceſſairement porter ſur la tranſpiration, & la rendre fort imparfaite ? D'ailleurs, il ſemble qu'on puiſſe conſidérer l'Air comme l'Eau : celle-ci trop *pure*, trop *élémentaire*, porte ſur le tempérament, comme nous le diſions ci-deſſus ; de même l'Air doit peut-être être chargé de certains *miaſmes*, qui maſquent ſon reſſort & qui l'*adouciſſent*, afin qu'il ſoit moins vif & moins nuiſible.

S'il eſt vrai que certaines exhalaiſons dont l'Air ſe charge ſont comme autant de *Mephitis*, pernicieux aux animaux & aux végétaux

eux-mêmes, ne peut-on pas avancer auſſi, que les exhalaiſons douces & nouvelles des animaux & des végétaux rendent l'Air plus analogue à la poitrine & aux autres parties ? Après tout, il ſemble que la nature ait craint d'expoſer les organes des animaux à l'air le plus pur : la tranſpiration qui ſort du poulmon, celle qui entoure tout le corps des animaux, eſt une eſpece de rempart & de laboratoire où l'Air ſe charge de certaines parties qui l'*adouciſſent*, & qui l'incorporent déja, pour ainſi dire, dans l'animal qui va les reſpirer ; ces préparations ſont une eſpece de *digeſtion* à laquelle l'Air doit ſe prêter, & à laquelle un Air *Vierge* comme celui des Montagnes réſiſte peut-être trop.

Il n'y a qu'à faire attention à ce qui ſe paſſe dans les jeunes animaux pour convenir de ce que nous avançons ; tous leurs ſens ont été

munis de certaines forces, qui s'oppoſent à l'effort de l'atmoſphere qui les environne: l'organe de la vûe, celui de l'ouie & la peau elle-même ne s'accoutument que peu-à-peu à leurs fonctions; le poulmon a pour ſe préſerver des impreſſions de l'Air, une grande quantité de tranſpiration; c'eſt dans cette tranſpiration qui fomente une chaleur convenable, que les animaux déja formés vivent, & que les jeunes grandiſſent: prenez garde à la nature de l'Air que ceux-ci reſpirent dans leurs nids, dans des grottes, ſous la terre où l'Air ne ſe renouvelle qu'imperceptiblement, ainſi que dans un bercail, &c. Enfin voyez comment les Bouchers & les Cuiſiniers engraiſſent, & deviennent vigoureux dans une atmoſphere que bien des gens craindroient.

Ces exemples & bien d'autres que nous pourrions rapporter, prouvent que le froid, les vents, &

l'Air ſubtil des Montagnes détruiſent l'atmoſphere animale, s'il eſt permis de parler ainſi; ils mettent la peau à nud, ils l'irritent trop bruſquement, & conſéquemment ils la dérangent dans ſes fonctions.

On ne nous accuſera pas, ſans doute, d'ignorer combien il eſt ſouvent important de renouveller l'air trop chargé d'exhalaiſons pernicieuſes; mais il y a un milieu raiſonnable en toutes choſes, & encore une fois l'air des Montagnes ne nous paroît pas auſſi utile pour ceux qui en uſent habituellement, qu'il eſt agréable à ceux qui ne le reſpirent que pendant les belles Saiſons.

L'acide qu'il contient eſt moins maſqué, & peut être plus abondant qu'il ne l'eſt dans la plaine; ce qui ſe prouve, ſoit par la grande quantité de cet acide qu'on peut ramaſſer, en renouvellant ſur une montagne l'expérience de *Stahl* avec la diſſolution de ſel de tartre, ſoit en ne fai-

ſant qu'une légere attention aux vives couleurs des fleurs des Montagnes, & à l'efficacité & la quantité des ſels que les Plantes y contiennent, auſſi bien qu'à celui qu'on trouve en cryſtaux ſur la ſurface de la plûpart des rochers, on ſçait que tous ces phénomenes dépendent de la préſence d'un acide, qui doit néceſſairement déranger la nature des humeurs des *Montagnards*.

Rappellons pour preuve ultérieure les impreſſions que font la chaleur & le froid ſur les Montagnes : on peut avancer qu'elles ne ſont pas préciſément les mêmes qu'on ſent dans les Villes ou dans les plaines. Le froid eſt ſec, vif & pénétrant ſur la Montagne : c'eſt de lui qu'il convient de dire, *penetrabile frigus adurit* ; & la chaleur y eſt toujours mêlée d'une ſorte de fraîcheur importune à bien des gens : quelque chaud qu'il faſſe au ſoleil ſur une Montagne, on ſent

ſa peau picotée par un air vif qui irrite en rafraîchiſſant; on ſent en même temps le froid & le chaud; on eſt dans un état pareil à celui où l'on ſe trouve lorſqu'on a paſſé deux ou trois nuits, & que l'on tâche de s'échauffer au ſoleil ou devant un bon feu : la peau eſt dans un reſſerrement ſingulier, qui démontre ſa gêne.

Ainſi ſans parler des effets de la gravité & de l'élaſticité de l'air des Montagnes, ni des vapeurs & des exhalaiſons dont il s'y charge, nous nous en tenons à des obſervations que tout le monde peut faire; elles prouvent que l'inconſtance de cet air le rend moins précieux, moins ſalutaire qu'on ne le croit communément : nous parlerons plus ſpécialement un peu plus bas de la modification que nous croyons qu'il donne aux liqueurs & aux ſolides.

Les Alimens.

Le lait, le petit-lait, le fromage & les farineux ſont la nourriture ordinaire des *Montagnards*. Ils combinent différemment ces ſortes de mets, pour en faire des bouillies, de la pâte, & du pain : ce qu'il eſt eſſentiel de remarquer, c'eſt qu'ils font dans les Pyrenées avec le Mays, qui eſt leur bled le plus ordinaire, beaucoup de pain ſans levain ; ils font cuire la farine dans l'eau ou le lait, ils en forment une pâte, qu'ils font griller ſous la cendre ; tous ces mêlanges n'ont pas été préparés par la fermentation : qui ne voit combien ils doivent être de difficile digeſtion ? ils forment une ſorte de cole ou de glue, dont l'eſtomac ne peut ſe défaire qu'avec beaucoup de peine ; le Chyle qui en réſulte eſt *épais, viſqueux, lent*, & il porte avec lui tous les principes de la fermenta-

tion ; il a beaucoup plus de penchant à s'aigrir que celui qui eſt fait avec la viande.

La maſſe des humeurs ſe reſſent ſans doute de cette diſpoſition du Chyle ; il eſt évident que l'acide viendroit à prendre le deſſus, ſi les travaux de la ſanguification & le mêlange des ſucs bilieux ne s'y oppoſoient, & ſi les différentes excrétions ne l'emportoient à proportion qu'il ſe développe.

L'Urine des habitans de la Montagne donne plus communément des ſignes d'acidité que celle des gens des Villes ; on a éprouvé qu'elle rougit plus ſouvent le ſyrop violat : cette expérience qu'il eſt aiſé de refaire, n'eſt pas moins vraie, quoiqu'elle ſoit oppoſée à ce que des Auteurs de réputation en ont dit. L'Urine des Enfans principalement ſent l'acide, elle eſt ſouvent laiteuſe & ſe concret comme de la crême ou de la cole légere. La

tranſpiration de ces mêmes habitans eſt ſi évidemment chargée d'acides, qu'il eſt impoſſible de reſter dans un endroit, où ils ſont aſſemblés; on y ſent l'aigre le plus vif: ainſi la nature fait des efforts continuels pour chaſſer toutes les parties nuiſibles qu'un Chyle mal travaillé fournit habituellement.

Mais à proportion que les Urines, la tranſpiration & les autres excrétions emportent les acides ſuperflus, les variations de l'air s'oppoſent, comme nous l'avons remarqué, à ces évacuations: elles les ſuſpendent ou les dérangent; d'ailleurs l'air lui-même chargé d'acide, le communique aux humeurs, & l'eau trop vive favoriſe l'action de ce ſel.

De maniere que les *Montagnards* ſont continuellement expoſés à un enchaînement de cauſes qui fomentent l'acrimonie acide des humeurs, ou la diſpoſition la plus prochaine

aux Ecrouelles. (*5e. Fait.*)

Il n'y a qu'à les voir, & à étudier leur tempérament pour en mieux juger; quelque brillante que ſemble leur ſanté, quoiqu'il paroiſſe qu'ils n'ont rien à ſouhaiter à cet égard, & quoiqu'on vante beaucoup leur embonpoint, il eſt de fait cependant, qu'ils ne ſont pas auſſi vigoureux que les Payſans des Plaines : ils ſont mols, lents, pareſſeux, & moins capables qu'on ne pourroit le croire de ſupporter de violens exercices. En un mot, ils approchent de l'état qui caractériſe le tempérament des Enfans; ils ont avec eux des rapports qui font qu'ils ſont ſujets aux mêmes maladies.

SEPTIEME FAIT.

Rapportons ici une obſervation qui nous paroît ſinguliere & peu connue, & que nous avons faite

en ouvrant les Cadavres de quelques Enfans morts des Ecrouelles : nous avons trouvé leur foie gros & blanc, ou du moins d'un jaune fort clair ; la véſicule du fiel étoit pleine d'une ſubſtance blanche & tranſparente comme de la cole de poiſſon, & l'intérieur même du foie étoit ſec & blanc comme l'extérieur.

Ceci rappelle ce qui ſe paſſe dans les animaux que l'on nourrit avec de la pâte & du lait ; leur foie devient fort gros & fort blanc. Il n'a ni la couleur ni l'amertume qui caractériſent ce viſcère dans les animaux vigoureux.

Qu'eſt-il arrivé à ces animaux ainſi engraiſſés ? il eſt évident que la bile a perdu ſon action, & que les liqueurs acides ont pris le deſſus ; le même accident arrive aux Enfans Ecrouelleux. Cette preuve nous ſemble convaincante pour notre opinion : car enfin les animaux engraiſſés comme ceux dont nous

parlons, deviennent ſujets à des dépôts à la tête & au croupion, qui ont bien du rapport avec les tumeurs écrouelleuſes ; & quoiqu'ils ſemblent fort ſains, ils le ſont bien moins que ceux de leur eſpece qui ſont maigres : d'ailleurs les Ecrouelles ne maigriſſent pas toujours les Enfans qui les ont ; il y en a au contraire qui en ſont attaqués, & qui ſont fort gras.

Mais éclairciſſons avant d'aller plus loin une obſervation, qui paroît contradictoire à celle que nous venons de rapporter, & qu'on ne manqueroit pas ſans doute de nous oppoſer.

HUITIEME FAIT.

Il y a des Ecrouelleux d'un âge déja avancé & qui ſont évidemment bilieux ; ils ſont maigres, jaunes, noirâtres, & enfin on trouve après leur mort leur foie d'un brun noirâtre, & la véſicule du fiel pleine

d'une bile extrêmement jaune, *épaiſſe* & abondante ; comment imaginer que l'acide domine dans de pareils tempéramens ?

L'obſervation eſt vraie; mais elle ne conclud rien contre nous : ceux qui examineront les choſes de près verront que ces gens qui paroiſſent bilieux, ont en effet des humeurs diſpoſées à divers acides : il y en a dont la bile eſt fort âcre ; mais leurs ſucs lymphatiques ſont glaireux & *aceſcens*.

On diroit que les deux acrimonies exiſtent dans ces tempéramens ; ceci eſt plus conforme à l'obſervation que ce que l'on apprend dans les Auteurs claſſiques : comment concevoir que l'acide & l'alkali dominent dans le même ſujet ?

Ce qu'il y a de poſitif, c'eſt qu'on trouve tous les jours des gens qui vomiſſent des matieres aigres & acides, & puis des ſucs bilieux fort amers, fort âcres ; il ſemble que

ceux-ci ſont ſi tenaces, qu'ils ne peuvent pas ſe mêler avec les premiers; & comme ils ne ſe mêlent point, chacun prend la tournure qui lui eſt naturelle; les ſucs glaireux deviennent acides.

En un mot tout concourt à prouver que les humeurs ont beaucoup de penchant à devenir acides, & qu'elles le ſont même déja dans les Ecrouelleux : examinons cette vérité plus particulierement; tachons de découvrir la diſpoſition que les humeurs & les ſolides prennent.

Changemens dans leſquels paſſent les parties affectées.

NEUVIEME FAIT.

Ceux qui ont ouvert des Cadavres de ſujets morts des Ecrouelles, ſe ſont apperçus que toutes leurs glandes lymphatiques, notamment celles du col, & ſouvent

même les glandes conglomérées & les viſcères glanduleux, ſont plus ou moins engorgés, durcis, & comme on dit skirreux ou tuberculeux.

Mais on n'a pas exactement déterminé la nature de ces tumeurs; on ne les a pas ſuivies dans toutes les modifications qu'elles ſouffrent; on n'a pas aſſez bien marqué leurs différences : voici nos obſervations à cet égard.

Tantôt les glandes ſont ſimplement tuméfiées, ou plus étendues que dans l'état naturel : la ſubſtance qui les compoſe eſt à l'ordinaire une ſorte de *Parenchime* ni trop dur ni trop mol; on diroit que la glande a ſeulement groſſi.

Cet état eſt bien différent de celui où elles ſe trouvent deſſéchées, maigries, *récroquevillées* ſur elles-mêmes, ſans être devenues dures, comme ſi elles avoient été ſeulement arrêtées dans leur accroiſſement.

Tantôt elles ſont plus ou moins groſſes & dures, calleuſes, comme de la coine de lard; elles paroiſſent pleines d'une ſubſtance ligamenteuſe qui occupe leur cavité, leur écorce, ou quelqu'un de leurs côtés: cette ſubſtance naît ſouvent au centre, & s'étend vers la circonférence en maniere de rayons; il ſemble que la glande ait été déprimée, ſerrée, & que ſes différentes portions ſe ſoient colées pour compoſer un tout homogene; ce qui paroît d'autant plus ſingulier, qu'il y en a ſouvent de ſemblables qui ont groſſi au lieu de diminuer.

Enfin on les trouve quelquefois plus ou moins pleines d'une ſubſtance ſemblable au ſuif, à la graiſſe, à la chaux, ou à une terre blanchâtre.

Celles qui ont ſuppuré ſont calleuſes, irrégulierement groſſies, ſouvent imbibées de ſucs étrangers, & carnifiées ou dénaturées au point

qu'il eſt impoſſible de reconnoître la ſtructure naturelle qui les diſtingue des autres parties.

Au reſte quelle que ſoit leur modification, elles ſont quelquefois enfermées dans une ſorte de capſule ligamenteuſe, cartilagineuſe, plus ou moins épaiſſe, & connue ſous le nom de *Kiſte*. Les glandes qui ſont ſimplement engorgées, & celles qui ſont deſſéchées, ſont moins communément enkiſtées que celles qui ſont devenues calleuſes : le Kiſte paroît beaucoup plus ordinairement dans celles qui ſont changées en ſubſtance *ſébacée* & pierreuſe ; mais il ne s'y trouve pas toujours, même dans ces cas.

Ces obſervations reviendront lorſqu'il ſera queſtion du traitement des tumeurs Ecrouelleuſes ; il s'agit ici de connoître autant qu'il ſe pourra la mécanique de ces changemens : ils ſont ſans doute une ſuite du dérangement qui arrive à

la nutrition du corps glanduleux ; & voici comment on peut concevoir ce dérangement.

La glande ayant pris quelque conſiſtance, n'eſt qu'un peloton de ſubſtance cellulaire, ſur lequel les vaiſſeaux rampent & s'étendent d'une maniere particuliere, (3e. *fait.*) Cette ſubſtance ſe développe par couches, dont les unes paroiſſent avant les autres & ſe durciſſent dans le même rapport : des humeurs aqueuſes qui arriveront en grande quantité vers la glande ainſi conſtituée, engorgeront les vaiſſeaux & les relâcheront ; ils en rendront tout le Parenchime plus molaſſe, plus gonflé, ce qui fera l'engorgement ſimple de la glande.

Le ſuc nourricier étant appauvri & ſe trouvant en petite quantité, ne ſera porté que fort difficilement vers le corps glanduleux où les vaiſſeaux ſont preſque ſans reſſort ; & celui-ci ne ſe nourriſſant preſque

plus, ne groſſira point : au contraire il ſe flétrira, & on le trouvera deſſéché & rapetiſſé.

Si ce ſuc eſt abondant & en même tems trop tenace, trop gluant ou peu aqueux, la glande groſſira pendant un tems ; mais les feuillets de la ſubſtance cellulaire n'étant plus ſéparés par une roſée aqueuſe qui leur eſt néceſſaire pour qu'ils ne ſe colent pas, ſe coleront en effet : ils ne formeront qu'un corps ; la glande ſera calleuſe ou ligamenteuſe, & les calloſités paroîtront le plus dans les endroits, où la preſſion des vaiſſeaux aura été la plus forte.

Ce ſuc nourricier croupiſſant livré à lui-même, & qui n'aura pas les qualités néceſſaires pour former des lames de ſubſtance cellulaire durables, s'aigrira & fermentera : ſa conſtitution ſe bouleverſera ; il deviendra comme du ſuif, comme de la terre, ſuivant que les mou-

veïnens ſpontanés ſeront plus ou moins dérangés.

Or comme la glande qui eſt elle-même diviſée en mille & mille feuillets de ſubſtance cellulaire, eſt auſſi renfermée toute entiere dans des productions de cette ſubſtance, il eſt évident qu'à proportion qu'elle groſſira, pluſieurs lames ſeront appliquées les unes contre les autres; ce qui formera le Kiſte, plus apparent lorſque le ſuc nourricier eſt abondant & qu'il s'épanche irrégulierement, parce qu'alors il eſt lui-même étendu en couches concentriques par la preſſion des parties du voiſinage, & par les nouveaux ſucs qui entrent dans la cavité de la glande, ou bien en couches excentriques, ce qui fait des Kiſtes multipliés qu'on trouve ſouvent dans un ſeul.

Quant à la carnification des corps glanduleux qui ſe trouve ſur-tout dans ceux qui ont ſuppuré, elle n'eſt

n'eſt autre choſe qu'une extenſion irréguliere de la ſubſtance cellulaire qui prend le deſſus ſur toutes les autres parties ; ce qui arrive dans toute ſorte de cicatrices, comme nous le remarquerons plus bas.

Tel eſt à peu-près le mécaniſme de tous les changemens qui arrivent aux glandes des Ecrouelleux : les obſervations réitérées en démontrent les fondemens, & ce que les Auteurs en diſent s'accommode fort bien à notre théorie.

En effet, *Tulpius* a fort bien remarqué dans les glandes d'un Ecrouelleux une grande quantité de petits tubercules, comme *des lupins qui gardoient toujours cet ordre, que les plus gros étoient ſur les plus petits, qui alloient toujours en diminuant, tant qu'ils étoient enfin comme des grains de Seſame, qui ne laiſſoient pas d'avoir leur petite peau, de laquelle il pouvoit ſe former une petite Ecrouelle* ; ce qui revient à ce

que nous avons dit des couches de la ſubſtance cellulaire.

Ainſi *Rhodius* a guéri un *Tubercule aqueux au front, qui ſe ſeroit*, dit-il, *converti en Melliceris ou Steatome*; ce qui prouve l'épanchement d'une matiere propre à ſe concrêtre par dégrés, comme nous l'avons dit. *Riviere* a trouvé dans une Ecrouelle, *comme de l'eau claire*, qui ſe ſeroit certainement épaiſſie, ainſi que la matiere gluante que *Fabricius Hildanus* tiroit d'un Skire, & qui *s'apierriſſoit à l'air.*

En un mot, il arrive à toutes les glandes ce qui ſurvient aux ſublinguales qui ſe changent en *grenouillette*, que *Salmuth*, *Thomas Bartholin*, *Aquapendent*, *Severinus*, *Baillou* & bien d'autres ont vû contenir de la matiere comme du *blanc d'œuf*, *un ſuc mielleux*, *blanc ou noirâtre*, & *une ſubſtance cébacée* ou *plâtreuſe*. Nous avons vû ces

glandes Skirreuſes, en impoſer pour des Vers, parce que les Skirres remuoient dans les mouvemens de la langue.

Au reſte il n'eſt pas douteux que toutes les parties ſolides ne ſe reſſentent dans les Ecrouelleux de la diſpoſition dans laquelle leurs glandes ſe trouvent : elles ſont moins bien nourries; la ſubſtance cellulaire qui les forme en partie, n'a pas l'*égalité* & la *ductilité* convenables, ce qui doit néceſſairement déranger la digeſtion, la tranſpiration & les autres excrétions, plus ou moins ſenſiblement. Les liqueurs ſont de même plus ou moins atteintes des mauvaiſes tournures, qui ſe dévelopent plus évidemment dans les ſucs des glandes; ce qui ſe prouve, outre ce que nous avons remarqué ci-deſſus, en examinant attentivement le ſang qu'on tire à des Ecrouelleux : on apperçoit aiſément qu'il eſt plus aqueux,

plus glaireux, moins rutilant ; moins vif, que celui des gens qui ſe portent bien ; il a beaucoup de rapport avec le ſang des filles qui ont les pâles couleurs, & quelque reſſemblance avec le ſang des Hydropiques, c'eſt-à-dire, qu'il eſt moins bien travaillé ; tout cela dépend du dérangement des fonctions dont nous parlions tout-à-l'heure.

Explication des ſymptômes ordinaires des Ecrouelles.

On peut la tirer aiſément de ce que nous avons établi ſur les cauſes, & des obſervations que nous avons rapportées.

La partie la plus affectée, celle qui réſiſte le moins au penchant que toutes les humeurs ont à devenir acides, eſt ſans doute la partie blanche du ſang ; c'eſt-à-dire le corps muqueux des alimens. Nous croyons, pour étendre ce que nous

avons insinué plus haut, que c'est ce corps muqueux qui nourrit les différens organes, en s'appliquant couche par couche sur les premieres fibres, comme M. *Duhamel* l'a démontré à l'Académie des Sciences, au sujet de la lame intérieure du périoste, qui fait l'accroissement dans les os.

Or les feuillets composés d'une pâte mal travaillée ne sauroient avoir la souplesse & la consistance convenables, ni s'arranger comme il est nécessaire, pour former des corps plus ou moins durs; ainsi les os des Ecrouelleux sont sujets à se plier & à grossir irrégulierement, par la mauvaise disposition du suc nourricier.

Toutes les glandes sont par la même raison, & par rapport à celles que nous avons rapportées ailleurs, sujettes à des engorgemens plus ou moins considérables, que *Morton* attribuoit à ce que les vaisseaux des

glandes étoient diſpoſés *non rectis lineis*, non point en *droite ligne*, mais en maniere de pelotons, *ſpiratim, unde remora.*

Or comme les paupieres ſont compoſées dans leurs bords de vaiſſeaux très-grêles & de petites glandes cébacées, qui ont naturellement très-peu de reſſort, il eſt naturel que ces parties ſoient priſes à proportion plus que les autres; ce qui caractériſe la diſpoſition aux maux des yeux, auxquels les Ecrouelleux ſont très-ſujets: cette diſpoſition augmente certainement dans les habitans des Montagnes par l'effort que font les yeux, en fixant ſouvent les rochers eſcarpés couverts de neige, ou éclairés par les rayons du ſoleil, comme chacun peut l'éprouver aiſément; en effet il n'eſt perſonne qui en parcourant les Montagnes, ne ſe ſente la vûe fatiguée, & les yeux atteints d'une ſorte de cuiſſon fort incommode.

Nous avons vû des gens qui avoient acquis par-là l'habitude de clignoter dont ils ne ſe défaiſoient qu'avec peine dans les plaines ; joint à ce que l'air, les brouillards & les différentes vapeurs des vallées ou des gorges des Montagnes, portent néceſſairement ſur la vûe.

Le nés, ou du moins les membranes qui le tapiſſent intérieurement, ainſi que les lévres, étant de même très-garnies de glandes, & formées par une ſubſtance cellulaire fort lâche, il n'eſt pas ſurprenant qu'elles s'engorgent dans les Ecrouelleux au plus léger changement de tems, parce qu'elles ſont plus délicates & plus ſenſibles qu'elles ne devroient l'être.

Les Anatomiſtes qui ont obſervé les différens degrés d'accroiſſement dans le fœtus, ſçavent comment & avec quelle lenteur la lévre ſupérieure ſe forme, & combien, ſi on peut s'exprimer ainſi,

la nature évite difficilement le bec de lievre naturel. *Blondel* a tiré parti de cette remarque contre l'opinion de ceux qui croient que l'imagination de la mere fait de certaines impreſſions ſur l'enfant: nous en conclurons qu'il paroît naturel de penſer, que cette lévre ſupérieure formée d'un ſuc nourricier mal conſtitué, & plus nouvelle que toutes les autres parties, doit être auſſi plus mollaſſe, & avoir plus de penchant à s'étendre dans ceux qui ſont nés de parens Ecrouelleux; ce qui revient à ce que nous obſervions ci-deſſus, ſur l'engorgement des glandes.

Les gencives même des Ecrouelleux ſe reſſentent de la mauvaiſe conſtitution de la ſubſtance cellulaire, non point qu'elles ſoient conſtamment rougeâtres, boufies, mollaſſes & *ſaignantes*, comme dans bien des ſcorbuts décidés; mais c'eſt qu'elles ſont ſouvent *blaffar-*

des, *calleuſes*, deſſéchées irrégulierement & racornies, comme dans de certaines eſpeces de ſcorbut, qui ne ſont quelquefois, comme on le ſçait, que des Ecrouelles déguiſées. Cette diſpoſition des gencives, pour le dire ici en paſſant, fait que les habitans des Montagnes paroiſſent avoir les dents beaucoup plus longues que les habitans des villes; cette groſſeur apparente, & l'état qui en réſulte, en impoſent quelquefois : on prend au premier coup d'œil, des bouches gâtées pour des bouches fort ſaines, comme *Bunon* Dentiſte l'a remarqué; en un mot les gencives des Montagnards ne ſont pas ordinairement auſſi *ſouples*, auſſi *douces*, auſſi *liantes* que celles des habitans de la plaine, & ces vices ſont beaucoup plus marqués dans ceux qui ſont évidemment Ecrouelleux : leurs dents ne durent pas longtems; elles ont en général l'émail

peu luiſant, peu caſſant, & ſujet à la carie humide.

Enfin, comme les Parotides & les maxillaires tiennent une bonne partie du fond du viſage, il eſt évident que pour peu qu'elles ſoient tuméfiées, la portion inférieure de la face s'élargira, ce qui établira la diſpoſition que les Praticiens nomment quelquefois *Ganache*; diſpoſition très-remarquable dans les ſujets Ecrouelleux.

Au reſte nous ſommes bien aſſurés d'avoir obſervé, que bien des enfans Ecrouelleux ont le col court & gros, la machoire inférieure plus étendue qu'à l'ordinaire, la bouche plus grande, les levres plus groſſes; ce qui eſt naturel aux habitans de certaines vallées des Pyrenées. *Lommius* a dit que *les Enfans ſont ſujets aux Ecrouelles, s'ils ont le col court, les tempes déprimées, la machoire élargie.*

Or tous les ſymptômes dont nous

parlons, paroiſſent plus dans la jeuneſſe qu'à tout autre âge, non-ſeulement parce que ces parties croiſſent dans ce temps-là, & qu'elles prennent les modifications dépendantes de la diſpoſition du ſuc nourricier, mais encore parce que, comme nous le remarquions (2e. *Fait*) d'après *Stahl*, le torrent des liqueurs eſt dirigé vers la tête dans le jeune âge, & parce que, comme *Dionis* l'a dit, *les Enfans mangent ſouvent, & tiennent toujours leurs glandes ſalivaires en haleine*; ce qui fait qu'il s'y paſſe à proportion plus de changemens qu'aux extrémités: au contraire le torrent des humeurs changeant avec l'âge, les maladies ſe portent ailleurs qu'à la tête, ce qui a été obſervé; car il eſt rare, comme nous le dirons ailleurs, que les Ecrouelles ſe démontrent pour la premiere fois dans les Adultes par des glandes au col.

Quoi qu'il en ſoit, en voilà ce

ſemble aſſez, pour rendre raiſon des ſymptômes que nous avons examinés, ainſi que de bien d'autres, tels que les maladies de la poitrine, celles du bas-ventre & les ulcères irréguliers, auxquels les Ecrouelleux ſont ſujets, & qu'on voit dépendre évidemment de la cauſe que nous avons aſſignée; paſſons de ſuite à d'autres ſymptômes plus importans, ou qui ſont du moins plus particulierement du reſſort de la maladie dont nous parlons.

Remarques ſur quelques ſymptômes ſinguliers.

DIXIEME FAIT.

Des obſervations réitérées ont appris, 1°. que tous les ſymptômes des Ecrouelles ſe diſſipent quelquefois dans les filles à l'âge de puberté, lorſque leurs regles paroiſſent; ainſi que dans les enfans mâles, dont la conſtitution change avec l'âge &

devient bilieuſe & *hemorrhoïdale*, ſoit qu'il y ait des évacuations ſenſibles, ou qu'il n'y en ait point; 2°. qu'un ulcère ou une dartre diminue ou augmente les tumeurs Ecrouelleuſes dans bien des ſujets, ſuivant que l'écoulement eſt plus ou moins abondant; 3°. que les tumeurs Ecrouelleuſes ou les ulcères déterminés ſont ſouvent de bon augure, & délivrent tout le corps de bien des incommodités qui reparoiſſent, ſi les tumeurs diminuent d'elles-mêmes, ſi les ulcères ſe deſſéchent, ou ſi on vient à les faire diſparoître; 4°. enfin que les tumeurs Ecrouelleuſes vont & viennent quelquefois, & ſe tranſportent d'un endroit du corps à l'autre.

On trouve dans les différens Auteurs, des obſervations qui ſont conformes à celles que nous venons de rapporter. *Riviere* a vû des Ecrouelles au col à la ſuite d'une

ſuſpenſion des Regles ; *Fabrice Hildan* a obſervé des tumeurs Ecrouelleuſes à une jambe par la ſuppreſſion d'un écoulement, qui ſe faiſoit autrefois vers l'œil ; *Amatus Luzitanus* parle de quelques tumeurs Ecrouelleuſes, qui alloient du col aux tempes & delà à la nuque ; *Simeon Jacotius* a vû des tumeurs au col diſſipées par les ulcères à la tête formés par une grande quantité de poux ; ſans parler de *Baillou*, qui a vû dans un enfant des tumeurs qui *alloient & venoient* ; ni de *Warthon*, qui remarque que *les jeunes perſonnes qui gardent le Célibat deviennent Ecrouelleuſes, & qu'elles ne guériſſent que par le mariage* ; ni enfin de bien d'autres que chacun peut conſulter.

Tous ces ſymptômes ne ſauroient être attribués uniquement à la cauſe dont nous avons parlé ; mais ils ont un rapport immédiat avec les différens mouvemens organiques,

qui donnent aux humeurs des directions particulieres, & qui développent même des maladies cachées ou assoupies.

La théorie de ces mouvemens n'est pas de ce lieu; elle regarde la plûpart des maladies, tant chroniques qu'aiguës, & elle tient surtout à la théorie des Métastases, de certains ulcères & des cauteres, dont l'Académie de Chirurgie a proposé l'examen pour le Prix de l'année 1753.

Il suffit que nous sçachions que quelle que soit la méchanique de ces mouvemens, il y en a qui *cantonnent*, pour ainsi dire, toute la disposition Ecrouelleuse dans un endroit, & qui la transportent d'un lieu à un autre; il en est comme des Cancers, auxquels la moindre cause donne naissance dans les sujets mal constitués, puisque *Baillou* en a vû survenir au nés à la *suite d'une playe faite en arrachant un poil*, &c.

Ce n'eſt pourtant pas à dire, que nous penſions que tout le levain Ecrouelleux va former un dépôt particulier, ou bien ſe répandre plus ou moins dans les humeurs. Nous l'avons déja fait aſſez connoître; nous regardons les Ecrouelles comme une maladie générale du ſuc *nourricier*, maladie qui ſe démontre dans une partie plûtôt que dans une autre, ſuivant la diſpoſition particuliere de cette partie, ou ſuivant les directions des mouvemens des vaiſſeaux & des nerfs, & du mouvement *tonique* de toutes les portions de la ſubſtance cellulaire, qui ont acquis la conſiſtance des membranes.] *Hecquet* a donné pour la cauſe des Ecrouelles le ſuc nerveux dépravé dans la huitieme paire.

Encore une fois, nous ne ſaurions aller plus avant ſur cette matiere ſans nous écarter du ſujet que nous traitons : ajoutons ſeulement que ceux qui ont regardé les

Ecrouelles, comme une maladie particuliere du col, ont pris un ſeul ſymptôme pour toute la maladie; les glandes au col ſont l'effet de la diſpoſition Ecrouelleuſe, & des mouvemens qui la développent dans cet endroit plûtôt que dans un autre, par les raiſons que nous avons déja indiquées plus d'une fois, & qui ont fait qu'on a comparé cette maladie, à une maladie des Cochons, qui en ont en effet une pareille; tant peut-être à cauſe du ſiége de la maladie elle-même, qu'à cauſe que ceux qui ont le col garni de tumeurs, font ſouvent, comme nous l'avons remarqué, en reſpirant & en touſſant, un bruit pareil à celui que font les Cochons.

Voyons avant d'aller plus loin, ſi les tumeurs à la Thiroïde & les autres goîtres ſont des ſymptômes des Ecrouelles: les Auteurs paroiſſent partagés là-deſſus; & nous avons vû des goîtres avec

des Ecrouelles, mais moins communément que des goîtres ſans Ecrouelles. Il ſemble que la premiere incommodité ſoit un ſupplément de la derniere dans les habitans des vallées des Pyrenées; car la plûpart, ſur-tout les femmes, ont des goîtres ou des Ecrouelles, & quelquefois l'un & l'autre.

Au reſte quoique *Freind* prétende que les tumeurs à la Thiroïde ſont ſcrophuleuſes, mais non point les tumeurs des tégumens de cette glande qu'il nomme des goîtres; nous croyons que toutes les tumeurs au col, excepté celles qui viennent par quelque accident, ou à la ſuite d'une inflammation, ne ſont que les ſymptômes d'une diſpoſition Ecrouelleuſe plus ou moins développée. Ce qui nous engage à penſer ainſi, c'eſt qu'outre que le traitement & la théorie de ces deux maladies ſont les mêmes, nous avons obſervé qu'il y a des cantons

entiers dans nos vallées, dans lesquels les femmes ont presque toutes des goîtres, & qui ne sont séparés d'autres cantons où l'on ne trouve presque point de goître, que par un torrent, avec ceci de singulier, que les habitans des deux bords du torrent se nourrissent de même, boivent de la même eau, qui est pour l'ordinaire celle du torrent mitoyen ; mais les villages dont les habitans sont sujets aux goîtres, sont tournés vers le Nord, aux pieds des Montagnes qui leur cachent le soleil levant, au lieu que les autres sont au levant & au midi : d'où il suit évidemment, que la formation des goîtres dépend moins de la nature de l'eau, à laquelle on les attribue généralement, que de l'action du soleil ou de l'air, plus ou moins chaud ; elle fait sur les corps des impressions dont les goîtres ne sont que des symptômes, & ces impressions

ſont la diſpoſition Ecrouelleuſe.

Ceci nous conduit naturellement à une réflexion de *Chauliac*, que nous ne ſçaurions rendre mieux que *Joubert*, ſon Traducteur : il dit que *glande*, *Ecrouelle*, *nœud*, *loupe*, *tortue*, *nate*, *goître & bubon fugilin*, *ſont mis ſous le genre des exitures & excroiſſances phlegmatiques*. Tout le monde conviendra aiſément que toutes ces maladies ont bien des rapports; c'eſt ce que *Wiſeman* a prétendu, lorſqu'il dit au rapport d'*Allen*, *que les Ecrouelles ſe jettent ſur toutes les parties*, *les glandes*, *les muſcles & les os*, & que la maladie nommée *Spina ventoſa* eſt une ſorte d'Ecrouelles. Toutes ces tumeurs peuvent être compriſes, comme on le fait ordinairement, dans la claſſe des *tumeurs froides*; ainſi il paroît qu'il eſt inutile d'entrer dans de longs détails pour concilier les Auteurs ſur les différences qu'ils trouvent

entre ces maladies : ceux qui voudront distinguer, comme *Warton*, *Struma* de *Scrophula*, ou regarder avec *Severinus*, le *Pédartrocace* comme une tumeur Ecrouelleuse, ou considérer celle-ci comme une espece de Skirre avec *Rondelet*, sont au fond très-libres ; cependant il est bon de se fixer jusqu'à un certain point, & de ne pas regarder tous les Skirres, les Steatomes & les Loupes, comme de vraies Ecrouelles : ce sont, si l'on veut, des maladies qui n'en different que par quelque nuances ; mais ces différences sont essentielles.

Nous ne sçaurions, par exemple, regarder dans toutes les occasions comme des Ecrouelles véritables, les tumeurs au col, qui sont la suite des maladies inflammatoires, quoiqu'on le trouve en termes exprès dans le livre *de glandulis* attribué à *Hippocrate* ; il ne convient pas de décider légérement

qu'une maladie eſt écrouelleuſe ; ne fût-ce qu'à cauſe de l'impreſſion qu'une ſemblable déciſion fait toujours ſur le malade & ſur les aſſiſtans. Il faut d'ailleurs diſtinguer les différens degrés d'une maladie, ſes *commencemens* d'avec ſon *développement* & ſon *état fixe*, comme nous le dirons plus bas.

Au reſte telle eſt la nature de bien des maladies qu'elles ont ſouvent, quoique différentes dans leur origine, une même fin : on a dit que la plûpart des maladies chroniques peuvent dégénérer en ſcorbut ; on peut de même avancer, que bien des maladies finiſſent en prenant un caractere Ecrouelleux.

Nous avons vû des dépôts de lait dans les femmes, aux mamelles, ou dans d'autres parties, auxquels ſuccédoient à la longue la carnification de quelques os, la formation de pluſieurs glandes au col & aux aiſſeles, & enfin des ulcères dont

le pus étoit liquide & mal travaillé; & les chairs baveuſes & blanchâtres.

On voit auſſi les cancers, la vérole, la gale, les dartres & l'excrétion de la ſueur arrêtée ſous les aiſſeles ou aux pieds, dégénérer de même en Ecrouelles très-bien caractériſées, ainſi que bien d'autres maladies ; l'état écrouelleux eſt *ſecondaire* dans ces cas, au lieu qu'il eſt indépendant de toute autre maladie dans les Ecrouelleux ordinaires, dans ceux qui ont cette maladie par leur conſtitution naturelle, & par celle du climat qu'ils habitent.

Voyons enfin, ſi les Ecrouelles peuvent ſe communiquer d'un ſujet à l'autre ; les Auteurs ne nous éclairent pas à cet égard : voici nos obſervations.

Une jeune fille très-bien conſtituée épouſa un homme de famille Ecrouelleuſe, & elle fut atteinte de cette maladie dont le mari mourut.

Une jeune femme dont le mari eut la gale & puis les Ecrouelles, eut elle-même la gale & les Ecrouelles.

Un homme dont la femme mourut pulmonique à la ſuite des tumeurs écrouelleuſes, devint lui-même pulmoniqne, & mourut de cette maladie.

Il eſt ordinaire de voir que les Nourrices Ecrouelleuſes communiquent leur mal à leur nourriſſon; on peut obſerver cette communication même dans les Brebis, qui ont quelquefois des tumeurs au col fort ſemblables aux tumeurs Ecrouelleuſes.

Quant à ce qui concerne la communication des Ecrouelles des peres & des meres aux enfans, elle eſt aſſez connue.

Ainſi il eſt à préſumer que les Ecrouelles peuvent ſe communiquer quelquefois, comme la vérole ou la gale; mais ce ſoupçon de contagion

tagion eſt peu alarmant, parce qu'il eſt aſſuré que quelqu'un n'en eſt atteint que très-difficilement, à moins qu'il n'ait lui-même du penchant à la maladie; ce que d'autres obſervations, qu'il eſt inutile de rapporter, confirment.

Il exiſte donc dans la nature une ſorte de *miaſme ſcrophuleux*, qui eſt ſans doute formé quelquefois par les révolutions qui arrivent aux différentes humeurs, & qui peut fort bien, en paſſant d'un ſujet à l'autre, aller, comme le levain dans la pâte, gâter des humeurs ſaines; mais il faut qu'il trouve une diſpoſition particuliere dans le ſujet pour y agir: il a beſoin d'y être mis en action par un certain jeu des organes, & par l'état particulier des liqueurs. Quoi qu'il en ſoit, ces queſtions qui ne ſont après tout que de pure curioſité, ne regardent pas plus ſpécialement les Ecrouelles, que tant d'autres maladies; paſ-

ſons à quelque choſe de plus eſſentiel.

Traitement général des Ecrouelles.

Il ne faut pas moins, pour guérir un Ecrouelleux décidé, que changer entierement ſa conſtitution, ou donner une nouvelle tournure à ſon tempérament ; il ſeroit inutile de s'attacher aux ſymptômes uniquement : il eſt important d'aller droit à la cauſe.

Le penchant qu'ont dans cette maladie les humeurs à s'aigrir, & le peu de conſiſtance qu'a acquis le ſuc nourricier, ſont néceſſairement accompagnés d'un dérangement plus ou moins ſenſible dans la digeſtion & dans la tranſpiration, comme on peut aiſément le conclure de tout ce que nous avons dit juſqu'ici, & de ce que nous avons déja remarqué ci-deſſus.

Il eſt eſſentiel de porter d'abord ſes vûes ſur les premieres voies,

puiſque c'eſt dans ces parties que prend ſa ſource une humeur pernicieuſe, qu'il faut néceſſairement épuiſer ; & que d'ailleurs elles influent ſingulierement, & par une mécanique peu connue, ſur toutes les fonctions.

Les Purgatifs & les Emétiques.

Les purgatifs ſont néceſſaires ; quelques bons Praticiens que nous avons indiqués au commencement, les conſeillent. *Aux Ecrouelles*, dit *Joubert* d'après *Chauliac*, les *Purgatifs font grand profit* ; *Etmuller* veut qu'on y employe l'hellébore noir ; *Baillou* conſeille une poudre laxative ; & enfin l'uſage du Mercure doux eſt recommandé par tout le monde pour cette maladie.

Il eſt vrai, qu'il paroît qu'on donne ce dernier remede à titre d'*altérant*, & que la plûpart des Auteurs n'ont pas fait grand uſage des Pur-

gatifs décidés pour les Ecrouelles: nous n'en trouvons guere qui ayent vanté l'uſage des vomitifs autant que *Fuchſius*, il dit que *vomitus debet aſſiduè provocari*; malgré cela les vomitifs ont été communément regardés comme des remedes trop vifs; ce qui eſt enfin dégénéré en habitude, qui a ſouvent en Médecine la force de Loi.

Mais ayant réflechi ſur ce que *Galien*, & après lui *Montanus*, diſent avoir guéri des Skirres cancéreux par des purgatifs réitérés, & l'expérience nous ayant inſtruits là-deſſus, nous ne ſaurions nous empêcher de dire que quel que ſoit l'état d'un Ecrouelleux, les purgatifs réitérés ſont toujours de bons effets ſur lui, pourvû qu'il ſoit en état d'en ſupporter l'action: les vomitifs même donnés plus ſouvent qu'on ne pourroit le croire, nous ont toujours paru avoir des ſuccès très-heureux.

D'un côté l'évacuation ſouvent copieuſe des ſucs glaireux, qu'ils procurent dans cette maladie, dégage efficacement les premieres voies, répare le défaut de tranſpiration, remet la digeſtion, & emporte des levains de matiere acide; & d'autre part, ces remedes remettent le ton des nerfs Gaſtriques, & redonnent par-là une force notable à toutes les parties du corps.

En un mot les vomitifs & les purgatifs employés ſagement, mais avec une confiance & une fermeté qu'on acquiert par les ſuccès, ſont auſſi néceſſaires dans les Ecrouelles, que dans toutes les autres maladies chroniques & aiguës.

C'eſt au Praticien éclairé à préparer le corps par la ſaignée, & les autres remedes ordinaires, & à bien ſaiſir les contr'indications qui peuvent ſe préſenter par l'état de la poitrine & du bas-ventre; mais pluſieurs exemples nous ont appris,

qu'il ne faut pas trop s'amuſer à des remedes préparatoires, ni ſe multiplier à ſoi-même, par des idées puiſées dans la Théorie, les motifs de crainte : nous ne nous ſommes fait les loix dont nous parlons, qu'après avoir vû des cas, où nous n'oſions pas nous décider, & qui réuſſiſſoient entre les mains de gens plus hardis que nous. Ceci pourroit regarder d'autres maladies que les Ecrouelles; mais c'eſt à celle-là ſeulement que nous nous bornons ici.

Le vomitif qui a paru lui être le plus approprié, eſt l'*Ipecacuanha*: on a dit, qu'il fondoit les ſucs viſqueux des premieres voies; ce qu'il y a d'aſſuré, c'eſt qu'il en fait ſouvent rendre une quantité prodigieuſe : nous oſons en appeller à l'expérience; qu'on le donne dans ces enfans dont le col eſt gorgé & bouffi dans ſa totalité, dans ces filles qui ont des glandes au col, des

maux aux yeux, & qui ſont dans un abattement général, ainſi que dans ceux qui ont de vieux ulcères Ecrouelleux : on verra, malgré les terreurs paniques des malades, que tout change en bien deux ou trois jours après l'effet du vomitif; nous n'indiquons ici aucun cas que nous n'ayons vû bien des fois, avec toute la réflexion qu'il exigeoit.

Quant à l'eſpece des purgatifs, les doux, tels que la manne & la caſſe, nous ont manqué quelquefois, quoiqu'ils procuraſſent des évacuations; elles n'étoient pas *plenieres*, ſi on peut parler ainſi; elles ne nous paroiſſoient être, que l'excrétion des humeurs déja mobiles, & contenues dans les inteſtins, dont l'intérieur étant induit d'un verni glaireux, avoit beſoin d'être irrité juſqu'à un certain point : auſſi nous ſommes-nous reſtraints à employer en pareil cas, autant qu'il eſt poſſible, le ſené

& le jalap, dont l'uſage devient ſi rare, parce qu'ils excitent quelquefois de certaines douleurs paſſageres; comme ſi ces douleurs même que l'on prétend éviter, n'étoient pas l'effort le plus ſalutaire qui puiſſe arriver aux inteſtins, & la ſuite néceſſaire de l'heureuſe impreſſion des remédes: nous employons auſſi ſouvent les purgatifs avec le quinquina, dont nous parlerons ci-deſſous; les ſels chatartiques nous ſembleroient convenir à certains égards; mais nous n'avons point d'expérience là-deſſus; & nous laiſſons ce point à diſcuter à ceux qui ont accoutumé de les employer plus que nous ne faiſons.

Les Abſorbans.

Les abſorbans ſont preſque de tous les remédes pris intérieurement, ceux qui ont le plus réuni le ſuffrage des différens Auteurs; il en eſt peu qui n'en recomman-

dent l'uſage, comme *Etmuller*, *Ruland* & tant d'autres : l'éponge brûlée & la pierre ponce ont été très-communément données pour tels ; *Thomas Burnet* parle de quelqu'un, qui juroit avoir ſouvent guéri des Ecrouelles (*pluries*) avec des pilules faites de miel, & les cendres d'une Taupe.

Tous ces témoignages ne ſauroient que donner un grand poids à l'uſage de ces remédes, qui ſont auſſi employés ordinairement dans les Pyrenées ; on en combat les goîtres comme les Ecrouelles, & nous en avons vû quelquefois des effets ſurprenans.

Nous employons les abſorbans les plus communs, comme les plus aſſurés ; tels ſont les coraux, les yeux d'écreviſſes & la magneſie blanche, que nous avons vû que des charlatans gardoient comme un ſecret rare & précieux, & dont ils n'accordoient la connoiſſance

qu'à ceux qui avoient pour eux une confiance aveugle & à l'épreuve, ou bien à ceux qui la leur payoient bien cher.

Ces remedes n'agiſſent pas tant ſans doute, en enlevant aux ſucs contenus dans les premieres voies quelques parties d'acide auxquelles ils ſe joignent, qu'en purgeant très-efficacement par leur union avec les acides ; ce que nous avons vû arriver à la magnéſie blanche avec un ſuccès marqué.

D'ailleurs, ils réveillent auſſi l'action de l'eſtomac & des inteſtins, qui étant irrités dans une ſeule partie, reprennent leur jeu dans toute leur longueur ; ce que *Junker* a très-bien remarqué après *Stahl* : or c'eſt de cette action tonique ſurajoutée aux inteſtins des Ecrouelleux, que nous attendons la révolution favorable à leurs premieres voies, comme nous le dirons tout-à-l'heure.

Les Amers, le Quinquina:

Baillou nous ayant indiqué l'uſage de la pimprenelle, de la véronique & de la fumeterre dans les Ecrouelles, & ayant trouvé dans *Thomas Burnet* le chamedris & la ſcolopandre en décoction, fort vantées pour la même maladie, nous avons jugé, vû la conſtitution glaireuſe ou pituiteuſe de l'eſtomac de ceux qui en ſont atteints, & l'inertie aſſez évidente dans laquelle leur bile ſe trouve, que les amers étoient très-convenables dans ces cas.

Nous nous ſommes bornés au quinquina, que nous regardons comme un des ſtomachiques des plus efficaces. Il n'a jamais manqué de redonner l'appétit, de diſſiper les langueurs d'eſtomac, & la ſorte de dévoyement & de foibleſſe qui arrivent ſouvent aux Ecrouelleux; bien entendu que

nous avons fait précéder les évacuans.

D'ailleurs le quinquina eſt un des amers qui étend le plus évidemment ſon action ſur le ſang & ſur toute la machine : les belles Cures que *Morton* a faites avec ce remède, (& qui le lui ont fait trop vanter) ſuffiroient pour établir ce que nous avançons, ſi l'on ne ſçavoit outre cela les effets ſurprenans qu'il a produits ſur quelques gangrènes. Nous lui avons vû, pour ce qui nous concerne, opérer des guériſons qui ſemblent incroyables; & pour nous renfermer dans la maladie que nous traitons, nous avons ſouvent obſervé, comme nous venons de le dire, qu'il redonne l'action, le jeu de la reſpiration, la couleur, la gaieté aux Ecrouelleux, & qu'il change en moins de tems qu'on ne ſauroit le croire l'état de leurs ulcères, en leur donnant un coup d'œil, une conſiſtance & une ſenſi-

bilité quelquefois néceſſaire ; ce que les baumes ne produiſent pas : joint à ce qu'il y a preſque toujours dans les Ecrouelleux des eſpeces de redoublemens de fievre, de douleurs ou de tumeurs plus ou moins marqués ; ce qui vient de la débilité de leur eſtomac, qu'il faut ſouvent relever, avec les précautions dont nous parlerons plus bas.

Les Anti-ſcorbutiques.

Nous avons encore tiré de grands avantages de l'uſage des anti-ſcorbutiques alkalins, tels que le creçon & le cocléaria, dont il n'eſt pas néceſſaire de vanter la vertu, & dont on voit évidemment le rapport avec l'état glaireux & tendant à l'acidité, qui rend les humeurs des Ecrouelleux ſans preſque aucune vivacité, & leurs ſolides ſans jeu.

Ainſi l'Ipecacuanha & les purgatifs réitérés, l'uſage des abſorbans,

des plantes cruciferes & du quinquina différemment combinés, & adminiſtrés avec les précautions convenables, ſuivant que le cas l'exige, ſont les principaux ſecours que nous fourniſſons aux premieres voies des Ecrouelleux, afin de leur donner la force néceſſaire pour vaincre le penchant des humeurs qui y croupiſſent & de celles qui y aboutiſſent, & pour les diſpoſer à fournir un Chyle plus vif, & ſoutenir leurs oſcllations qui influent ſur tout le reſte du corps.

Les Laitages.

On nous oppoſera peut-être ce que *Baillou* oppoſoit à *Rondelet*; c'eſt que ce dernier ordonnoit pour les Ecrouelles des *médicamens qui ont trop de chaleur, & que l'humeur des Ecrouelles étant âcre, mordante & ſalée, il convient de l'adoucir*, & de diminuer ſon activité par des incraſſans & des relâchans, au lieu

de l'effaroucher par des toniques & des ſpiritueux : enfin bien des gens ſeront peut-être de l'avis du même *Baillou*, qui conſeilloit le *petit-lait* & *le lait d'aneſſe*, avec pluſieurs autres Auteurs, notamment *Wiſeman*, qui le met au rang des ſpécifiques pour les Ecrouelles.

Il s'en faut beaucoup que nous ſoyons éloignés de l'uſage de ces remedes adouciſſans, lorſqu'on ne les donnera que pour ce qu'ils valent, & dans des cas où il eſt important de relâcher & d'humecter beaucoup, comme il y en a ; ce que nous dirons plus bas : mais autre choſe eſt donner un remede comme préparatoire, autre choſe eſt le regarder comme ſpécifique ou *curatoire*.

Le lait, par exemple, eſt ſouvent très-bon pour préparer, pour corriger certains ſymptômes urgens : il peut même être employé à titre d'aliment ; mais l'expérience apprend tous les jours à ceux qui ſui-

vent de près les maladies, & qui ſavent ne pas prendre un faux calme pour une guériſon, qu'il ne produit rien moins que les effets qu'on en attend. Il eſt d'ailleurs directement contraire à l'indication principale qu'il y a à remplir, autant qu'il eſt poſſible, dans le traitement des Ecrouelles; c'eſt celle qui eſt tirée de la cauſe qu'on doit combattre: en un mot, le lait favoriſe l'état d'inertie, de foibleſſe, d'affaiſſement, & peut-être de ſéchereſſe dans lequel les ſolides ſe trouvent dans les Ecrouelleux; il porte dans les liqueurs un Chyle prêt à s'aigrir, pour peu qu'il trouve des diſpoſitions dans le ſujet; ce que nous prouvons principalement par l'exemple des femmes Ecrouelleuſes, qui lorſqu'elles deviennent nourrices, ſont ſouvent ſujettes à des engorgemens extraordinaires dans le genre glanduleux; par celui des enfans à la mamelle, qui ſont très-com-

munément attaqués de tumeurs qui ont plus ou moins de rapport aux Ecrouelles ; & enfin par celui de nos Montagnards qui ſe nourriſſent de laitages, & qui ſont plus écrouelleux que ceux qui boivent du vin.

On verra pourtant ci-deſſous que nous employons ce reméde ; mais ce n'eſt qu'en l'aiguiſant, ou lorſque nous y ſommes forcés : notre intention eſt de faire ſur les Ecrouelleux un changement, qui a du rapport à celui que l'on fait dans les enfans qu'on ſévre ; c'eſt de leur donner des forces, en accoutumant leur eſtomac à la digeſtion de quelque choſe de plus actif que le lait, & à fournir au ſang un ſuc nourricier plus ſolide.

L'effet de tous les remédes dont nous venons de parler eſt paſſager, ils n'agiſſent preſque que ſur les premieres voies ; mais il s'agit de renouveller toute la lymphe, de

fournir des ſucs mucilagineux plus abondans à tout le tiſſu cellulaire, d'ouvrir les couloirs de la peau; ſans compter qu'il faut aller emporter les embarras des glandes, & quelquefois des os.

Les Eaux minérales.

Il eſt donc important d'avoir un médicament *général*, ſi on peut s'exprimer ainſi, ou qui agiſſe ſur toute la machine, qui faſſe des révolutions permanentes, & qui ait enfin le dégré d'efficacité néceſſaire avec la douceur convenable.

Les Eaux minérales, les *Bonnes en Bearn*, & celles de *Bareges* dans le *Bigorre*, nous ont fourni cette ſorte de reméde : on ſait tout ce qui a été dit ſur leur nature ſavoneuſe, huileuſe, ſulphureuſe, ſur leur odeur d'œuf cuit, ſur leur chaleur de différens dégrés, & ſur leurs ſels neutres, le marin & un ſel vitriolique ſemblable à celui d'Epſom,

qu'elles contiennent en très-petite quantité. Voici ce qui nous a engagés à les employer pour les Écrouelles.

1°. Elles font tranſpirer, priſes en bain, beaucoup plus qu'un bain d'eau commune chaude au même degré; ce que nous avons prouvé, en faiſant peſer deux hommes qui ſe ſont baignés, l'un dans l'eau naturelle chaude, l'autre dans l'eau *Bonne* & celle de *Bareges*: celui qui prit le bain d'eau minérale, perdit deſon poids beaucoup plus que l'autre; l'état de ſoupleſſe & de douceur qu'elles donnent à la peau, indique la même proprieté, auſſi-bien que la mouëteur ſouvent abondante qu'elles excitent étant priſes intérieurement.

2°. Elles font rendre, quand on les boit pour de certaines maladies, une grande quantité de glaires, ou du moins elles les diſpoſent à ſortir par l'action du moindre purgatif,

& quelquefois d'un ſimple lavement ; elles remettent l'appétit, & la digeſtion, & elles redonnent des forces, & ſouvent de l'embonpoint.

3°. Elles donnent au ſang une conſtitution plus vive, plus forte, plus élaſtique ; ce qui ſe prouve par les couleurs qu'elles procurent à la plupart des filles *cloroſiques*, par l'inſpection de leur ſang lorſqu'elles ont pris des eaux un certain tems : on s'apperçoit aiſément qu'il eſt devenu rutilant, vif, quelquefois comme celui des plurétiques ; ce qui eſt encore indiqué par l'effet qu'elles produiſent ſur le ſang extravaſé : car elles le raréfient ; & lorſqu'on fait bouillir le mêlange d'eau minérale & de ſang, ce dernier ne ſe coagule point, comme cela lui arrive avec toute autre eau : la fiévre légere & ſalutaire que les eaux excitent, eſt encore une preuve de la même propriété.

4°. Nous leur avons vû, entre mille cas que nous pourrions citer, redonner la ſoupleſſe & le mouvement à des membres, des jambes & des bras, qui étoient dans une ſéchereſſe extraordinaire & en convulſion depuis des années entieres, & davantage; diſſiper des dépôts de lait dans pluſieurs parties du corps, & dans les mammelles; fondre quelques tumeurs, aux aines, au dos, ſous les aiſſeles, & au col; cicatriſer de vieilles fiſtules ſans carie & avec carie, dans tous les os du corps humain, depuis le pied juſqu'à la tête, aux orbites, au palais, dans les narines, dans les oreilles, à la nuque, au col, à l'épine du dos, aux côtes, au ſternum, à l'os ſacrum, aux os innominés, & à tous ceux des extrémités; ſans parler de ce que nous leur avons vû faire ſur des maladies internes.

5°. Enfin nous avons éprouvé,

que les concrétions de la bile ou les pierres de la véſicule du fiel, les tumeurs skirreuſes, certaines eſpéces de pierres des reins & de la veſſie, étant miſes à tremper dans ces eaux, diminuent à la longue, & ſe diſſolvent du moins en partie : nous avons obſervé qu'elles ſe mêlent avec le pus, mieux que l'eau commune, ainſi qu'avec la lymphe, & ſurtout avec le lait, qu'elles ne caillent pas, même par l'ébullition, & qu'elles rendent plus propre à réſiſter à l'action des acides ; mais ces dernieres expériences n'étant, ni auſſi déciſives, ni auſſi multipliées que les obſervations faites ſur le corps vivant, c'eſt auſſi aux premieres que nous nous en tenons.

Il n'eſt perſonne qui n'en conclue, qu'elles indiquent que nos eaux peuvent être très-ſalutaires aux Ecrouelleux : l'évenement confirme cette idée, à bien des égards ;

mais l'expérience nous ayant appris qu'il y a des écrouelles qui réſiſtent à nos eaux, & que celles qu'elles guériſſent ſont ſujettes à des récidives, nous avons crû qu'il falloit leur joindre un autre reméde.

Les Frictions mercurielles.

Nous n'avons pas été long-tems à nous déterminer; le mercure s'eſt bientôt préſenté à nous, comme ayant les qualités néceſſaires pour faire le complément à nos eaux. Inſtruits par *Warton*, qui dit que *frequenter ſtrumæ evaneſcunt mercurii ſalivatione*; & par *Amatus Luſitanus*, qui en a guéri *inunctione mercurii*; raſſurés d'ailleurs contre l'opinion de bien des Auteurs, qui n'en diſent pas un mot dans le traitement des écrouelles, par celle de tant d'autres qui ne ceſſent de vanter l'uſage du mercure doux, & des autres préparations mercurielles, nous nous ſommes déterminés pour les fric-

tions : non que le mercure ou ſes préparations priſes intérieurement ne nous ayent paru avoir quelques bons ſuccès ; mais c'eſt que nous avons crû qu'introduit immédiatement dans le tiſſu de la peau, il agit plus efficacement.

Nous ne doutons pas que pris intérieurement, & appliqué extérieurement, il ne puiſſe entrer dans les voies de la circulation, ou dans les artères & les veines qui tiennent au cœur ; mais à dire vrai, il ſemble que s'il y entroit comme on le penſe communément, il devroit s'accumuler dans les ventricules du cœur, & y cauſer bien des ravages : or comme nous n'avons jamais vû ce cas, & que des Auteurs que nous nous rappellons, il n'en eſt qu'un cité dans le Dictionnaire de Médecine, qui dit avoir trouvé le mercure ainſi accumulé dans le cœur, comme d'autres qui l'ont trouvé dans des cavités oſſeuſes, &

comme

comme *Cheine* qui l'a appercu ſur la peau même; nous ſommes portés à croire que ce minéral agit très-ſouvent, ſans entrer dans la cavité des vaiſſeaux, & en paſſant d'un lieu à un autre, dans la ſubſtance cellulaire & les interſtices.

Le mercure confondu avec les humeurs dans les vaiſſeaux, s'accumuleroit comme dans une bouteille dans laquelle on le mêleroit avec du ſang, & qu'on ſecoueroit, ſans faire un changement notable ſur le même ſang, comme on peut l'éprouver. Ce que le mercure fait dans une bouteille, il le feroit dans un vaiſſeau ſanguin ou dans un lymphatique; les veines ne ſauroient le faire mouvoir, & les arteres ne l'empêcheroient pas de ſe joindre à celui qui arriveroit de nouveau: encore une fois n'étant pas miſcible avec les humeurs, & étant d'une peſanteur ſpécifique ſi différente de la leur, il s'accumuleroit: on

auroit beau l'avoir diviſé ; dès que deux parties de ce minéral circuleroient dans le même vaiſſeau, elles ſe joindroient, ou dans le tronc ou dans les ramifications.

Au lieu qu'en ſuppoſant qu'il paſſe d'une cellule à l'autre, qu'il va & vient en parcourant les mêmes routes, dans leſquelles il eſt auſſi gêné que lorſqu'il eſt entré, il paroît ſenſiblement qu'il doit faire une grande quantité de compreſſions, qui feront comme autant de petites ligatures qui étrangleront les vaiſſeaux, & qui en augmenteront l'action. Il agira ſur la ſubſtance cellulaire, en la comprimant, en l'étendant, en donnant à ſes couches une groſſeur égale, & en facilitant les voies à celles qui doivent ſe former de nouveau : il briſera ſi l'on veut les concrétions qu'il rencontrera ; mais ſon effet principal ſera toujours d'exciter un mouvement comme fébrile dans les der-

niers capillaires, qui ſont ceux qui doivent fournir la matiere de la nutrition, & que nous croyons être dans les Ecrouelleux dans un état d'inertie, d'abbatement & d'amaigriſſement pareil à celui qui ſe trouve dans l'eſtomac ; ou pour mieux dire, qui fait lui-même la ſéchereſſe, la délicateſſe & la foibleſſe des viſceres.

Quoi qu'il en ſoit de toutes ces queſtions, qui tiennent plus qu'on ne pourroit le penſer à de grandes recherches ſur l'œconomie animale, il eſt évident que nos eaux & le mercure s'aident mutuellement, & que l'effet que ces deux cauſes produiſent doit être bien plus aſſuré ; joint à ce que chacun agit à ſa maniere, chacun combat la maladie ſelon ſes forces.

Les eaux, outre ce que nous en avons dit, agiſſent à titre de menſtruë, qui diſſout les concrétions que le mercure a briſées,

& elles les emportent avec les excrétions générales. Ce qu'il y a encore de plus notable, c'eſt qu'elles s'incorporent avec la lymphe nourriciere, qui s'étend avec aiſance dans les eſpaces que le mercure a parcourus : ce qui fait penſer ainſi, c'eſt que les eaux augmentent dans tous les ulcères la ſuppuration, ou le travail de la cicatriſation ; elles épaiſſiſſent en même-tems le pus, & le rendent plus égal, plus liant, plus propre à réparer les pertes, ou à coler les parties les unes aux autres : c'eſt ce qui fait la qualité vulnéraire ſi connue dans ces eaux.

Or ce qui ſe paſſe dans un ulcère évident, ſe paſſe de même à peu de choſe près dans toute ſorte de maladies : les parties ſe relâchent, elles acquierent leur mouvement naturel ; les tumeurs qu'elles contiennent ſe diſſipent, parce qu'il s'y fait une ſorte de cicatriſation, qui commence par des fontes ou pa

une ſuppuration qui diſſipe la matiere des *arrêts* que les excrétions emportent, & qui donne occaſion à l'épanchement d'une matiere plus louable, qui doit ſuccéder à celle qui s'en va.

Ainſi, guérir un Ecrouelleux, c'eſt, pour donner un autre face à ce dont nous parlions ci-deſſus au ſujet des premieres voies, c'eſt enfin mettre en ſuppuration inſenſible preſque toutes les couches du tiſſu cellulaire, dont la ſubſtance eſt mal conſtituée, & réparer les pertes, ou remplacer les exfoliations ; c'eſt ce que nos eaux font par le ſecours du mercure.

Remarquez que l'un & l'autre de ces remédes s'oppoſent à l'effet de l'acrimonie acide que nous avons ſuppoſée dans le ſang des Ecrouelleux : les eaux l'embaument ; & le mercure lui donne une tournure bilieuſe, qui le fait pencher du côté de la pourriture plutôt que vers l'a-

cidité, comme l'odeur fétide de ceux qui ſalivent, le fait ſeule aſſez voir.

Tout concourt à rendre l'alliage de ces deux remédes, ſi efficaces par eux-mêmes, bien plus recommandable ; ils s'aident mutuellement, comme nous l'avons déja dit : les eaux diminuent la férocité du mercure, & rendent ſes effets plus durables, en fourniſſant un baume qui répare toutes les pertes que le poids, la ſéchereſſe & l'action du minéral occaſionnent ; elles facilitent la digeſtion, & remettent les excrétions, en nourriſſant les vaiſſeaux à proportion qu'elles leur donnent les diſpoſitions favorables aux évacuations ; ce qui fait que ceux-ci conſervent long-tems le pli qu'ils reçoivent, & qui s'oppoſe à des rechutes.

Le Régime.

Nous ne nous ſommes pas bornés

pour le traitement des Ecrouelles à l'application des médicamens dont nous venons de parler : nous ſentions bien, & tous les Auteurs ſont de même avis là-deſſus, qu'il y avoit beaucoup à attendre du régime, ainſi que de l'uſage des choſes non-naturelles.

Quant au régime, certains Auteurs le demandent *deſſicatif.* Il peut en effet convenir dans la diſpoſition mollaſſe & foible de quelques Ecrouelleux ; mais il faut ſouvent employer les incraſſans & les adouciſſans : il y a enfin à cet égard bien des réflexions à faire, qui s'oppoſent à l'établiſſement d'une loi générale ; c'eſt au Praticien à ſe retourner ſuivant l'occaſion qui ſe préſente : nous nous contenterons de placer ici quelques remarques au ſujet des médicamens, qui ſemblent combattre directement l'acrimonie acide qui ſe trouve établie dans les

eſtomacs de la plûpart des Ecrouelleux.

Il paroît d'abord que le lait ne convient pas dans cet état d'acrimonie, ce qui joint à ce que nous avons dit ci-deſſus de ſon uſage, devroit le faire exclure dans le traitement des Ecrouelles; mais il faut avouer, qu'il paſſe quelquefois à merveille, malgré l'acidité des ſucs des premieres voies: peut-être même cette acidité eſt-elle néceſſaire pour la bonne digeſtion des laitages; ce qu'il y a d'aſſuré, c'eſt encore une fois, qu'ils paſſent quelquefois très-bien.

Le meilleur reméde que nous avons trouvé pour l'empêcher de déranger la digeſtion, c'eſt de le mêler avec nos Eaux: ce mêlange purge ſouvent les premiers jours; mais dans les ſuites il ſe digere à merveille par des eſtomacs qui ne peuvent ſupporter que ce mêlange: il y en a qui ſont dans ce cas;

& c'eſt alors qu'on eſt obligé d'avoir recours au lait, non comme médicament, mais comme aliment.

C'eſt toujours malgré nous que nous l'employons : nous lui préférons autant qu'il ſe peut les farineux fermentés, & les ſucs des viandes légeres ; mais nous ſommes quelquefois réduits au lait, & cela parce qu'il faut pour que la digeſtion ſe faſſe bien, non-ſeulement un certain rapport entre les humeurs de l'eſtomac & l'aliment dont on ſe nourrit, mais encore entre ce même aliment & les forces de l'eſtomac.

Les acides dominent dans les eſtomacs des enfans, ou dans celui de quelques adultes dont les forces digeſtives ſont auſſi débiles : cependant on riroit d'un *Boërhavien*, qui fidéle à ſes principes, viendroit propoſer dans ces cas des viandes tendantes à la pourri-

ture, du ſanglier, du gibier, des alouëtes, parce que M. *James* très-ſcrupuleuſement attaché à cette doctrine des acrimonies, auroit dit dans ſon Dictionnaire, que l'*alouëte faiſant beaucoup d'exercice, ſes ſels volatils doivent être exaltés & ſes ſucs alkaleſcens.* Les abſorbans ſont alors les principaux remédes, parce qu'ils agiſſent, comme nous l'avons remarqué, en réveillant le reſſort de l'eſtomac, ainſi que les eſprits volatils huileux *de Silvius Deleboé* bien ménagés, dont nous avons vû de fort bons effets, préciſément dans des cas de tumeurs froides & d'épanchement de lait.

D'ailleurs le lait convient pendant l'uſage des frictions mercurielles : nous l'employons quelquefois ; mais nous le quittons le plutôt qu'il eſt poſſible, pour en venir aux alimens, que l'habitude du malade, le goût & les circonſtances qu'on ne peut pas prévoir, indi-

quent au Praticien. Nous ne ſaurions, par exemple, jamais conſentir à ce qu'atteſte *Dionis*, que *les Enfans qui vivent de légumes & de fruits, ſont preſque tous Ecrouelleux* : nous pouvons certifier, ſans prétendre être du nombre des *Pytagoriciens* auſſi rigides que Meſſieurs *Hecquet* & *Cheine*, avoir obſervé, que les légumes, ſurtout les choux, ſont fort bons pour les Ecrouelleux ; ne fut-ce que parce qu'ils tiennent le ventre libre. Nous avons auſſi vû plus d'une fois, que le grand uſage des châtaignes & des raiſins les ſoulagent beaucoup, en diſſipant les embarras d'entrailles, en calmant des fievres & des toux opiniâtres, & en procurant de l'embonpoint.

Enfin nous avons vû des gens qui regardoient la rhue comme ſpécifique pour les Ecrouelles, & *qui en nourriſſoient* (pour ainſi dire) les Ecrouelleux les années entieres ; &

nous avons appris à n'en pouvoir douter quelque bon effet de cette Plante, dont les Anciens avoient fait la baſe du Mithridate, & que tous les Auteurs recommandent comme alexipharmaque contre le *phlegme*, & les *tumeurs froides* & *pituiteuſes*, mais que nous ne regardons point comme ſpécifique, parce que nous avons vû que ceux qui l'employent comme telle ſe trompent ſouvent.

Le changement d'Air.

Rien ne nous paroît plus utile aux Ecrouelleux que le changement d'air & d'habitudes : les habitans des villes doivent toujours ſe flatter de trouver dans l'air de nos Montagnes un reméde, qui produira d'heureuſes révolutions ſur la machine ; l'exercice qu'on y fait, les objets qui s'y préſentent, les alimens moins déguiſés par l'art dont on y uſe, la vie libre qu'on y

mene, tout concourt à favoriſer ces révolutions, dont nous pourrions rapporter des exemples ſans nombre; outre qu'il eſt important d'uſer de nos Eaux à leur ſource.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que quoique l'air de nos Montagnes convienne aux habitans des villes, celui des villes ne convient pas à nos Montagnards, qui étant devenus Ecrouelleux dans leur air natal, devroient naturellement ſe flatter de trouver un remede dans un air différent du leur; mais celui des villes eſt pour eux ſi peu convenable, les alimens dont on les nourrit ont ſi peu de rapport avec leur eſtomac, les mœurs mêmes des villes les tiennent dans un état ſi éloigné de celui qui leur eſt propre dans leurs hameaux, qu'ils ne ſauroient le ſupporter: nous en avons vû pluſieurs qui ſont tombés malades par cette raiſon ſeule, qu'ils étoient dans des villes, leur ennui

aggravant ſingulierement leurs maux. Les Ecrouelles même ſe déclarent quelquefois en peu de tems dans des Montagnards devenus habitans des plaines, tandis qu'ils ſe portoient fort bien chez eux. Contentons-nous de quelques obſervations à ce ſujet, qui ne laiſſe pas d'être fort important.

1°. Les cadets de certaines bonnes Maiſons de Payſans de nos Montagnes, ſe deſtinent ordinairement à l'état Eccléſiaſtique; le ſéjour qu'ils font en conſéquence dans les villes, change quelquefois leur tempérament d'une maniere ſi remarquable, qu'ils ſont conſtamment, ou les ſeuls Ecrouelleux de la famille, ou du moins les plus foibles, tandis que leurs freres qui vivent les ſix mois de l'année ſur les Montagnes ſous de ſimples cabanes, ſujets à toutes les injures du tems, ſe portent mieux qu'eux.

2°. Nos Vieillards ont obſervé, que depuis que les mœurs des Montagnards deviennent plus douces, & plus reſſemblantes à celles des villes, ils deviennent eux-mêmes plus foibles, plus timides, plus ſujets à un grand nombre d'infirmités qu'ils ne connoiſſoient pas même autrefois, & notamment aux Ecrouelles.

Il y a des cantons entiers, où les hommes ont évidemment dégénéré, depuis qu'ils ſe ſont interdits les danſes & les jeux de force, la paume, & les autres violens exercices; la race de ces anciens *Cantabres* ſi redoutables aux Romains s'eſt perdue.

3°. Entre pluſieurs exemples que nous pourrions rapporter, nous nous contenterons d'obſerver ce qui eſt arrivé l'année derniere à un enfant qu'une Princeſſe prit en affection à Bareges. Il couchoit ſur la dure, ou tout au plus ſur le ga-

zon qu'il partageoit avec les Brebis. Il n'avoit pour vivre que le peu de mauvais pain, que ſes parens pauvres pouvoient lui fournir, avec quelques verres de petit-lait, ſouvent fort aigri. Il s'aviſa de mendier; il frappa tout le monde par ſa candeur, & par ſes ſaillies naturelles : il mérita les bontés de la Princeſſe ; mais il en a peu profité : car depuis qu'il a été placé comme il faut, couché à ſon aiſe, nourri mollement, & qu'on lui a donné les premiers principes d'éducation, il eſt devenu très-malade : ſon foie & ſon méſentere ſe ſont engorgés, les Ecrouelles ſe ſont décidées; il eſt aujourd'hui mort ou mourant. Cette révolution s'eſt paſſée dans un an : car il ſe portoit à merveille l'année paſſée, & paroiſſoit plus vigoureux & plus ſain que ſes freres ſes aînés, qui ſont aujourd'hui très-forts, quoique les Ecrouelles ne laiſſent pas de ſe faire entrevoir chez eux.

C'eſt un mauvais ſervice à rendre à nos Montagnards que de leur changer la nourriture, & de leur preſcrire des exercices nouveaux pour eux : ceux qui s'attendriſſent ſur leur ſituation, en les voyant mal couverts, mal logés, mal nourris, toujours ſur des rochers eſcarpés, ne connoiſſent pas la valeur réelle de cet état. Il approche plus de celui qui eſt naturel à l'homme, que celui des habitans des villes ; la multiplicité des ſenſations que ceux-ci éprouvent, leurs coutumes, leur maintien, leurs occupations, leurs alimens, tout les tient dans une gêne, qui arrête le cours des mouvemens néceſſaires pour exécuter pleinement toutes les fonctions.

Il arrive aux humeurs des Montagnards qui paſſent dans les villes, ce qui arrive à l'eſtomac des enfans qu'on ſurcharge de viande ; il s'y décide une ſorte de putridité,

qui eſt la cauſe de mille infirmités.

La ſolidité, le poids, la lourdeur des alimens pâteux dont nos Montagnards ſe nourriſſent, & qu'on peut comparer au pain groſſier de Weſtphalie, dont *Hofman* a parlé, ſont néceſſaires pour exciter leurs forces digeſtives; ils languiſſent lorſqu'on leur donne quelque choſe de plus léger: il eſt vrai qu'il leur arrive de faire des digeſtions qui les rendent ſujets aux Ecrouelles; mais la difficulté même qu'ils ont à digérer, ſuſpend le développement du virus Ecrouelleux, ou paroît en fixant les oſcillations vers l'eſtomac, les empêcher de ſe porter irrégulierement vers le ſyſtême glanduleux.

Quoi qu'il en ſoit, on ne doit pas toujours ſe flatter de faire une révolution heureuſe dans le corps de nos Ecrouelleux des Montagnes, en les tranſportant dans les villes; mais comme il eſt bon de

les diſtraire de leurs occupations ordinaires, au moins pendant le tems du traitement de leurs infirmités, il convient de les faire voyager de vallée en vallée, d'une ſource à l'autre : il eſt de fait, que celle auprès de laquelle ils ſont nés, quoique ſemblable à celle qu'ils iront prendre un peu loin, leur eſt moins utile ; tout ce qui a un air d'habitude n'eſt plus un objet de ſenſibilité.

Ceux qui ont tant recommandé l'uſage des remédes que chaque pays fait naître, n'ont pas aſſez ſenti la néceſſité, ou l'utilité de ces maximes : d'ailleurs nos Montagnes ſont pour celui qui les connoît bien un petit monde, où l'on trouve tous les climats dans la même ſaiſon.

Récapitulation.

On voit par-tout ce que nous venons de dire, que nos principaux

remédes dans les Ecrouelles ſont les *vomitifs*, *les purgatifs*, *les abſorbans*, *le quinquina*, *les anti-ſcorbutiques*, *les frictions mercurielles*, & *les Eaux Bonnes*, *ou celles de Bareges* : le Mercure & les Eaux ſont ſans doute les principaux ; les autres ne ſont faits que pour aider & modifier leur action. Il n'eſt pas poſſible de preſcrire exactement la doſe, la durée & les différentes combinaiſons qu'on peut faire de tous ces remédes.

On réuſſira ſouvent avec les Eaux en bain, en douche, ou bien intérieurement, ou de toutes ces trois façons, & avec des frictions locales ou générales, avec ou ſans ſalivation, ſuivant les cas que la prudence du Praticien doit diſtinguer.

Nous obſerverons ſeulement en paſſant, que comme le dit *Hofman* dans ſa Diſſertation ſur le Mercure, *plurimorum timiditate præpoſterâ*,

præcipuè in determinandis medicamentorum doſibus, fit, ut morborum chronicorum pertinacia adeò rarò devincatur medicamentorum efficaciâ, quæ quidem adeò parcè datis, ut plurimùm nulla eſt. Cette remarque générale ſuffira par rapport à tous les autres remédes; mais nous ajouterons au ſujet des Eaux, que les craintes de ceux qui en défendent l'uſage intérieur ou extérieur, ou qui du moins le bornent à de très-petites doſes, viennent de l'inexpérience : on ne prend plus ces Eaux en tremblant & en tatonnant; on en uſe aujourd'hui très-communément en boiſſon ordinaire, en bain, en douche & de toutes les façons.

Ceux qui ſçavent les manier, ne craignent pas leurs mauvais effets, & ne regardent pas ſur ce pied la chaleur qu'elles donnent quelquefois, & la vivacité qu'elles apportent dans le ſang; ce ſont des changemens néceſſaires, pour que les

Eaux ayent quelque effet : tant il eſt vrai, que comme nous l'avons indiqué, il faut pour guérir une maladie chronique telle que les Ecrouelles, retourner pour ainſi dire un tempérament ; imiter la Nature qui s'ouvre quelquefois des voies, au moyen deſquelles l'action du virus Ecrouelleux eſt ſans effet ; développer la conſtitution bilieuſe du ſang, puiſque c'eſt elle qui fait que les Ecrouelles ſont plus rares dans les adultes. *Warton* a remarqué, comme nous l'avons indiqué ci-deſſus, que *Strumoſi matrimonio curantur, quia ſuccus albumini ovi ſimilis*, (qu'il croit être la cauſe des Ecrouelles) *ad teſticulos vergit.* Quoi qu'il en ſoit de cette explication, il eſt aſſuré que la révolution qui ſuit le mariage eſt ſalutaire, & qu'on peut dire dans bien des cas, au ſujet de cette maladie, ce que diſoit *Hippocrate* (*de Virginum affectibus*) : *Ego im-*

pero Virgines his morbis affectas, quàm citissimè cum viris conjungi.

Nous avons aussi recours pour combattte les Ecrouelles, outre le changement d'air & le régime, à un reméde ou une manœuvre que les Anciens mettoient en usage aussi souvent, & avec aussi peu de ménagement, que les modernes l'employent rarement; c'est l'application des cautères, qui supplée quelquefois à bien d'autres remédes, & qui augmente ou assure souvent leur action.

Les rapports de notre Méthode avec celle des bons Praticiens.

Les Auteurs qui recommandent les sudorifiques, avoient en vûe une indication que nous rempliſſons avec nos Eaux, auxquelles nous ne croyons pas qu'on peut substituer les ptisanes sudorifiques ni l'eau de goudron, ne fût-ce que par rapport à la grande quantité que nous

ſommes d'avis qu'on en prenne; ſans parler des bains, de leurs degrés de chaleur, *&c.*

Les Profeſſeurs de Montpellier, qui voulurent il y a pluſieurs années employer les frictions mercurielles pour les Ecrouelles, trouverent des inconvéniens que nos Eaux préviennent ; ſur quoi nous en appellons à l'expérience.

Morton, qui prétend que *ſcrophulæ curantur longo uſu medicaminum balſamicorum, mercurialium, millepedum, Chalibeatorum, & præcipuè aquarum mineralium*, ne différe de notre opinion que par la nature des Eaux minérales que nous propoſons, & par l'uſage des martiaux, que nous ne croyons pas être un reméde approprié aux Ecrouelles, parce qu'ils donnent en général trop de ton, & que nous avons éprouvé qu'ils portent à la poitrine des Ecrouelleux ; c'eſt ce qui arrive à nos Eaux de *Bannieres*, qui ſont ſalées

lées & vitrioliques, & que bien des gens croyent bonnes pour les Ecrouelleux : opinion à laquelle nous ne ſçaurions nous rendre, parce que quoi qu'on puiſſe dire, nous avons obſervé qu'elles augmentent les tumeurs, les arrêts aux viſcères, la fiévre & la ſéchereſſe des Ecrouelleux, quoique d'ailleurs elles puſſent leur être favorables à certains égards, en vuidant bien les premieres voies.

Quant aux Cloportes, quoique *Wiſeman* les mette au rang des ſpécifiques pour les Ecrouelles, nous avouons que nous les avons toujours employés ſur l'autorité des Auteurs, ſans obſerver des changemens bien notables, peut-être parce que nous les donnions à trop petite doſe.

Ruland employoit beaucoup pour les Ecrouelles le ſoufre, ſon *baume & ſon huile de ſoufre* : il rapporte avoir fait de fort belles cures ; &

il nous paroît que le ſoufre fait ſur le ſang & ſur l'organe de la peau le même effet que nos eaux, qui ſont elles-mêmes ſulphureuſes ou bitumineuſes, ou qui, du moins, ont tant de qualités par leſquelles elles approchent de ces minéraux.

Dioſcoride recommandoit pour les tumeurs écrouelleuſes, les cendres d'écorce de ſaule ; *Lotichius*, une emplâtre avec le ſouffre, le creçon & la moutarde ; *Amatus Luſitanus*, un onguent avec l'encens, le maſtic, le poivre. On voit que tous ces remédes ont du rapport avec les nôtres, & que les effets qu'ils doivent naturellement produire prouvent, vû les ſuccès qu'on en a éprouvés, l'exiſtence de la diſpoſition acide que nous avons ſuppoſé établir l'état écrouelleux dans le ſang.

On peut conclure la même choſe au ſujet des feuilles d'aloës & de pêcher, que quelques-uns ont

conſeillées, ainſi qu'à l'égard de la ſcrophulaire, que *Baillou* a prétendu être *naturæ humoris ſcrophuloſi*, dont les Chimiſtes ont dit qu'elle contient du ſel volatil & de l'huile, & dont nous nous ſervons quelquefois en décoction, tant ſur ce que les Auteurs en diſent pour les Ecrouelles, que parce qu'il y en a qui prétendent, qu'elle emporte étant bouillie avec le ſené que nous employons ſouvent, la mauvaiſe odeur de ce purgatif, & qu'elle empêche ſes effets pernicieux. Nous finirons cet article, en rapportant une recepte avec laquelle *Valleriola* traitoit les Ecrouelles.

R. *Radic. Turpet.*	
gumm. hermodact.	aa. drag. ij.
Rad. utriuſq. ſcrophular.	onc. j.
Radic. angelic. major.	drag. ij.
Folior. orient.	onc. j.
Scamon. crud.	ſcrup. iv.

Fiat ex omnibus pulvis, & cum ſirup. roſar. pallid. S. Q. maſſa pilul.

Cujus doſis ad drag. ij addendo cuilibet, mercur. dul. gr. xx.

Voyez quelle activité ces pilules doivent avoir, & remarquez en même tems, qu'elles rempliſſent les mêmes indications que nos eaux, le mercure, les purgatifs & le quinquina, & qu'elles ne ſauroient le faire auſſi ſûrement, pour des raiſons qui ſe préſentent très-naturellement.

Ce ſont-là les réflexions précieuſes des vrais Maîtres de l'Art, que nous diſions au commencement devoir être recueillies avec ſoin; c'eſt par ces réflexions que nous prétendons appuyer notre méthode: que l'envie de nous ſingulariſer ne nous fera jamais regarder comme abſolument différente au fonds de celle des grands Praticiens; mais qui paroît avoir bien des avantages, une étendue & une ſimplicité

qui doivent la faire préferer : établiſſons ſa ſûreté.

PREMIERE OBSERVATION

de Pratique.

Un Eſpagnol dont le pere ni la mere n'avoient jamais eu de maladie vénerienne, agé de ving-ans ou environ, & qui avoit depuis l'âge de quinze des tumeurs indolentes au col & aux viſceres du bas-ventre, & outre cela, un gonflement aux os du carpe, & un ulcère avec carie aux vertébres des lombes ; qui étoit maigre, ſec, avec les yeux chaſſieux, & les gencives calleuſes, ſujet à des dévoyemens paſſagers, à la fiévre & même à la toux de tems en tems, qui étoit d'ailleurs ſans appétit & ſans force, & qui avoit été traité en Eſpagne où l'on avoit fait inutilement toute ſorte de remédes, juſqu'à lui ouvrir des cauteres qu'on avoit en-

ſuite laiſſé fermer, vint aux eaux *Bonnes*, où il prit les eaux en boiſſon ordinaire, en douche, en injection, & de deux jours l'un en bain, avec des frictions mercurielles de ſix gros d'onguent au tiers de mercure, faites au ſortir du bain au col, ſur les hipocondres, au dos & aux poignets, & des bols purgatifs avec le jalap & le mercure doux une ou deux fois la ſemaine. Le traitement dura près de trois mois, au bout deſquels tous ces ſimptômes eurent diſparu : le malade fut mis à l'uſage du lait avec les eaux pendant quelques jours ; il mangea enſuite, reprit des forces, & partit quelque tems après parfaitement guéri : il n'a point eu de rechute. Cette obſervation a été faite il y a trente ans.

II. OBSERVATION.

Un enfant agé de douze ans, d'un tempérament très-délicat, & qui

avoit été nourri du lait d'une femme enceinte, avoit depuis l'âge de six ans les yeux fort chassieux & larmoyans, les jouës élargies, les glandes du col fort gorgées & douloureuses, un ulcère qui résista aux remédes ordinaires à la partie postérieure de l'oreille, le ventre bouffi, les extrémités amaigries, un fonds de fiévre lente, avec un dérangement d'appétit singulier, & des indigestions qui finissoient par des dévoyemens souvent céreux & fétides, & qu'on traitoit depuis longtems par les secours ordinaires : il fut envoyé à *Bareges* seulement pour l'ulcère ; on prit tous les éclaircissemens nécessaires sur la conduite de ses parens, on ne trouva rien de suspect : on mit le malade à l'usage des eaux & des bains tempérés ; on lui donna des frictions de trois jours l'un & de demi once chacune, avec l'onguent fait à moitié, en le baignant les deux autres ; on lui

donnoit de légers abſorbans preſque chaque ſoir, on le purgeoit toutes les ſemaines, on le nourriſſoit de potage & de lait : on parvint enfin à la longue à guérir la fiévre, diſſiper les tumeurs, rétablir les yeux, cicatriſer l'ulcère, & rendre la ſoupleſſe au ventre, & l'embonpoint aux membres. Cet enfant a eu depuis la petite vérole : il lui eſt arrivé des accidens, des chutes & des plaies dont il eſt très-bien guéri, & il ſe porte fort bien depuis pluſieurs années.

III. OBSERVATION.

Une fille agée de 20 ans, née dans un de nos villages des montagnes des plus élevés, qui eut dès l'âge de quinze ans les pâles couleurs, devint bientôt après ſujette à un vomiſſement preſque habituel ; il fut ſuivi d'une tumeur indolente à une des mammelles, d'une pareille à la région de la matrice, & de pluſieurs

autres au col : elle avoit outre cela la phiſionomie plombée, les lévres groſſes & violettes, les gencives délabrées & fétides, les yeux ternes, une groſſeur à l'articulation du doigt indice avec le métacarpe, & une enflure aux pieds : elle fut traitée fort inutilement juſqu'à ce qu'elle allât aux eaux *Bonnes*, où elle prit les eaux en boiſſon ordinaire, ne vivant preſque que de pain & de fromage grillé, ſe purgeant deux fois la ſemaine avec le jalap, le quinquina & les abſorbans, ſe baignant une fois par ſemaine ſeulement, & ſe frottant elle-même deux fois avec ſix gros d'onguent mercuriel fait à la moitié, & diſtribué entre le ventre, la mammelle, le col & le doigt : elle vécut ainſi pendant deux mois, au bout deſquels elle reprit des forces, & ſes tumeurs diſparurent ; mais comme ſes aigreurs d'eſtomac & ſes vomiſſemens avoient réſiſté, l'Ipecacuanha fut placé deux ou trois

fois, qu'on appuya avec le quinquina : les regles qui avoient ceſſé pendant la formation des tumeurs, ayant reparu, la malade fut très-bien guérie, ſauf ſa tumeur au doigt, qu'elle emporta la ſaiſon ſuivante aux eaux *Bonnes* avec des frictions mercurielles locales.

IV. OBSERVATION.

Un jeune homme agé de 20 ans, d'un tempérament mélancolique, & qui étoit extrêmement ſec & un peu jaune, eut vers l'âge de quinze une douleur au côté droit, avec des coliques convulſives qu'on guérit par les remédes ordinaires ; il parut quelque tems après des tumeurs au col, qui augmenterent peu-à-peu juſqu'à la groſſeur d'un œuf de pigeon chacune : il eut outre cela une eſpéce de tumeur à l'olecrane, qui ſuppura & fit un ulcère ; ſes yeux devinrent très-chaſſieux, & il fut traité par de bons Maîtres qui

ne ſongerent jamais au mercure, parce qu'ils ne trouverent rien qui pût fonder leurs ſoupçons à cet égard; mais l'ulcère ni les tumeurs ne guériſſoient point: il fut préparé avec des apozêmes légerement antiſcorbutiques, précédés de l'Ipécacuanha & de quelques purgatifs; on lui fit prendre les eaux *Bonnes* tranſportées: les tumeurs groſſirent, il ſe déclara un autre ulcère au poignet; on continua les mêmes remédes, une des glandes vint à ſuppurer, & le doigt indice de la main s'engorgea: on fit prendre quelques bains aux eaux *Bonnes*, où le malade ne put pas reſter; on lui donna des frictions chez lui de deux jours en deux jours, de deux onces chacune avec l'onguent fait à moitié: on donna vingt frictions; le malade buvoit toujours les eaux *Bonnes*, & vivoit de potage: enfin il fut envoyé à *Bareges* pour y prendre les eaux, les douches & quelques bains, &

les tumeurs diſparurent totalement; ſes ulcères ſe cicatriſerent; il prit de retour chez lui des apozêmes avec un nouet de rubarbe & de quinquina; ce qui remit ſes forces & ſon embonpoint.

Traitement particulier des différens états des Ecrouelles.

Les loix générales peuvent induire à erreur dans la pratique de la Médecine & de la Chirurgie; il eſt important de ſpécifier les cas & leurs différences. Ceux qui convaincus de la bonté de la méthode que nous propoſons, croiroient pouvoir guérir toute ſorte d'écrouelles avec nos eaux, le mercure & nos autres remédes, riſqueroient de ſe tromper dans l'application qu'ils pourroient en faire: la doſe des remédes qu'il faut donner, la façon de les adminiſtrer, & les différens mêlanges qu'on peut en faire, exigent des connoiſſances & des précautons

ſingulieres ; outre-cela, il eſt eſſentiel de ne pas entreprendre le traitement de toute ſorte d'Ecrouelleux.

En un mot il y a des regles importantes que la pratique ſeule apprend, & que nous allons tâcher d'expoſer du mieux qu'il ſera poſſible. Bien des gens pourroient s'imaginer que rien n'eſt ſi aiſé ; mais les vrais Praticiens connoiſſent la difficulté qu'il y a à mettre chaque obſervation à ſa place, à en conclure ce qu'il faut ſeulement, & même à expliquer ce qu'on ſent ſoi-même : eſſayons de rendre ce que les malades nous ont appris ſur des matieres dans leſquelles les Auteurs nous ont manqué.

Nous trouvons dans toute ſorte d'Ecrouelles trois *états* différens, quels que ſoient l'âge & le tempérament de ceux qui en ſont atteints.

Elles ſe réduiſent à une ſorte de *diſpoſition écrouelleuſe encore cachée*

ou peu décidée, qu'on ne diſtingue que lorſqu'on eſt vraiment connoiſſeur, ainſi que les premiers dégrés d'une fiévre lente ; c'eſt-là ce que nous nommons le premier *état*, ou le premier *tems* des Ecrouelles.

Ou bien elles ſe *développent* actuellement, elles ſe montrent, leurs ſymptômes augmentent ou ſe décident ; on peut les comparer à ces maladies aiguës, qui ſont au point que les Anciens nommoient *perturbatio critica* : la dépuration du ſang ſe fait, pour nous exprimer comme *Sidenham* ; les malades qui ſont dans cet état, ont quelque rapport aux filles qui ſont au moment d'avoir leurs regles pour la premiere fois ; c'eſt-là ce que nous appellons le deuxiéme *état* des Ecrouelles.

Elles ſont enfin bien déterminées, bien caractériſées ; tout le monde les reconnoît ; elles n'augmentent ni ne diminuent au moins pour l'ordinaire ; & c'eſt-là leur troi-

ſiéme état par lequel nous croyons devoir commencer, parce qu'il apprendra à connoître les bornes des deux autres.

Le troiſiéme état des Ecrouelles.

Cet état eſt le plus commun, ou du moins celui pour lequel les Médecins ſont le plus conſultés; il eſt généralement connu, & il importe, comme on va le voir, de le bien examiner.

V. OBSERVATION.

Une femme avoit depuis ſon enfance des tumeurs écrouelleuſes au col, qui étoient bien caractériſées par les autres ſimptômes ordinaires: la malade vint à perdre ſes regles par ſon âge, les Ecrouelles groſſirent un peu; elles furent regardées comme une maladie nouvelle par des gens qui avoient ouï parler de la vertu des eaux *Bonnes* & de l'action du mercure: la malade fut traitée par notre reméde, elle

mourut dans le traitement, les tumeurs au col ayant ſuppuré.

Un homme naturellement ſec & bilieux, qui avoit depuis long-tems des tumeurs écrouelleuſes au col, devint ſujet à de vives coliques, à la ſuite deſquelles parut une tumeur fort conſidérable au méſentere : on ſoupçonna que c'étoient des glandes écrouelleuſes, comme celles du col ; on traita le malade par des apozêmes, des frictions mercurielles, & les Eaux de *Bareges* : il mourut hydropique très-peu de tems après.

Nous avons encore vû périr par l'action des eaux *Bonnes* un enfant qui vivoit depuis bien du tems avec tout le méſentere skirreux, & le col plein de tumeurs écrouelleuſes, ainſi qu'un jeune homme qui avoit le foie pris, & les glandes du col fort gorgées : enfin nous avons vû une femme qui avoit depuis long-tems des glandes au col, avec un skirre à l'uterus, & d'autres ſymp-

tômes des Écrouelles, périr au retour de *Bareges*.

Nous pourrions encore parler de bien d'autres que nous avons vû ſuccomber au mêmes eaux & au mercure, adminiſtrés inconſidérément & ſans méthode, pour des tumeurs aux mammelles, ſous les aiſſelles, pour des caries & des ulcères écrouelleux, ſans parler de ceux dont les tumeurs étoient internes.

Telles étoient les tumeurs écrouelleuſes dont parle *Fabrice Hildan*, qui étoufferent un malade qui avoit le col pein de glandes, & qu'on traitoit avec les eaux de Baden; ainſi que celles d'un autre malade cité par le même Auteur, & qu'un Charlatan fit mourir en lui faiſant des opérations ſur des tumeurs écrouelleuſes: telle étoit la tumeur à la rate, qu'on opéra contre l'avis de *Lotichius*; ce dont le malade mourut.

Rien n'eſt ſi grand, rien ne mérite tant d'être bien médité, rien

enfin ne fait tant d'honneur à l'art de guérir, conſidéré comme il doit l'être, que ce qu'*Hippocrate* dit au ſujet des cancers occultes, *non curati longius perdurant tempus.*

Le plus court parti qu'il y ait à prendre, eſt d'abandonner de certaines maladies à elles-mêmes; on a beau faire lorſqu'elles ſont à un certain point, on ne ſauroit en venir à bout. Ce précepte eſt plus important qu'on ne pourroit le croire; & il n'eſt pas douteux qu'étant bien entendu, il ne puiſſe ſauver la vie à bien des Ecrouelleux, ainſi qu'à bien d'autres malades atteints de maladies chroniques, qu'on ne fait ſouvent qu'irriter par des remédes appliqués mal-à-propos.

Mais comment faire comprendre à bien des gens quel eſt le prix de cette modération? comment la concilier avec ce que tant d'Auteurs recommandent ſur l'importance, & même la néceſſité de certains remédes?

VI. OBSERVATION.

Nous fumes conſultés il y a neuf ans, par une fille agée de vingt-cinq, qui depuis l'âge de quinze avoit des glandes au col, qui avoit toujours été mal réglée, dont le ventre ſe bouffit & ſe durcit enſuite, ſans doute par des tumeurs au méſentere ou à la matrice, qui avoit les deux mammelles skirreuſes, qui vomiſſoit preſque tout ce qu'elle prenoit, qui avoit de tems en tems les extrémités inférieures fort enflées, la face bouffie, pâle & plombée, qui avoit perdu ſes dents, craché du ſang & des *purulences*, & qui enfin ne pouvoit uriner qu'en ſe fondant elle-même, ce qu'elle ne faiſoit jamais qu'en ſe bleſſant & en rendant du ſang avec l'urine.

Tout bien examiné, nous crumes qu'il étoit de notre prudence de ne point attaquer une pareille maladie : car par où commencer,

& comment s'y prendre ? en un mot nous conſeillâmes à la malade de vivre comme elle l'entendroit, ſans pourtant faire aucun excès, & d'éviter ſurtout toute ſorte de donneurs de remédes, de quelqu'état qu'ils fuſſent.

Qu'eſt-il arrivé ? c'eſt que cette malade vit encore ; elle va & vient, elle travaille autant qu'il eſt poſſible avec les mêmes infirmités qu'elle a toujours: elle fait preſque tous les jours du ſang par les urines, en ſe fondant ; elle crache, tantôt des matieres purulentes, tantôt du ſang ; elle a des accès de fiévre fort vifs de tems en tems, & avec tout cela elle vit, & nous ne doutons point qu'elle n'eût ſuccombé aux remédes.

C'eſt après des expériences réitérées que nous ſommes forcés de faire cet aveu, qu'il nous ſeroit bien aiſé d'appuyer de pluſieurs autres obſervations ſemblables. Nous

avons, comme tant d'autres, en ſortant des écoles, payé le tribut aux idées des Maîtres qui inculquent aiſément leurs dogmes dans l'eſprit des jeunes gens; ceux-ci viennent, s'ils ſont ſages, à découvrir dans la pratique combien ils ſont loin de compte, avec le plan qu'ils s'étoient formé : nous avons enfin connu combien il eſt important de ſavoir diſtinguer, *quæ ſunt artis.*

Ainſi notre premier ſoin, en voyant un Ecrouelleux, eſt d'examiner s'il eſt incurable, ou s'il n'eſt pas dangereux de le traiter.

L'âge du malade nous fixe d'abord à cet égard : il eſt aſſuré que ſi c'eſt un adulte, il guérit plus difficilement qu'une jeune perſonne; non pas que nous regardions *toujours* les adultes comme incurables, ainſi que *Wiſeman*; mais c'eſt qu'en effet il faut toujours dans ces cas modérer ſon eſpérance, ſurtout lorſque les Ecrouelles ſont anciennes.

D'ailleurs ſi c'eſt une femme qui n'eſt pas réglée, & dont on ne puiſſe pas ſe flatter de rétablir les régles, ſoit à cauſe de ſon âge, ſoit à cauſe de ſa conſtitution, nous n'entreprenons point de la traiter.

Enfin quand même le malade ſeroit un enfant, ſi ſon méſentere eſt pris depuis long-tems, s'il ſouffre juſqu'à un certain point, s'il a la fiévre, & ſouvent le dévoiement, s'il eſt ſujet à la toux ſéche & à des difficultés de reſpirer, avec les hypocondres élargis, la face pâle, & tout le corps fort maigre, nous croyons qu'il convient de ne pas lui adminiſtrer des remédes, & qu'il eſt *vraiſemblablement* incurable; l'état d'enfance exige pourtant des conſidérations particulieres, dont nous parlerons tout à l'heure.

Au reſte il convient de diſtinguer dans les maladies incurables, celles qui ne peuvent qu'empirer par un traitement quelconque, & dont

on eſpere qu'abandonnées à elles-mêmes, elles ne tueront pas le malade, d'avec celles où le malade, eſt évidemment mort, ſi on ne lui fait des remédes.

Il eſt permis dans ce dernier cas de tenter quelque médicament: *extrema*, comme on dit, *extremis*. Il ſeroit bon cependant qu'on modérât la pente que bien des gens ont à éprouver de certains remédes, & à ſe conduire ſeulement par la Médecine & la Chirurgie *Rationelles*.

Quant à nous, nous croyons avoir fait tout ce qui convient, en diſtinguant avec attention les Ecrouelleux qu'il faut abandonner à eux-mêmes, d'avec ceux qu'on peut traiter avec eſpoir. Mais comme nous l'avons remarqué plus haut, l'expérience nous a convaincus, qu'il ne faut pas ſe déterminer trop tôt à regarder une maladie comme incurable, ou faite

pour réſiſter aux remédes & au régime ; ce qui ſe voit ſurtout dans les enfans Ecrouelleux : il y en a qui paroiſſent perdus ſans reſſource, & qui pourtant ſe remettent quelquefois ſans aucune ſorte de remédes.

Nous pourrions citer des obſervations de pareils malades, dont nous n'avons pas oſé entreprendre le traitement, & qui ont repris par la ſuite des forces & de l'embonpoint : tant il eſt vrai, que la révolution du tempérament & *la mutation de l'âge puerile*, comme dit *Chauliac* expliqué par *Joubert*, font des effets ſurprenans ſur les Ecrouelleux ; ce qu'il ne faut jamais perdre de vûe, & dont nous parlerons encore ci-après

Traitement palliatif du troiſieme état des Ecrouelles.

Les remédes que nous ne croyons pas convenables dans ce cas, ne

ſont que de ceux que nous nommons *curatifs*; mais les ſimples *palliatifs* conviennent ſans doute : le corps d'un Ecrouelleux décidé s'étant accoutumé aux ulcères, aux tumeurs & aux autres infirmités, il y auroit de l'imprudence à tenter une révolution impoſſible. Cicatriſer les ulcères, diſſiper les tumeurs, donner des fondans & des évacuans dans ces cas, c'eſt évidemment vouloir tuer le malade ; mais on peut le ſoulager, l'aider à ſupporter plus aiſément ſes infirmités, & empêcher qu'elles n'aillent en empirant : c'eſt ce que nous avons fait dans bien des occaſions, outre celle dont nous avons parlé (*Obſ. 6eme*)

VII. OBSERVATION.

Une Eſpagnole âgée de trente ans, avoit des tumeurs Ecrouelleuſes fort groſſes au col, du mal aux yeux, un Skirre au foie, une toux ſéche & vive, avec difficulté

de ſe coucher ſur le côté gauche; un gonflement au pied, & un ulcère à un des doigts de la main. Cet ulcère ayant rongé une phalange, & s'étant cicatriſé à la faveur des baumes ordinaires, la malade ſe croyoit en voie de guériſon, lorſque ſes tumeurs & ſon mal aux yeux augmenterent; ce qui fit qu'elle nous conſulta: nous fumes d'avis, qu'après la ſaignée & quelques purgatifs, entremêlés avec la boiſſon de nos Eaux pendant douze jours ſeulement, la malade ſe fît ouvrir deux cautères, un à un bras, & l'autre à la jambe; dès-que leur ſuppuration fut en train, le mal aux yeux diminua, les tumeurs revinrent à leur premier état, & nous conſeillames à la malade de s'en tenir-là, obſervant ſeulement de ſe purger de tems en tems.

VIII. OBSERVATION.

Une femme âgée de quarante-

cinq ans, qui avoit depuis long-tems trois groſſes tumeurs Ecrouelleuſes au col, ſans compter un goître conſidérable, & qui étoit d'ailleurs ſujette à des attaques de vapeurs ſi vives, qu'elles gonfloient prodigieuſement toutes ſes tumeurs, vint à perdre ſes regles, & devint depuis ſujette à un aſthme & un crachement de ſang périodique; ſes glandes du col augmenterent même, & elle étoit dans une ſituation ſi triſte, qu'on auroit dit qu'elle alloit étouffer à chaque inſtant.

Nous nous bornames à tâcher de la remettte dans l'état où elle étoit avant d'avoir perdu ſes regles: nous lui fîmes prendre les Eaux de *Bareges* ſeules pour l'aſthme, après la ſaignée & quelques purgatifs, & nous ouvrîmes deux cautères; ce qui diminua tous les accidens, & rendit les tumeurs auſſi ſupportables qu'elles l'étoient depuis quinze ou vingt ans.

Ces deux exemples ſuffiſent pour montrer, comment nous nous comportons dans le cas dont il eſt queſtion : le régime, le lait & les cautères précédés de quelques doſes de nos Eaux, ſont alors nos ſecours. Nous prétendons augmenter les voies des excrétions par les cautères, & fournir moins de vivacité, de force & d'excrémens par le régime, en diminuant la quantité des alimens, & par l'uſage du lait, dont les effets ordinaires qui ſont l'affaiſſement & la foibleſſe, ſont favorables dans ce cas ; nous conſidérons les tumeurs Ecrouelleuſes, comme faiſant corps à part par rapport au reſte des organes il ne faut ni les agacer, ni les augmenter ; il faut tâcher d'empêcher les humeurs d'aller y aboutir en grande quantité, & les traiter comme un Skirre au foie, comme un calcul aux reins, comme des tubercules au poumon, en tenant les

vaiſſeaux le moins pleins qu'il ſe pourra.

Remarquez que nous inſiſtons plus ſur le défaut de ſang, de ſuc nourricier & d'excrémens, par lequel nous prétendons maſquer, ou éluder, pour ainſi dire, la maladie, que ſur les lavages & les délayans & tant d'autres remédes qu'on vante beaucoup, comme propres à remplir les indications que nous avons en vûe; & cela, parce que l'expérience nous a appris, que les remédes prétendus adouciſſans irritent au lieu d'adoucir, & hâtent le cours du mal, au lieu de l'arrêter: ils gâtent les digeſtions; ils allument la fiévre, & bouleverſent les excrétions, qui vont enfin aboutir à la partie affectée, comme nous le prouverons par l'obſervation ſuivante.

IX. OBSERVATION.

Un homme âgé de cinquante ans

avoit depuis plus de vingt quelques groſſes tumeurs Ecrouelleuſes au col : dès qu'il faiſoit quelque débauche, dès qu'il ſe dérangeoit de ſa façon de vivre, ſoit en buvant ou en mangeant plus qu'à l'ordinaire, ſoit *en prenant quelques matins de ſuite des lavages, des apozêmes & même du lait ;* enfin, dès qu'il ſurvenoit quelque Epidémie particuliere, il devenoit ſujet à des gonflemens ſinguliers de ſes glandes, qui formoient quelquefois des attaques périodiques, comme des attaques d'aſthme, & dans leſquelles il imitoit évidemment en reſpirant le bruit que font les cochons (ce que nous avons indiqué ci-deſſus, 10e *Fait.*)

Nous avons encore vû périr quelques Ecrouelleux par des *rejets* d'une maladie, qui portoit ſur la poitrine de ceux dont le tempérament étoit bien conſtitué, & qui alloit aboutir aux glandes des Ecrouelleux.

Ainſi tout eſt quelquefois dirigé vers les glandes & les ulcères des Ecrouelleux, & on eſt bien étonné, lorſqu'on ne s'y attend point, de voir de ces mauvaiſes *directions* des matieres excrémenticielles ſuccéder même à l'uſage des remédes délayans & adouciſſans, ainſi que des inciſifs.

Ce qu'il y a de plus utile à faire, eſt de modérer les malades ſur la nourriture: il faut leur laiſſer celle dont ils uſent ordinairement, & à laquelle leur eſtomac eſt fait; ne leur donner, pour ainſi dire, ni de plus mauvais, ni de meilleurs alimens; mais leur en diminuer la doſe autant qu'il ſe pourra.

Obſervations particulieres.

Nous finirons cet article, en rapportant quelques obſervations particulieres ſur des Ecrouelleux, que

nous ne pourrions pas placer ailleurs.

Thomas Bartholin parle d'un Payſan, qui eut en deux ans de tems un pouce ſi gros qu'il approchoit de la tête d'un homme : nous avons vû tous les doigts de la main, ayant chacun trois ou quatre tumeurs ſi prodigieuſes, que la moindre étoit de la groſſeur d'un œuf de poule : il y avoit une pareille tumeur au milieu du rayon. Ces tumeurs s'étoient formées peu-à-peu en trois ans : elles ſembloient des veſſies, dans leſquelles on ſentoit *craquer* quelque choſe de cartilagineux, ou comme du parchemin ſec ; elles ſembloient auſſi emphiſemateuſes, elles avoient quelque rapport avec celles qui ſont repréſentées dans une figure de la Chirurgie de Heiſter. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'elles étoient traitées par des gens, qui ne viſoient pas à moins que de les fondre au moyen des mercuriaux, dont nous fîmes

ceſſer l'uſage, parce qu'ils commençoient à éprouver le malade, qui auroit infailliblement été la victime de ces remédes.

Le même *Thomas Bartholin* parle d'un ſteatome à la veſſie : nous en avons auſſi trouvé dans les cadavres des Ecrouelleux, & notamment trois ou quatre qui avoient été pris pour des pierres à la veſſie, dans un ſujet dont nous trouvames tout l'os innominé du côté gauche fondu, depuis le pubis juſqu'au bord poſtérieur de l'iſchium, & comme une bouillie très-claire, ſentant plus l'aigre fétide que le pourri. Les cartilages de la cavité cotiloïde, celui de la tête du fémur, & le ligament rond qui nageoient dans une eſpéce de matiere glaireuſe, étoient ſains, dans leur état naturel, ſéparés de leurs os comme par une menſtrue qui n'auroit fondu que ceux-ci, (car le col du fémur, & ſa tubéroſité, étoient auſſi fondus).

Paracelſe parle des *nattas* cartilagineuſes, des charnues & des ligamenteuſes : on en a vû dans notre pays une aux os innominés, qui commença par une légere exoſtoſe ſur leur ſurface externe, & qui vint à acquérir le volume du plus gros potiron, qui étoit en partie cartilagineuſe en partie oſſeuſe, & pleine d'une matiere couleur de lie, & qui fut opérée par un Charlatan, entre les mains duquel le malade mourut.

Enfin *Severinus* parle d'une tumeur prodigieuſe à la cuiſſe, qu'il appelle *ædemoſarca* ; nous avons vû toute l'extrémité inférieure de la groſſeur d'un homme ordinaire : la jambe avoit plus de trois pieds de circonférence, & elle étoit pleine d'ulcères ainſi que tout le tour du co. Il arrivoit à cette prodigieuſe extrémité, à peu près ce que nous avons vû arriver à un gonflement général de tout le bras, qui augmen-

toit ou diminuoit à vûe d'œil, ſuivant le tems, & les paſſions du malade ; de ſorte qu'on pouvoit aiſément voir s'il ſentoit vivement quelque choſe par le gonflement ſubit de ſon avant-bras & de ſes doigts : il ne penſoit point, il ne faiſoit pas le moindre effort ſans que ce bras s'en reſſentît ; ceci paroit moins ſingulier à ceux qui ont bien étudié l'œconomie animale, qu'à ceux qui n'ont que quelques notions générales & indéterminées.

Le deuxiéme état des Ecrouelles.

Venons au deuxiéme état, que nous avons dit être caractériſé par des ſignes qui indiquent le *développement* de la maladie, dont l'augmentation des glandes, la formation des ulcères, & les autres ſymptomes plus ou moins urgens indiquent les progrès.

Cet état que nous avons comparé à la fiévre d'*évacuation* des ma-

ladies aiguës, ou à ce que les Anciens nommoient *perturbatio critica*, nous paroît n'être autre choſe qu'une ſorte de fiévre, qui doit fondre les feuillets de ſubſtance cellulaire dans leſquels le *virus* écrouelleux s'eſt tenu caché juſqu'à ce que le tems l'ait enfin développé. C'eſt à cette ſorte de *ſuppuration*, que nous attribuons la fiévre, les indigeſtions, les foibleſſes, & les tumeurs qui ſe montrent dans cet état, ainſi que la maigreur, qui n'eſt cependant pas toujours bien apparente; ce que nous avons remarqué dès le commencement (7. *Fait.*)

Ce point de vûe, ſous lequel nous conſidérons le deuxiéme état des Ecrouelles, fait d'abord ſentir que nous le regardons, à certains égards, comme une ſorte de *travail dépuratoire*, dont nous ne ſommes pas allarmés, pourvû qu'il ſoit contenu dans des bornes convenables.

En un mot nous trouvons dans ce *développement* de la maladie un commencement, une fin, des effets, des criſes, ou des évacuations par les veines, les ſueurs, les ulcères & les tumeurs skirreuſes même : nous ne doutons point que ſi nous nous étions attachés à le peindre à la façon d'*Hippocrate*, nous n'euſſions trouvé un certain ordre dans ſa marche ; mais nous avons abandonné cette préciſion ſcrupuleuſe, comme n'étant que de pure curioſité.

Quoi qu'il en ſoit, l'expérience nous a appris, que quelle que ſoit la vertu de nos remédes, il n'eſt pas queſtion de les employer ſans conſidération : il eſt important de laiſſer aller la maladie juſqu'à un certain point, de ne pas faire de trop promptes révolutions, & de ne pas ſe preſſer dans l'application des remédes, qui ne font, comme nous l'avons inſinué ci-deſſus, que donner une ſorte de fiévre, qui doit né-

ceſſairement pour produire quelque bon effet, avoir un certain rapport avec celle que la nature excite; tout ce que nous avançons, peut être conclu des obſervations ſuivantes.

X. OBSERVATION.

Un enfant âgé de 13 ans, décidé Ecrouelleux par des ulcères & des tumeurs qui augmentoient de jour en jour, & par d'autres ſymptômes ordinaires, fut traité à *Bareges* par les bains tempérés, la boiſſon des eaux & les frictions : il guérit en fort peu de tems; tous les ſymptômes de la maladie diſparurent entierement; mais il retomba l'année d'après : il fallut revenir aux mêmes remédes, qui étant adminiſtrés avec plus de modération, & ſoutenus par des amers, le quinquina & les abſorbans, reuſſirent enfin à établir une guériſon aſſurée; ce que les ſuites ont prouvé, puiſqu'il n'y a point eu de rechute.

XI. OBSERVATION.

Un homme âgé de quarante ans, qui avoit vécu pendant ſa jeuneſſe dans un climat fort maréca-geux, où il ne buvoit que de l'eau de puits fort mauvaiſe, fut attaqué en même tems de trois tumeurs Ecrouelleuſes, l'une au col, l'autre au doigt indice de la main, & l'autre au pied. Nous le mimes après les remedes généraux & les vomitifs réitérés, qui procurerent des évacuations très-glaireuſes, à l'uſage des Eaux *Bonnes*, & des frictions mercurielles qu'il ſe donnoit lui-même : il fut tellement ſoulagé après la quatriéme friction, c'eſt-à-dire au huitieme jour, & après trois ſemaines de l'uſage des Eaux, qu'il ſe crut guéri ; & comme il attribuoit ſa guériſon aux Eaux ſeules, qu'il buvoit avec délice, il s'en gorgea, il négligea le Mercure, il cicatriſa ſes tumeurs

qui avoient ſuppuré : il ne lui reſtoit qu'un point de carie au doigt de la main ; il reprit des forces : nous l'exhortions tous les jours à ne pas ſe croire ſitôt guéri, & à aller aux Eaux *Bonnes* pour y finir ſes remédes, & même à ſe faire ouvrir un cautere, ce que ſon âge nous ſembloit exiger ; il ne nous écouta point. Enfin il vint quelque tems après à cracher le ſang, & il ne nous avertit, que lorſqu'ayant traité & guéri ſon crachement de ſang par les mêmes Eaux *Bonnes* ſes favorites, il ſentit une tumeur dans le bas-ventre : nous le trouvames avec la fiévre ; il n'étoit plus tems de détourner le coup, tout le méſentere étoit pris, le malade mourut enfin avec une ſuppuration dans les glandes de cette partie.

Ainſi il convient de ne pas trop ſe preſſer, afin de produire un changement durable, & qui n'empire pas l'état du malade ; il faut même

ſe raſſurer contre les craintes, que pourroit cauſer l'augmentation des ſymptômes, qui ſuit quelquefois les premieres priſes de nos remédes : car outre qu'il eſt très-naturel d'imaginer qu'ils ne peuvent agir qu'en augmentant un peu les accidens, ce que nos Eaux font ordinairement dans toute ſorte de maladies, c'eſt que nous avons obſervé que cette augmentation eſt de bon augure, comme on peut le voir dans les obſervations précédentes.

XII. OBSERVATION.

Nous nous contenterons, entre quelques cas que nous pourrions rapporter ici, de choiſir celui d'un Payſan âgé de quarante ans, qui ayant depuis quelques années des tumeurs au col, un ulcère fiſtuleux avec carie de deux côtes, & un gonflement au genouil, qui ſembloit tenir de l'Enchyloſe, fut guéri radicalement à *Bareges*, au

moyen des Eaux & des frictions mercurielles.

C'eſt ce qui nous faiſoit dire contre *Wiſeman* (ci-deſſus) & quelques autres, que les Ecrouelleux adultes ne ſont pas toujours incurables. Il paroît qu'on a confondu les Ecrouelleux que nous diſons être dans le troiſieme état, avec les Ecrouelleux d'un âge avancé; on peut être fort jeune, & avoir des Ecrouelles fort avancées, & qu'on peut regarder comme anciennes, & nous en avons vû de fort récentes dans des vieillards mêmes.

Cependant l'enfance eſt l'âge le plus favorable à la guériſon même du ſecond état des Ecrouelles: nous l'avons déja dit; & nous pourrions rapporter, ſi tout le monde ne convenoit de cette vérité, des guériſons faites avec nos Eaux & les frictions locales, ſur les enfans preſqu'auſſi jeunes que celui dont parle *Rulland*, qui en guérit un de douze jours.

Quelques purgatifs, des vomitifs, des croutes au viſage ou à la tête, une coqueluche, une attaque de vermine ſuffiſent ſouvent pour diſſiper des tumeurs Ecrouelleuſes dans des enfans : on les voit quelquefois aller & venir, & il ne faut pas les craindre juſqu'à un certain point, pourvû cependant qu'elles ſoient ſi légeres, qu'elles ne riſquent pas d'avoir des ſuites ; ce que l'uſage apprend à diſtinguer.

Il eſt un tems où les jeunes filles ſont ſouvent attaquées des Ecrouelles au ſecond dégré, qui eſt auſſi fort favorable à leur guériſon, ou à l'action des Eaux & du Mercure : c'eſt celui où elles ſont, à la veille d'avoir leurs regles ; l'action que l'approche des régles excite, la révolution qu'elle fait ſur toute la machine, jointe à celle des remédes, finiſſent heureuſement par une évacuation naturelle, qui diſſipe, pour peu qu'on l'aide,

toute ſorte de ſymptômes.

Le quinquina nous paroît eſſentiel dans ces cas ; nous lui avons même quelquefois joint le ſafran, afin d'augmenter la vertu emmenagogue : il ſemble avoir plus de penchant à porter à la matrice que le Mercure & les Eaux, qui ſe laiſſent quelquefois conduire par le courant des excrétions qui vont aboutir aux organes ſpécialement affectés par les Ecrouelles. Nous ne croyons pas qu'il ſoit néceſſaire de rapporter des obſervations de Cures faites dans ces occaſions, qui ſont évidemment plus aiſées à conduire à une fin heureuſe, que toutes les autres dont nous avons parlé, pourvû que la matrice n'ait pas totalement perdu ſon action ; ce qui fait alors que les Ecrouelles des jeunes filles rentrent dans la claſſe de celles qui ſont du troiſieme état : car comme l'évacuation des regles favoriſe la guériſon des Ecrouelles,

de même auſſi leur ſuſpenſion les aggrave ſingulierement, & leur fait parcourir leur tems bien plus vîte, qu'elles ne le font ſur les Ecrouelleux du ſexe maſculin.

Traitement palliatif du ſecond Etat des Ecrouelles.

On peut trouver de ſoppoſitions à la cure radicale, de la part des malades & des aſſiſtans ; & il eſt même quelquefois impoſſible de l'entreprendre, quelque bonne volonté qu'on ait, vû la complication qui peut ſe rencontrer : outre que, comme nous l'avons déja remarqué, il ne faut pas toujours en venir bruſquement à ce traitement ; il faut dans tous ces cas avoir recours à des palliatifs, dont les occaſions font aſſez ſentir la néceſſité.

Nous ſerions fort portés à regarder nos Eaux ſeules, & priſes à l'ordinaire, comme un palliatif conve-

nable & très-approprié, tant eſt grand le nombre des Ecrouelleux qui viennent en uſer à chaque ſaiſon, & qui ſe retirent ayant calmé de beaucoup leurs maux. Mais comme il y a bien des gens qui s'en rapportant aveuglément à la réputation que nos Eaux ont acquiſes depuis quelque tems, en eſperent trop, & viennent quelquefois s'y rendre plus malades; nous croyons qu'elles ne doivent être données à titre même de palliatif, qu'après un mûr examen de l'état du malade, & du changement ſouvent trop favorable, que ces Eaux font dès les premiers jours de leur uſage.

Le lait convient encore, ainſi que les toniques, les abſorbans & les purgatifs dans ces cas; mais leur uſage demande auſſi bien des précautions.

De tous les remédes palliatifs, le cautere eſt celui qui ſuſpend le plus efficacement le progrès des

Ecrouelles, ou qui retarde le plus leur *développement*. Nous voyons tous les jours des Eſpagnols chargés d'Ecrouelles qu'ils ont *ſuſpendues* par les cautères, qui conviennent, & que nous employons ſurtout lorſque le mal gagne, par exemple, les yeux, qu'il eſt important de dégager fort vîte ; parce que pour peu qu'il ſe faſſe de ſuppuration dans ces parties, elles ne reprennent jamais leur diſpoſition naturelle : elles reſtent toute la vie ſujettes à des fluxions fort incommodes. Les cauteres nous ont ſouvent empêché ces accidens, & nous donnent le tems de préparer la cure radicale, qu'il faut toujours diriger ſans ſe preſſer.

Le premier état des Ecrouelles.

Nous voici enfin parvenus à l'état des Ecrouelles le plus difficile à connoître & à traiter, & en même tems celui qu'il ſeroit le plus

important de pouvoir guérir radicalement.

Il eſt ordinairement mieux caractériſé dans les enfans nés de parens Ecrouelleux, ſoit que l'ayant porté du ventre de leur mere, ils ſe trouvent déja plus près du ſecond état, ſoit qu'on y faſſe plus d'attention à cauſe de la conſtitution des parens, ſoit enfin parce que ceux qui deviennent Ecrouelleux par accident, ſont mieux conſtitués & réſiſtent plus aux effets du virus.

Quoi qu'il en ſoit, il ſeroit bien conſolant de pouvoir dire, voilà un enfant Ecrouelleux au premier dégré; il faut le traiter, arrêter les Ecrouelles, les empêcher de parcourir leur tems; & voici quels ſont les remédes qu'il faut employer.

On ſauveroit par-là bien des peines à des malades chargés d'infirmités d'autant plus fâcheuſes, qu'elles tiennent toujours du virus qui fomente leur principale indiſpoſi-

tion;

tion : on épargneroit à bien d'autres des douleurs, des opérations, & des traitemens douloureux ; enfin on empêcheroit peut-être que ce virus ne vint à ſe tranſmettre des peres & des meres aux enfans ; ce qui couperoit racine à une infirmité qui ne porte que trop ſur l'eſpece humaine.

Mais outre qu'il eſt impoſſible de réſoudre les parens d'un enfant à le livrer à un traitement dont il ne leur ſemble pas avoir beſoin ; c'eſt que n'étant pas aſſez ſûrs de nos remédes, nous n'oſerions jamais le recommander d'une certaine façon : après tout, il ne nous eſt pas permis de tenter des manœuvres qui paroiſſent pouvoir avoir quelque heureux ſuccès, mais qui pourroient auſſi avoir de mauvaiſes ſuites.

En un mot, nous ne ſaurions ſur ce qui regarde le traitement radical de ce premier état des Ecrouelles, rapporter que des pré-

ſomptions, fondées à la vérité ſur quelques obſervations, mais qu'à dire vrai, nous ne regardons pas nous-mêmes comme concluantes, quelque bonne envie que nous euſſions, de faire quelque découverte utile ſur une matiere auſſi importante.

Rappellons d'abord ce que nous avons remarqué, en peignant les Ecrouelles en général (1*er Fait*;) la pâleur, la groſſeur des lévres, la maigreur, la foibleſſe & quelquefois même la vivacité d'eſprit, dont nous n'avons pas parlé, & que quelques Auteurs mettent au rang des ſymptômes des Ecrouelles : joignez à cela la voracité, un certain air *luride*, *have*, une voix rauque, des propos d'enfant gâté, les épaules élevées, & un je ne ſçai quoi qu'on ne peut pas exprimer, & qui excite ſur un connoiſſeur une méfiance qu'il trouve preſque toujours fondée; vous aurez les caracteres du

premier état des Ecrouelles.

Or, comme nous l'avons dit bien des fois, tout cela dépend de la conſtitution du ſuc nourricier, qui étant *appauvri* par les acides développés dans les humeurs, a perdu ſa *ductilité*, & a fourni moins de ſubſtance cellulaire aux fibres des nerfs, qui étant dégagés des gaines que la nature leur ménage ordinairement, ſe trouvent plus *vibratils*.

C'eſt donc l'amélioration du ſuc nourricier que l'on doit avoir en vûe dans le traitement du premier état des Ecrouelles, afin d'empêcher ſes progrès.

Il nous paroît qu'il eſt bon d'entreprendre cette curation *ab ovo*, & de commencer lorſqu'on le peut par traiter le pere & la mere: en effet nous avons obſervé que des parens Ecrouelleux avoient fait des enfans plus vigoureux, après avoir été guéris, après avoir changé d'ait, & avoir pris nos Eaux qui ſont ſingu-

rierement *prolifiques*, qu'avant qu'ils euſſent fait aucun reméde.

L'enfant étant né, pourquoi ne pas lui donner avec une nourrice choiſie, comme on le fait ordinairement, des remédes qui puſſent emporter l'impreſſion héréditaire? Pourquoi ne pas traiter ſa nourrice, afin de lui faire tetter un lait chargé de parties qui puſſent s'oppoſer aux progrès du virus? nous avons ſouvent, comme tant d'autres, purgé les enfans de cette maniere.

Mais comme le lait de femme nous paroît avoir plus d'analogie avec toutes les modifications que peuvent prendre les ſucs des enfans, nous croyons que le lait des animaux réſiſteroit plus à la diſpoſition Ecrouelleuſe; nous choiſirons le lait de vache & de chevre, par préférence à celui des brebis, parce que ces derniers animaux ſont ſujets à des tumeurs qui ont beaucoup de rapport aux Ecrouelles: nous avons

vû des enfans dans la Montagne nourris de cette façon, & qui étoient plus ſains & plus vigoureux que leurs freres, qui avoient été nourris par leur mere qui avoit des Ecrouelles.

Comme le lait, quel qu'il ſoit, a toujours du penchant à prendre la tournure acide, que nous avons dit ſe trouver dans le ſuc nourricier des Ecrouelleux, il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût lui ſubſtituer, même dans l'enfance, une liqueur plus active & plus directement oppoſée au levain que l'on craint; les panades faites avec de la pâte cuite & fermentée auroient peut-être les qualités propres pour cela : nous les croirions très-convenables, ſurtout ſi l'on y ajoutoit un peu de vin. Toutes nos nourrices ont éprouvé, que le pain trempé dans le vin rend les enfans plus forts & plus robuſtes; c'eſt préciſément ce que nous voudrions faire dans les Ecrouelleux

dont nous craignons la foibleſſe & la débilité : c'eſt pourquoi nous ſerions d'avis qu'on leur fit des panades avec un peu de vin cuit, ſi l'on veut, & quelques aromates, comme la canelle, qu'on pourroit auſſi ſoutenir par quelques priſes de chocolat de ſanté, dont le principal ingrédient nous ſemble avoir les qualités convenables pour combattre l'état Ecrouelleux, & auquel nous joindrions encore l'uſage des châtaignes bien cuites & miſes en bouillie.

Nous aurions auſſi recours à nos Eaux que nous avons déja fait prendre à des enfans, & dont une fille qui eſt d'une conſtitution Ecrouelleuſe fait ſous nos yeux depuis cinq ans ſa boiſſon ordinaire : elle ne vit que d'*Eau Bonne* & de caffé ; elle ne peut abſolument retenir que ces deux liqueurs : elle vomit toute autre choſe, même l'eau pure très-ſouvent, & elle a avec cela de l'embonpoint.

Un enfant nourri comme nous le propoſons deviendroit encore plus fort, ſi on l'accoutumoit à des bains froids; nous avons vû un jeune homme, dont tous les freres étoient Ecrouelleux, & qui s'étoit préſervé de cette maladie en ſe baignant ſouvent dans l'eau froide, en rompant même quelquefois la glace, comme on le fait dans certains pays du Nord.

On voit que notre intention eſt de rendre le ſuc nourricier plus compacte. Il nous paroît que chaque digeſtion apporte aux premieres fibres une ſorte de couche de ſubſtance nourriciere qui devient enſuite cellulaire : nous croyons que la nutrition ſe fait dans toutes les parties comme dans les os, couche par couche, ainſi que dans les végétaux, ce que nous avons déja indiqué plus d'une fois; or les alimens que nous propoſons, joints à un régime convenable, applique-

roient plus intimément toutes les couches de tiſſu cellulaire les unes contre les autres, ce qui rendroit les vaiſſeaux plus forts, plus actifs, & plus propres à pétrir & à mêler les humeurs, & à faire les excrétions.

Tout ce que nous venons de propoſer n'eſt, à proprement parler, qu'une ſorte de traitement *prophilactique* ou *préſervatoire*, puiſqu'il ne s'agit que d'empêcher que le ſuc nourricier ne ſe charge de mauvais *miaſmes*, qui viendroient à faire des ravages dans la ſuite; mais ce n'eſt pas-là *détruire* ou *déloger* ceux que l'enfant peut avoir déja, quelques précautions qu'on ait priſes: on peut bien parvenir à les maſquer, de façon qu'ils ne ſe montreront pas ſi aiſément; mais ils ſeront toujours *nichés* dans quelques couches de tiſſu cellulaire, qui étant comprimées & ſoutenues par de nouvelles couches ſai-

nes, pourroient à la vérité ne pas changer grand choſe à la conſtitution des parties, mais qui reſteroient toujours, & qui ne *joueroient* pas à proportion comme les autres.

Nous ſeroit-il permis de propoſer nos préſomptions ſur la façon dont on pourroit les détruire ou les faire ſuppurer, comme nous diſions plus haut, (*fricț. Merc.*) que cela doit arriver ? L'*inoculation* des Ecrouelles nous paroîtroit (ſi elle étoit poſſible) devoir produire cet effet : elle exciteroit d'abord quelques orages ; mais ils ſeroient ſalutaires : on pourroit les ménager pour cet âge tendre, où les parties ſont ſi ſouples, qu'il n'eſt pas à craindre qu'il arrive des *états* fâcheux.

On pourroit, s'il en étoit beſoin, préparer les malades avant de leur donner, ou bien de leur *développer* les Ecrouelles : ceux qui

les ont au premier dégré, doivent vraiſemblablement payer le tribut entier, & paſſer par les deux autres, auxquels ils riſquent de ne pas réſiſter; pourquoi ne pas les hâter, dès-que l'enfance paroît plus favorable à leur terminaiſon, que l'âge plus avancé.

En un mot, nous procéderions, s'il étoit permis de le faire, au ſujet des Ecrouelles, comme on procéde en Angleterre au ſujet de la petite vérole, & comme nous avons nous-mêmes procédé après d'autres Praticiens à l'égard de quelques galeux pleins de dépôts & de tumeurs ſingulieres, que nous avons diſſipées en redonnant la gale.

Mais quelque bien fondée que nous ſemble cette manœuvre, quoique nous penſions qu'elle pourroit avoir lieu dans bien d'autres maladies, nous nous garderions bien de la mettre en œuvre : nous

ne la proposerions pas même, si nous croyions que quelqu'un fût assez hardi pour en user contre l'autenticité des Loix, & avant que cette méthode fût revêtue de leur autorité ; nous en parlons seulement en passant, pour la soumettre à des gens plus éclairés & plus à portée de la répandre, s'il le falloit.

Ajoutons seulement, que nous avons observé que de tous les Ecrouelleux, ceux qui résistent le mieux, ce sont ceux dont les Ecrouelles commencent dès l'âge le plus tendre, & parcourent vîte le premier & le second état. Il y a plus; c'est que ceux même qui arrivent jusqu'au troisiéme, s'y accoutument mieux quand ils sont jeunes, & n'en sont pas pour cela moins propres au travail, &c.

Traitement palliatif du premier état des Ecrouelles.

L'indication principale à remplir dans ce cas, outre la cure *prophilactique*, qu'il faut ménager bien ſagement, comme l'exemple de cet enfant dont nous parlions (*Chang. d'air*) plus haut, ainſi que bien d'autres nous le démontrent, eſt d'empêcher, s'il ſe peut, que les ravages du ſecond état n'aillent aboutir au col & au viſage, ou du moins qu'ils s'y montrent le plus tard qu'il ſera poſſible.

Les cautères aux extrémités inférieures nous paroiſſent très-convenables dans ces vûes, ſurtout dans les jeunes filles, en attendant que leurs regles paroiſſent.

C'eſt auſſi le cas du mariage que *Warthon* propoſe; tous ceux qui ſont mariés de bonne heure, s'en trouvent bien: c'eſt peut-être-là une des raiſons, qui ont fait que

l'uſage de ſe marier fort jeune s'eſt établi dans nos Montagnes.

La ſanté des enfans qui doivent provenir de ces mariages, nous paroiſſant dépendre de la jeuneſſe des peres & meres, nous ne ſaurions qu'approuver & recommander autant qu'il nous eſt permis ces ſortes de mariages pour les jeunes gens Ecrouelleux.

Nous avons obſervé, que les Ecrouelleux au premier dégré font des enfans plus ſains, que ceux qui le ſont au ſecond ou au troiſiéme : on voit auſſi quelquefois que les aînés des familles ſont plus vigoureux que les cadets; ainſi il convient de marier les Ecrouelleux fort jeunes, tant par rapport à eux, que par rapport à leurs enfans.

Nous avons même crû entrevoir, en comparant ce qui ſe paſſe dans les différentes familles de nos Montagnes, où les alimens, l'air, l'eau & la façon de vivre ſont les mê-

mes, qu'en mariant les Ecrouelleux fort jeunes, on pourroit enfin parvenir à détruire peu-à-peu le virus, ou du moins le rendre ſi *léger* qu'il feroit peu de ravages.

La révolution que produit l'âge de puberté, *developpe* quelquefois les Ecrouelles, à moins qu'on ne la dirige à ſa deſtination par le mariage; cette direction faite au moment qu'il faut pendant trois ou quatre générations, ne ſerviroit pas peu, jointe à d'autres ſecours, à *châtrer* le virus.

Il faudroit, ſi on vouloit faire uſage de ces précautions, pour combattre l'*endimicité* de la maladie, que les Ecrouelleux du ſecond & du troiſiéme état s'interdiſſent le mariage, ou qu'ils euſſent aſſez de courage, pour ne pas vouloir engendrer des malheureux; mais ce qu'il y a de fâcheux, outre bien d'autres raiſons, c'eſt que nous ſçavons à n'en pouvoir douter, que les E-

crouelleux au ſecond & au troiſiéme dégré ſont d'une *ſalacité* ſinguliere ; ils ſont auſſi vifs, auſſi ardens que les Pulmoniques & que tant d'autres malades : ils croyent ſe ſoulager en ſe livrant à leur paſſion, & même il ſemble qu'ils s'en trouvent mieux d'abord ; mais on voit qu'à l'uſer, ils abregent leurs jours.

Au reſte il eſt aiſé de concevoir, comment le mariage peut contribuer à prévenir & à diſſiper même certains ſymptômes des Ecrouelles : la choſe parle d'elle-même dans les filles, ſurtout dans celles qui ſont mal réglées ; mais pour ce qui eſt des mâles, ils deviennent vigoureux par un exercice moderé, ce qui fait que toutes les lames du tiſſu cellulaire s'approchent plus les unes des autres, & font un total mieux lié & plus ſolide. Il arrive à tout leur corps à proportion, ce qui arrive aux mains

d'un manœuvre : les calloſités dont elles ſe couvrent, ſont une forte image de celles qui ſe forment dans tout le corps par des ſecouſſes réitérées, & par une expreſſion des ſucs trop aqueux, qui imbibent tout le tiſſu cellulaire ; joint à ce que des exercices réglés diſtribuent, ménagent & dirigent les oſcillations du mouvement *tonique* comme il convient.

Remarques importantes.

I°.

Tout ce que nous avons dit des différens états des Ecrouelles ne renferme pas ſi préciſément tous les cas, qu'on ne puiſſe en trouver quelqu'un qui s'écarte plus ou moins des diviſions que nous avons établies ; mais nous ne nous ſommes déterminés à ces diviſions, qu'après avoir vû un grand nombre d'Ecrouelleux de toutes les eſpeces ; nous ſavons qu'ils différent en-

tr'eux par de différentes nuances, & que ces nuances ſont plus ou moins marquées, & plus ou moins apparentes, ſurtout au paſſage d'un état à l'autre.

Il y a plus ; c'eſt que les trois états ne ſont pas toujours de même durée dans tous les ſujets : les uns reſtent long-tems dans le premier, & paſſent fort vîte au troiſiéme. Il y en a qui reſtent toute leur vie au ſecond état, & n'avancent ni ne reculent, pour ainſi dire : tout cela dépend ſans doute de la différence des tempéramens.

Quant à ce qui concerne les âges, celui de la jeuneſſe eſt en général plus ſujet au premier état qu'un âge plus avancé, & les adultes ſont plus communément dans le troiſieme que dans les deux autres : cependant il n'y a rien de fixe là-deſſus ; les Ecrouelles ſe montrent & ſe développent plûtôt ou plûtard, ſuivant des circonſtan-

ces qui nous ſont encore inconnues.

II°.

On a dû s'appercevoir que nous ne parlions que des Ecrouelles *eſſentielles*, *idiopatiques*, ou *pures* & *ſimples*; nous les avons conſidérées en les dépouillant de tout ce que les autres maladies peuvent y ajouter, & comme une maladie de naiſſance ou bien *acquiſe*, dans laquelle il n'y auroit aucune ſorte de complication ou de *mélange*.

Mais la pratique apprend tous les jours, qu'il eſt des Ecrouelles qui ſemblent être les ſymptômes ou les effets d'autres maladies, ou qui du moins ayant été *excitées* par ces maladies, ont pris un caractere qui en dépend ſingulierement: par exemple, il y a des Ecrouelles *vénériennes*, des Ecrouelles *galeuſes*, des *cancéreuſes*, des *ſcorbutiques*, des *hémorrhoïdales*;

ſans parler de celles qui peuvent être le réſultat de l'*aſſemblage* de pluſieurs virus, & l'effet des maladies aiguës.

Chacun peut aiſément ſentir qu'il eſt important pour traiter ces ſortes d'Ecrouelles ſymptômatiques, d'avoir toujours égard à la maladie qui leur a donné naiſſance, qui les entretient, qui les défigure ou qui les maſque.

III°.

Nous n'avons pas parlé de la diviſion des Ecrouelles en *ſanguines* & en *phlegmatiques*, comme diſoient les Anciens, & en *benignes* & *malignes*, parce que toutes ces différences ne nous ſemblent fondées que ſur des ſymptômes, ou plûtôt des accidens très-variables, & que d'ailleurs elles rentrent toujours, ſoit *benignes*, ſoit *malignes*, ſoit *ſanguines*, ſoit *phlegmatiques*, dans quelqu'une des claſſes que nous avons aſſignées.

Cependant ces conſidérations doivent avoir lieu dans la pratique, & on doit ſe tenir pour dit, quand on veut traiter cette maladie, qu'elle prend bien des formes qui la défigurent, & qui demandent des manœuvres variées.

En un mot, il en eſt comme de preſque toutes les autres maladies, qui exigent de la part de celui qui les traite une attention ſcrupuleuſe, pour les diriger & les faire rentrer dans le plan des traitemens généraux. Il n'eſt pas de maladie, ſoit aiguë ſoit chronique, qui ne prenne quelquefois des tournures ſingulieres, qu'il ſeroit auſſi difficile de décrire, qu'il ſeroit ridicule de ne pas ſuppoſer que les Praticiens les moins accoutumés à voir des malades, ne s'y trompent pas, & ſavent les diſtinguer des caracteres eſſentiels & invariables des maladies.

Des Tumeurs ſcrophuleuſes, & de quelques autres ſymptômes.

Nous plaçons les tumeurs ſcrophuleuſes au rang des ſymptômes des Ecrouelles: elles ne ſont, ſuivant le plan que nous avons expoſé, que l'effet de la ſuppuration qui arrive aux couches du tiſſu cellulaire mal conditionnées, & qui ſe développe dans le ſecond état des Ecrouelles.

Mais comme elles exigent quelquefois des traitemens particuliers, il eſt bon de les examiner avec un peu plus d'attention, afin de connoître plus évidemment les rapports qu'elles ont avec la cauſe des Ecrouelles, & comment il faut s'y prendre pour s'oppoſer à leurs progrès, & aux mauvaiſes ſuites qu'elles peuvent avoir.

I°.

Elles affectent ordinairement

tout le genre glanduleux, pour des raiſons que nous avons expoſées fort au long ailleurs, (3e *Fait.*) Mais outre cela, on en trouve ſouvent ſur le périoſte, vers les articulations, en un mot par tous les endroits où le mouvement du ſang ſe fait peu ſentir, & où les couches de la ſubſtance cellulaire ſont moins élaſtiques, plus mollaſſes, & plus ſujettes aux changemens ſpontanés de la *gluë* qui les forme.

Mais quoique ces tumeurs ſoient l'effet du peu de mouvement que les humeurs ont dans leurs couloirs, cependant elles viennent à éclorre à la ſuite de l'action des *courans* des liqueurs, qui ſe portent dans une partie plûtôt que dans une autre; ce qui a été démontré plus haut (2e *Fait*), & qui ne contredit pas ce que nous avançons de la lenteur des ſucs qui croupiſſent.

II°.

Il paroît qu'on n'a juſqu'ici regardé ces tumeurs ſcrophuleuſes, que comme des *accidens* ou des *phénoménes biſarres* & ſinguliers, qui n'avoient aucune ſorte de type, aucune régularité dans leur accroiſſement & dans leurs effets : cependant elles ne laiſſent pas d'avoir un ordre aſſez fixe dans leur développement ; ce que nous allons tâcher de prouver.

III°.

Il faut rappeller ici ce que nous avons obſervé (9e *Fait.*) ſur les changemens qui arrivent aux glandes des Ecrouelleux, & ſur les différentes diſpoſitions, dans leſquelles on les trouve après la mort ; ces diſpoſitions ont des rapports ſinguliers avec les trois états des Ecrouelles.

En effet, les glandes ſont *mai-*

gres, *rapetiſſées* & ſans *action* dans le premier état: elles ſont arrêtées dans leur accroiſſement, elles manquent de nourriture, elles ſont livrées à elles-mêmes ; au lieu que dans le ſecond, elles ſont au commencement *mollaſſes*, *imbibées* de mauvais ſucs, *engorgées* & quelquefois ſuppurées, & imparfaitement *carnifiées* : enfin les glandes ſont dans le troiſiéme état des Ecrouelles totalement *carnifiées*, *skirreuſes*, *enkiſtées*, dolentes ou indolentes, ſuivant la délicateſſe de la partie dans laquelle elles ſe trouvent.

IV°.

Voilà donc trois façons d'être des tumeurs ſcrophuleuſes, qui méritent, comme on le voit aiſément, de n'être point négligées, & qui font déja ſentir la régularité de leur *marche*.

Il y a plus : c'eſt qu'elles ont entr'elles des rapports bien différens de

de ceux que leur donne la disposition générale des Ecrouelles ; & voici en quoi ces rapports consistent.

Il est fort ordinaire de voir en pratique, que lorsqu'une glande du col, par exemple, a paru, les glandes des aisselles, celles des viscères, les tumeurs des articulations & les fluxions aux yeux, au nés & aux oreilles, se montrent du même côté ; ce qui prouve qu'elles agissent en quelque façon l'une sur l'autre, ou que du moins, elles sont les effets d'une cause générale qui affecte plus particulierement tout un côté : il y a pourtant des exceptions à faire à cette régle, dont l'examen n'est pas de ce lieu ; elle tient à la Théorie des *départemens* des viscères.

Enfin il est rare, que plusieurs tumeurs Ecrouelleuses un peu éloignées l'une de l'autre se développent en même-tems précisément.

Il eſt au contraire fort ordinaire d'obſerver, que ce développement arrive, tantôt au col ſeulement, tantôt au méſentere, tantôt aux extrémités ; & cela ſuivant le plus ou le moins de réſiſtance que les parties oppoſent, & ſelon l'action des différentes cauſes occaſionnelles qui nous ſont inconnues.

V°.

Cela poſé, un Praticien méthodique ſaura d'abord ſe fixer ſur une tumeur ſcrophuleuſe : il verra ſi elle eſt dans le premier état, ainſi que les Ecrouelles, ou bien au ſecond, ou bien enfin ſi elle a atteint le troiſieme ; ce qui n'eſt pas inutile à remarquer, puiſque de ces trois états *découlent*, comme on va le voir, des regles de traitement fort différentes entr'elles.

En effet, qu'y a-t-il à faire dans le premier état, ſi l'on eſt appellé par haſard ? On diſtingue la diſpoſi-

tion Ecrouelleuſe, par les ſignes que nous avons expoſés (1er *Lqit.*) Pour ce qui eſt des tumeurs ou des glandes, on les ſent au col, ſous les aiſſelles, aux aînes, arrondies, flottantes dans une ſubſtance graiſſeuſe, mollaſſe & peu fournie: elles ſont, comme on le ſait par l'ouverture des cadavres, ou ſimplement *flétries*, ou tout au plus un peu *durcies*; comment remédiera-t-on à cette *conſtitution?*

Il eſt évident qu'on irriteroit les parties en pure perte: la raiſon & l'analogie le dictent; mais l'obſervation nous l'a démontré plus d'une fois: les emplâtres, les embrocations, les douches, tout eſt inutile; on ne fera que décider plus vîte le ſecond état. Il faut, ſi on n'a pas cela en vûe, en revenir au traitement que nous avons dit convenir au premier état des Ecrouelles; les topiques n'aboutiſſent à rien dans ce cas.

V I°.

Le ſecond état demande plus d'attention ; il eſt plus compliqué : tâchons de le ſimplifier autant qu'il eſt poſſible ; commençons par ſuivre les changemens qui arrivent à une ſeule glande, indépendamment des rapports qu'elle a avec toutes les autres.

Elle étoit originairement, c'eſt-à-dire, dans le premier état, *ſéche, maigre*, un peu *dure* & comme *rapetiſſée* ; elle commence dans le ſecond état par ſe gonfler, comme nous l'avons dit ailleurs (9e *Fait.*) Les humeurs ſe ſont accumulées, & arrêtées dans les couloirs : la groſſeur qui ſe manifeſte, eſt l'effet de cet arrêt des liqueurs; & cet arrêt ne s'eſt formé que dans les *parois* ou les *environs* de la premiere petite glande, qui fait le noyau de la tumeur, & qui eſt enveloppée comme par une *écorce* faite au moyen

des parties engorgées, qui forment la groſſeur actuelle. Tout ceci eſt fondé ſur l'ouverture des cadavres, & ſur ce qui ſe paſſe dans les malades : cet état eſt peint d'après la nature.

Le Praticien doit *pénétrer* dans les cauſes *évidentes* de cet engorgement, & en prévoir les ſuites : s'il eſt cauſé, comme dans les jeunes filles, par l'action qui arrive à toute la machine, & qui tend à déterminer un *courant* d'humeurs vers la matrice, il y a lieu de ſe flatter que cet engorgement ſe diſſipera à la faveur de l'ouverture que la nature ménage ; il ne faut alors que la ſuivre, exciter cette action, ſi elle eſt languiſſante, l'appuyer & la diriger par les remédes généraux & contraires au virus Ecrouelleux, & par quelques topiques, non point *emplaſtiques*, tels que ceux dont nous parlerons plus bas, mais par quelques très-légeres douches de nos

Eaux, par quelques frictions mercurielles & quelque embrocation, ſans charger la partie d'aucune ſorte de poids, qui puiſſe l'irriter.

Si l'on ne peut pas ſe flatter que la nature fourniſſe un aboutiſſant aux humeurs qui ſont en mouvement, c'eſt à l'Artiſte prudent à ménager les excrétions par des purgatifs, les autres évacuans & les fondans que nous avons propoſés ailleurs, ſans oublier les cautères, s'il le faut, & prenant toujours ſoin de proportionner les changemens qu'on veut produire dans la tumeur à ceux qu'on fait dans tous les excrétoires, puiſqu'on ne ſauroit la diminuer avec ſuccès ou la diſſiper, qu'autant qu'on aura ouvert une route aux humeurs qu'elle contient.

C'eſt-là une de ces tumeurs, qui ſe guériſſent quelquefois d'elles-mêmes, & qui cédent très-communément à nos Eaux & au Mer-

cure : elles nous indiquent ce qui ſe paſſe dans les réſolutions, qui ne corrigent preſque jamais (ce qu'il faut bien remarquer) la diſpoſition qui *conſtitue* le premier état d'une glande ſcrophuleuſe ; celle-ci reſte ordinairement comme un petit corps à part, qui eſt même ſouvent devenu plus calleux qu'il ne l'étoit : car il n'eſt point de réſolution qui ne ſoit ſuivie de calloſité, ou d'une ſorte de *cicatriſation*, qui ſuccede à l'exfoliation de quelques lames de ſubſtance cellulaire ; ces lames ſe fondent, ou ſe collent plus intimément dans quelque réſolution que ce ſoit.

VIIe.

On n'arrive pas toujours au moment favorable de la réſolution : la glande qui a été engorgée pendant quelque tems, s'eſt *durcie* ; elle a acquis, comme les diſſections le démontrent, un dégré de *carnification*

fort différent de ce qu'on paroît penſer ordinairement : toutes les membranes, toutes les cellules, preſque tous les vaiſſeaux gorgés ſe ſont collés les uns aux autres, comme les artères umbilicales ſe collent dans les enfans ; le total fait un corps *irréductible*.

On juge que cet état eſt formé par la longueur de la maladie, par la dureté de la tumeur, par ſon inſenſibilité ; & dans ce cas, quand même les remédes généraux auroient détruit la diſpoſition Ecrouelleuſe, il ne faut pas ſe flatter que la glande reprenne ſon premier état: elle reſtera toujours comme elle eſt ; il eſt inutile de chercher des fondans ; il n'en eſt point qui puiſſent *décoller* les parois des vaiſſeaux : nous leur avons toujours vû produire des effets funeſtes. Le plus court eſt d'abandonner la tumeur à elle-même, ou bien il faut l'emporter, pourvû que rien ne s'y

oppoſe ; ce qui eſt aſſez rare.

Ce ſont-là les glandes ou les tumeurs qui réſiſtent à toutes ſortes de traitemens ; on peut être fort bien guéri des Ecrouelles, & avoir de pareilles glandes : elles ont beaucoup de rapport avec les calloſités qui ſuivent les jugemens de certaines maladies aiguës ; elles n'ont pas de mauvaiſes ſuites, pourvû qu'on les ménage avec ſoin, & qu'on ne s'aheurte pas à les vouloir *fondre.*

VIII°.

Mais la glande groſſit quelquefois ſans meſure : le *courant* des excrétions va aboutir à cette tumeur comme à une eſpece de centre, que la nature affecte ; ce qui ſe voit ſur-tout dans les femmes qui ont perdu leurs regles, dans les hommes dont quelque excrétion eſt *derangée.*

On connoît cet état, lorſqu'on

s'apperçoit que la glande ne pouvant plus groſſir, elle s'*étend* ſingulierement; elle ſe *durcit* ſouvent avec douleur & inflammation, & puis elle ſe ramollit par degrés, avec des ſignes d'une ſuppuration ſourde ou évidente. Le pouls change encore dans ce cas: il acquiert une nouvelle force par l'effort de la partie affectée, qui devient dès-lors, une ſorte de *foyer* d'irritation; & les urines ainſi que les autres excrétions deviennent claires, ou ne charient plus les *débris* de ſubſtance cellulaire qui doit ſortir.

Il eſt évident par tout ce que nous avons dit plus haut (*Fricț. Merc.*) qu'il faut prendre cet état pour une ſorte de criſe, qu'il importe de ménager & de favoriſer; par conſéquent il faut bien ſe garder d'avoir la réſolution en vûe: au contraire on doit favoriſer la ſuppuration.

Or la tournure que la glande a priſe fournit des vûes qu'il s'agitde

ne point laiſſer échapper. Cette glande qui étoit preſque *carnifiée*, ainſi que nous le diſions tout-à-l'heure, & compoſée d'une ſeule ſubſtance homogene comme *ligamenteuſe*, devient pleine de petites *loges*, qui ſont de petits *centres* ou *foyers*, qui prennent un air de purulence. Ces *loges* ſont ſouvent éloignées l'une de l'autre ; communément elles occupent le milieu de la glande : elles ſemblent n'être que la *diſſolution* de la *primitive* qui ſervoit de noyau ; ceci eſt encore tiré de ce qui ſe trouve ſur le cadavre.

C'eſt ici le cas des topiques, des *emplaſtiques*, de la poix de Bourgogne, de l'emplâtre de Vigo, ſuivant le plus ou le moins de douleur de la partie.

Ces emplâtres fixent d'abord la direction du *courant* général, qui doit aller dépoſer les *excrémens* qui ſont l'effet de la maladie ou des remédes : ils agiſſent alors comme

un corps à électriſer appliqué ſur un corps électrique, duquel les rayons de matiere partent avec force & s'élancent vers l'obſtacle; ainſi les emplâtres ſont une ſorte d'obſtacle, qui agit en irritant, en *attirant* les oſcillations, en empêchant l'évacuation de la tranſpiration, & en ramaſſant tous les ſucs, qui viennent aboutir dans cette partie, comme une eſpece de miroir concave, qui aſſemble les rayons de lumiere dans un *foyer*.

Cette action excite dans la glande un mouvement, dont le *foyer* principal, qui eſt ſouvent le centre, acquiert une force *centrifuge*, qui fait que le petit dépôt augmente, en rongeant la tumeur couche par couche, tout comme elle s'étoit formée. Les couches qui ont été les premieres *obſtruées*, *étranglées* & privées du mouvement vital, en acquierent un ſpontanée plus ou moins développé, qui fait qu'elles

réſiſtent à l'effort des couches voiſines, qui viennent elles-mêmes ſe briſer contre l'obſtacle qui eſt à leur centre, par les ſecouſſes des vaiſſeaux, par le mouvement expanſif de la chaleur, & par les diſtenſions qu'elles ſouffrent, vû la quantité des humeurs excrémenticielles qui abordent à chaque inſtant.

Ce travail eſt difficile, ſouvent très-lent & fort imparfait, lorſqu'il eſt livré à la nature ſeulement, ou lorſque l'art le dérange par des évacuations & des révulſions hors de ſaiſon, que nous avons vû avoir de funeſtes ſuites.

On dit que *le pus fait le pus*; & cela eſt vrai dans cette occaſion, ainſi que dans tant d'autres; mais les ſecours de l'art ſont ici néceſſaires. Nous venons de donner l'uſage des emplâtres : on a dit qu'ils *attirent* la matiere; ce qu'ils operent vraiſemblablement en formant un étranglement ou un ap-

pui, contre lequel les parois de la glande & les tégumens viennent s'uſer imperceptiblement, ce qui joint à l'action que les remédes généraux excitent, doit avoir de bons effets.

Les *douches* de *Bareges* ſont encore un reméde très-commode & très-utile dans ce cas : elles commencent par *rétrecir* & *recroqueviller* ſur elle-même une tumeur ; elles l'animent, & la réveillent au point d'exciter en peu de tems une ſuppuration abondante : nous leur avons vû *ramaſſer* & *circonſcrire* des tumeurs irréguliérement étendues, & cauſer des fontes & des ſuppurations que tous les autres remédes n'avoient pû exciter.

Quels que ſoient les remédes mis en uſage, un Praticien doit redoubler ſon attention dans le traitement de la tumeur dont il eſt queſtion ; elle paroît ſouvent tota-

lement ſuppurée, tandis qu'elle n'eſt qu'à moitié pleine d'une liqueur *puriforme*. Il y a encore des calloſités qu'il faut détruire; ce qui ne peut ſe faire que par le tems, & en inſiſtant ſur des manœuvres qui acheveront ce qu'elles ont commencé.

Il faut donc bien ſe garder d'ouvrir ces tumeurs dès qu'on ſent la fluctuation; mais il eſt auſſi néceſſaire de prendre garde qu'elles n'échappent par quelque ſorte de clapier, & que les matieres qu'elles contiennent, n'aillent tomber dans quelque cavité: il eſt queſtion de les ménager, de façon que tout le corps de la glande vienne enfin à être *diſſous*. *Quandiù fieri poteſt, abceſſus clauſus linquendus eſt, ut eò major glandulæ ſtrumoſæ pars per maturationem in pus abeat: nam tota, ſi fieri poteſt, abſumenda*, dit *Etmuller*; & c'eſt-là le langage de tous les bons Praticiens. Les diffé-

rens cas qui peuvent ſe rencontrer ; leur apprennent à donner plus ou moins d'extenſion à cette regle générale : *Il faut ouvrir auſſi tard que faire ſe peut les tumeurs ſcrophuleuſes qui ſont en ſuppuration.*

IX°.

Mais on n'eſt pas d'accord ſur la façon dont l'ouverture de la tumeur ou de l'abcès doit être faite : quelques-uns propoſent le fer, & la plus grande partie les cauſtiques ; il y en a même eu qui ont employé le cautère actuel.

Nous croyons qu'il y a des cas indifférens dans leſquels ces trois méthodes peuvent avoir lieu : c'eſt à celui qui doit faire l'opération, à choiſir la maniere qu'il jugera la plus convenable ; mais il y a auſſi des cas propres au fer, & d'autres qui ſont faits pour les cauteres. Enfin il y en a pour leſquels il eſt bon d'employer le feu. Voici

ce que nos obſervations nous ont appris à cet égard, & les regles que nous ſuivons dans la pratique.

Des trois façons d'employer le fer, nous préférons le biſtouri fin, mince, étroit & bien emmanché, à toute ſorte de lancettes, comme étant plus aiſé à manier & à diriger dans les chairs; & s'il ſe peut, nous donnons la préférence ſur le biſtouri même aux cizeaux bien affilés, parce que quoiqu'il paroiſſe que le biſtouri coupant plus *net*, doit moins faire ſouffrir, cependant nous avons remarqué que les douleurs qu'il excite ſont ſi vives & ſi *ſubtiles*, que les malades les comparent à la douleur de la brûlure, & que nous en avons trouvé beaucoup qui aiment mieux les cizeaux, quoiqu'ils agiſſent un peu moins promptement, & qu'ils *mâchent* un peu les chairs; le *froiſſement* même, ou la *conſtriction* qu'ils font avant de couper, peut engour-

dir la partie : chacun peut ſur lui-même, en rognant ſes ongles avec un canif ou des cizeaux, ſentir la différence qu'il y a entre la ſenſation que ces deux inſtrumens excitent.

Quoi qu'il en ſoit, nous employons le fer, lorſque nous avons lieu de ſoupçonner que toute la glande étant détruite, le fond du ſac évacué portera ſur une *baze* qui pourra ſervir de *fondement* à la cicatrice : or voici ce que nous entendons par cette *baze* & ce *fondement*. Les diſſections des ſujets qui avoient eu des playes, des ulcères, & auxquels on avoit fait des amputations, nous ont appris que toute cicatrice eſt toujours établie ſur un *endurciſſement*, une ſorte de *calloſité* ou de *carnification* des parties voiſines, qui ont changé de nature, & acquis une conſiſtance pareille à la coënne de lard, dure, ſouple, homogene, ſans fibres ni

vaiſſeaux apparens & intermédiaires entre les os, les ligamens & les chairs proprement dites ; cette ſubſtance nous ſemble n'être autre choſe que la cohéſion des couches du tiſſu cellulaire, faite au moyen du ſuc nourricier épanché dans leurs interſtices.

Il arrive à chaque ouverture qui fournit du ſuc nourricier dans une playe, ce qui arriveroit à un petit tuyau, qui fourniroit un jet de matiere qui auroit la vertu de ſe pétrifier à l'air : cette matiere s'aſſembleroit autour du tuyau ; & s'il y en avoit pluſieurs, qui fuſſent près les uns des autres, ils viendroient à ſe coller, au moyen du ſuc qu'ils fourniroient, & qui ſe nicheroit dans leurs interſtices.

La même choſe arrive au ſuc nourricier : il colle les parties les unes aux autres ; peut-être a-t-il encore la vertu de les *fondre* ou de les *diſſoudre*, à moins qu'elles ne

ſoient fort dures & oſſeuſes, pour les rendre plus propres à l'*union*. Il en eſt comme des ſoudures des métaux, qui ſont d'autant plus parfaites que le corps *ſoudant* aura mieux pénétré le corps à *ſouder* : le ſuc nourricier qui eſt de la même nature que la partie, agit ſur ces parties comme un métal fondu ſur un métal froid ; il s'incorpore avec elles & fait un mêlange, qui conſtitue un tout homogene, & qui fait que les parties perdent leur forme.

Les grains charnus d'une playe en voie de *cicatriſation*, ne ſont peut-être autre choſe que de petits amas de ſuc nourricier, qui s'appliquent couche par couche dans les vuides que les fibres laiſſent entre elles : ce qu'il y a de vrai, c'eſt que celles-ci ſont preſque affaiſſées. La ſubſtance *carnifiée* prend le deſſus dans un eſpace plus ou moins étendu ; elle forme une *baze*, dont les

prolongemens ou les fusées qui s'étendent dans les parties, font les racines de la cicatrice, qui n'est pour la plus grande portion qu'une sorte de *callosité*.

Si le fond du sac qu'on vuide peut s'appuyer sur un pareil fondement, qu'il ne faut pas confondre avec les *duretés* qui doivent se dissiper ; si les environs sont assez solides, nous ne trouvons point de danger à faire l'ouverture avec le fer.

Mais il faut observer, que la paroi du sac où l'on fait l'ouverture ne venant à se coller que rarement & difficilement avec le fond, nous sommes d'avis de l'emporter au moins en partie, en faisant l'ouverture ovale, en emportant une portion de la peau, ou bien en donnant à l'ouverture la forme d'un T ou de Croix, pour rogner les lambeaux dans les suites du pansement, s'il est nécessaire.

X°.

Si au contraire, ce qui arrive ordinairement, la glande qu'on veut vuider n'eſt qu'une eſpece de corps mobile & flottant dans les graiſſes, dont les parois ne forment qu'une ſorte de ſac qui ne tient pas à un bon fond de chairs; il eſt néceſſaire d'employer le cauſtique.

Mais il ne faut pas ſe contenter de faire tomber en *eſcarre* la paroi externe du ſac, comme nous l'avons vû ſouvent faire; on doit emporter le fond du ſac : c'eſt pourquoi il convient d'employer le cauſtique à deux & à trois repriſes, ou bien de faire d'abord une ouverture avant d'appliquer le cauſtique; ce qui fait que l'on parvient juſqu'au vif, & qu'on coupe aſſez de vaiſſeaux pour établir le *foyer* ou le *magaſin* de ſuc nourricier, qui doit former la cicatrice.

Le cauſtique a encore d'autres

avantages ſur le fer : outre qu'il eſt moins douloureux, c'eſt qu'il agit à titre d'irritant, qui plie & qui dirige tout l'effort de la maladie vers la partie où l'on l'applique, & qu'il donne, ainſi que les véſicatoires, une ſecouſſe plus ou moins vive à tout le genre nerveux ; ce qui aſſure les évacuations qui doivent ſe faire par l'abſcès : choſe qu'il ne faut jamais perdre de vûe, & qui eſt un effet qui doit être bien ménagé, puiſqu'on a vû tout un côté en convulſion à la ſuite de l'action d'un cauſtique.

Le cauſtique peut encore exciter de nouvelles fontes dans le corps même de la glande, qui étant devenue trop *calleuſe*, réſiſte aux autres moyens que l'on emploie pour la faire ſuppurer : on pourroit alors ſe réſoudre à la couper en deux, & à la faire tomber peu-à-peu par différentes eſcarres. Nous avons du moins vû que des glandes

ayant été ouvertes avant leur parfaite *maturité*, & ſe trouvant ou devenant *dures* ou *calleuſes*, les cauſtiques diſſipoient à merveilles ces obſtacles.

Les cauſtiques que nous employons ſont la pierre infernale, l'eau mercurielle, l'acide vitriolique, lorſqu'il ne s'agit que de faire une eſcarre légere dans une tumeur déja ouverte, de mettre les grains charnus au niveau les uns des autres, & d'en diminuer la hauteur; le précipité rouge, l'alun brûlé & la chaux vive, quand on ne veut que donner du ton, abſorber des ſucs aqueux, & agacer les chairs. Enfin nous nous ſervons de la pierre à cautere, pour faire l'*eſcarre* de l'ouverture & pour diſſiper des calloſités; nous l'employons à petits morceaux, ou en poudre ſeule, ou mêlée avec un emplâtre, en l'appliquant ſeulement ſur une partie, ou en l'y introduiſant de force, ſuivant

vant qu'il faut aller plus ou moins profondément ; ces différens cauſtiques & bien d'autres, dont les Auteurs parlent, agiſſent en faiſant une ſorte de *croute*, qui ſe forme & qui tombe peu-à-peu par une méchanique, qui ne nous paroît pas avoir été développée juſqu'ici.

XI°.

Quant au cautere actuel, il nous paroît avoir été en général trop négligé par les Modernes, & être fort utile dans des tumeurs ſcrophuleuſes, lorſqu'elles ont été ouvertes, que leur fond eſt ſi mollaſſe & ſi ſpongieux, que la pierre à cautere s'y fondroit en pure perte, & qu'il faut pénétrer juſqu'à quelque os qu'on ſoupçonne devoir être gonflé, ou carié, & qui doit s'exfolier. On rend par cette méthode la playe plus profonde : on augmente les ſources du ſuc nourricier, & l'onempêche que les chairs ne pouſ-

ſent ſi vîte; ce qu'il ne faut pas négliger. C'eſt pourquoi la playe doit être entretenue long-tems & avec ménagement; & comme les chairs ſont ſouvent mollaſſes & *blafardes*, & que le pus eſt ſéreux, mal *formé*, peu nourriſſant, plus *excrémenticiel* que *récrementiciel*, il eſt important d'ajouter aux digeſtifs ordinaires, quelque choſe d'un peu actif, ainſi que le baume de Fioraventi, l'eſprit de thérébentine, le quinquina en poudre, ou ſa décoction, & ſurtout les douches & les lavages de nos Eaux.

XII°.

Remarquez que comme nous l'avons indiqué ci-deſſus (5°.) nous n'avons conſidéré juſqu'ici que les changemens d'une tumeur ſolitaire, & la façon dont il faut la traiter : ce traitement ſeroit aſſez ſimple & uniforme, ſi les tumeurs ſe préſentoient ainſi dans la pratique;

mais il eſt rare qu'on en trouve une ſeule : il y en a ordinairement pluſieurs dans un même ſujet ; & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt qu'elles ne ſe développent pas enſemble, qu'elles dépendent ſouvent l'une de l'autre, & qu'elles ſont l'effet d'un changement qui arrive à toute une partie aux dépens d'une autre.

En un mot, pour rendre en racourci quelques-uns des cas principaux qui ſe ſont préſentés à nous, une tumeur ſcrophuleuſe au col eſt ſouvent tellement liée avec du mal aux yeux, que vous ne ſauriez *réſoudre* l'un ſans augmenter l'autre ; ou bien elle eſt dans le voiſinage d'une autre glande qui groſſit, ſi vous diſſipez la premiere, & qui augmentera ſi vous la faites ſuppurer ; ou bien enfin le col étant pris & irrité par des topiques quels qu'ils ſoient, les aiſſelles, la poitrine, le méſentere, la matrice & les au-

tres viſcères viennent à ſe prendre ; ce qui fait ſentir de plus en plus la néceſſité de nos remédes généraux.

Rien n'eſt ſi compliqué que ces tumeurs, rien n'eſt ſi difficile à diriger ; c'eſt à ceux qui l'ont éprouvé, à le dire & à le ſentir. Quant à nous, nous nous en tiendrons à ce que nous avons expoſé d'après les Obſervations multipliées qui nous ont inſtruits là-deſſus ; & nous ne nous arrêterons point ici à faire la critique de bien des Auteurs, qui ont propoſé leurs traitemens, ſans parler des obſtacles qui peuvent s'y rencontrer, & qui ſe ſont contentés d'établir des loix générales, auxquelles il ſeroit fort imprudent de s'en tenir.

XIII°.

Au reſte nous n'avons pas parlé des glandes skirreuſes, ſtéatomateuſes, cancéreuſes : elles appartiennent pour l'ordinaire au troi-

ſiéme état des Ecrouelles, que nous ne ſommes pas d'avis de traiter; ou bien elles peuvent être traitées en ſuivant une méthode, qu'il eſt aiſé de tirer de celles que nous avons données; ou bien enfin être emportées, comme nous l'avons dit (*ci-deſſus*); ce qui ſe fait auſſi lorſque ces glandes ſont mobiles, en pratiquant une ouverture à la peau, par laquelle on fait paſſer la tumeur, dont on a ſoin de lier le *pédoncule*, ou le paquet de vaiſſeaux & de ſubſtance cellulaire, qui formoient, pour ainſi dire, ſes racines : il eſt rare de pouvoir employer la ligature, ainſi que *Tragus* dit l'avoir fait une fois.

L'art eſt aujourd'hui trop avancé, pour qu'il faille prendre les précautions de rappeller les effets fâcheux des opérations mal faites, rapportées par *Fabricius Hildanus*, qui vit tuer un homme auquel on emporta une glande du col ; par

Baillou, qui a vû un malade rendu muet par la même opération; & enfin par *Albucaſis*, qui vit, au rapport de *Freind*, ouvrir les artères du col: les remarques qu'on pourroit faire là-deſſus, ainſi que bien d'autres petits détails ſur le manuel des opérations, ſeroient inutiles & hors de ſaiſon.

Nous remarquerons cependant en paſſant, que nous avons vû emporter de groſſes glandes ſous l'aiſſelle & aux mammelles, des teſticules ſcrophuleux, des doigts des jambes, des pieds, des mains ſcrophuleuſes. Toutes ces opérations avoient été faites avec adreſſe & ſelon les regles; cependant les malades moururent, & nous trouvames dans les cadavres des ſuppurations internes, des *développemens* de glandes Ecrouelleuſes, qui nous ſembloient être la ſuite des manœuvres employées pour combattre les extérieures. Ces obſervations

nous ont fait penſer, qu'il eſt fort néceſſaire de ſe bien fixer ſur le troiſiéme état des Ecrouelles, & de ne pas ſe contenter d'avoir égard à ce qui paroît : on voit aiſément l'importance de ces ſortes de réflexions.

Nous finirons en en faiſant une ſur la parotide. Nous l'avons vûe couper à moitié; & le malade mourut, partie par l'hémorragie, partie à la ſuite de la ſuppuration : nous nous convainquimes que la glande avoit été ſeulement coupée, parce que nous en trouvames une grande portion ſur le cadavre. *Heiſter* dit l'avoir emportée, & donne la façon de le faire : *Heiſter*, étoit Anatomiſte, il faut s'en rapporter à lui; mais il nous reſte bien des doutes à cet égard.

1°. Tous ceux qui diſent avoir emporté la parotide, l'ont-ils fait ? Nous l'avons trouvée dans des cadavres & apperçue ſur des vivans, auxquels on nous avoit dit l'avoir

enlevée. Il eſt aiſé de ſe tromper là-deſſus, & de prendre quelques lymphatiques engorgées, ou une portion de la parotide elle-même, pour ſa totalité.

2°. Ceux qui connoiſſent bien la poſition de ces parties, ſavent qu'outre la portion extérieure de la parotide, il y en a une grande partie qui eſt enchâſſée entre les éminences *ſtiloïde*, *maſtoïde* & *condiloïde* de la machoire inférieure, dont elle fait quelquefois le tour pour aller ſe joindre à la glande mollaire ; à dire vrai, nous avons de la peine à concevoir qu'un Opérateur puiſſe ſans danger aller fouiller dans ce creux, & arracher la glande qui y eſt nichée.

3°. La grande quantité de nerfs & de vaiſſeaux qui traverſent la glande, doivent faire trembler l'Opérateur le plus expérimenté ; outre qu'étant coupés, la moitié du

viſage doit néceſſairement s'en reſſentir : c'eſt qu'il eſt bien difficile d'arrêter l'hémorragie. Il eſt vrai qu'on a des points d'appui : il eſt vrai qu'on a publié récemment des ſecours aſſez aſſurés pour remédier à cet accident ; mais il eſt vrai auſſi que les compreſſions & les derniers ſpécifiques approuvés ſont quelquefois inutiles & très-difficiles à mettre en œuvre ſous les aiſſelles, aux aînes, au fond de la gorge, dans les narines, & même au côté du col : nous en appellons à cet égard à ceux qui voient des malades, & qui ſentent les difficultés que mille circonſtances font naître.

4°. La parotide arrachée, l'hémorragie arrêtée, il faut faire ſuppurer ces parties ; il faut faire exfolier les os qui ſont à découvert, & établir une cicatrice dans une partie où il n'y a point de fond : com-

bien ce traitement ne devroit-il pas traîner en longueur ! que d'accidens à craindre dans ce long intervale !

Au reſte nous ne propoſons nos doutes, que comme un moyen de modérer la regle de *Heiſter*, qu'il ſeroit peut-être dangereux que de jeunes gens priſſent au pied de la lettre, & pour donner occaſion à ceux qui auront plus d'obſervations que nous là-deſſus, à ne pas les laiſſer perdre.

XIV°.

Enfin nous croyons en avoir dit aſſez, pour faire entendre quel parti l'on doit prendre ſur le traitement de bien d'autres ſymptômes des Ecrouelles, ainſi que les maux aux yeux, aux oreilles, au nés, à la poitrine, au bas-ventre, aux articulations, les ulcères & les caries; il faut toujours combattre la cauſe

avec précaution par nos *ſpécifiques*, & remédier aux ſymptômes ſuivant l'état des parties affectées.

L'Académie demandoit l'examen des tumeurs ſcrophuleuſes : nous ne nous flattons pas d'avoir mis cette matiere dans le jour qui lui convient ; mais nous eſpérons qu'on pourra ſur ce que nous avons dit *déterminer le caractere des tumeurs ſcrophuleuſes*, par l'examen des pere & mere du malade, par la connoiſſance du pays qu'il habite, de la façon dont il ſe nourrit, & des ſymptômes qui ſe préſentent en lui ; ce qui eſt un corollaire de tout ce que nous avons dit des *cauſes* & des *ſymptômes* des Ecrouelles. On peut auſſi connoître & diſtinguer les *eſpeces* de tumeurs, leurs trois états, celui de *maigreur*, de *développement* & de *ſuppuration*, ainſi que les différens traitemens *palliatifs*, de *réſolution*, de *ſuppu-*

ration & d'*extirpation* qui ſont néceſſaires dans ces cas.

Il y a long-tems que conduits par les vûes & la méthode que nous propoſons, nous combattons avec quelque ſuccès une maladie, qui eſt des plus ordinaires dans nos climats, qui eſt même la principale, qui dérange & qui maſque ſingulierement toutes les autres, tant aiguës que chroniques.

FIN.